

**Pour trois
couronnes**

François Garde

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

FRANÇOIS GARDE

POUR TROIS COURONNES

roman

nrf

GALLIMARD

FRANÇOIS GARDE

POUR TROIS
COURONNES

roman



GALLIMARD

Pour Marie et Manon

Le grand inconvénient de la civilisation, c'est l'absence du danger.

STENDHAL

Nous nous embarquerons sur la mer des ténèbres
Avec le cœur joyeux d'un jeune passager.

BAUDELAIRE

PREMIÈRE PARTIE

CURATEUR
AUX DOCUMENTS PRIVÉS

J'avais alors à peu près vingt-trois ans. Au dernier jour de l'escale, dans un bar proche du port, un homme engagea la conversation sur quelques banalités, puis me demanda si je voulais gagner un peu d'argent.

Surpris, sinon méfiant, je lui demandai ce qu'il faudrait faire pour cela. S'il m'avait tout dit d'emblée, je pense que je ne l'aurais pas cru, ou l'aurais pris pour un fou. Mais il était habile, ne dévoilant son offre que par petites touches. Par mes questions, je l'aidai malgré moi à présenter sa proposition comme un honnête contrat.

Il m'offrit une bière, que je bus lentement, pendant qu'il continuait remerciements et explications — tout cela confus et embarrassé, ou alors emmêlé à dessein, pour me permettre de bien comprendre ce qu'il attendait de moi.

Au bout d'un moment, il ajouta un « Nous y allons ? », qui résonna comme une invitation et comme un ordre. « Oui monsieur. » Je le suivis pendant une dizaine de minutes vers la ville haute, marchant non à côté de lui, mais quelques pas en arrière. J'aurais pu choisir mon propre chemin. Mais je ne craignais pas de mauvais coups, je n'avais rien à perdre, et restais partagé entre la curiosité, l'excitation, un fou rire intérieur, un peu d'humiliation et en même temps une sorte d'inexplicable gravité.

Il entra dans une maison banale, monta à l'étage. Il ouvrit une porte et dans un salon peu meublé rejoignit un autre homme, à l'allure élégante comme lui. Ils parlaient à voix basse, et de moi.

Celui qui m'avait abordé me dit : « Tu es toujours d'accord pour ce que tu as à faire ?

— Oui monsieur.

— Viens avec moi. »

Il me conduisit dans une autre pièce. « Je suis médecin. Je dois t'examiner. Tu comprends ?

— Oui monsieur.

— Enlève tes affaires. Tu peux garder ton tricot. »

J'ôtai ma veste et la posai sur une chaise, puis mes chaussures, mon pantalon, enfin, sur une confirmation d'un geste, mon caleçon. Nu, sauf les chaussettes et le tricot de marin, avec un sentiment croissant de malaise, j'attendis.

« La santé est bonne, mon garçon ?

— Oui monsieur.

— Je ne vois rien d'anormal ou d'inquiétant. Tu vas pouvoir...

— Oui monsieur. »

Il m'indiqua la porte opposée à celle du salon. Je la franchis, il la referma derrière moi.

Je découvris une chambre quelconque aux rideaux tirés. Dans le lit en bois sombre, sous une couverture, une femme était allongée. Un masque en dentelle noire prolongé d'une voilette dissimulait son visage. Elle respirait paisiblement et ne dit mot.

J'ouvris le drap et entrai dans le lit, recherchant la chaleur de sa cuisse contre la mienne. Elle ne portait qu'une légère combinaison, qui cachait peu de choses de son corps. Elle devait avoir une trentaine d'années. Elle ne fit aucun mouvement lorsque j'effleurai sa main, lorsque j'esquissai une caresse.

Je touchai son sein, son épaule, ses cheveux noirs. Son immobilité d'abord me troubla, mais je m'émus de ces caresses qu'elle ne me rendait pas, de la finesse de sa peau, de l'odeur légère de son parfum. Je ne devais ni soulever le masque ni chercher à l'embrasser, et sans doute me surveillait-on.

Ils avaient choisi un matelot jeune et vigoureux pour une prestation rapide, efficace

et discrète. Ils l'auraient.

Je vins sur elle. Il me sembla un bref instant qu'elle avait légèrement écarté les jambes. Je fermai les yeux, serrai les dents, et sans me presser fis de mon mieux ce pour quoi on m'avait choisi. Malgré tout, je voulais qu'elle conserve un bon souvenir de notre rencontre.

Lorsque j'eus terminé dans un cri, la porte se rouvrit et le médecin me fit signe de venir aussitôt. Je ressortis lentement du lit, regardai une dernière fois le visage masqué, et quittai la chambre.

Le médecin souhaite m'examiner à nouveau, et je remarquai avec beaucoup de gêne que son compagnon regardait comme lui les preuves de mon travail. Percevant mon trouble, il me dit :

« Allons, mon garçon, dans ces circonstances, ta pudeur est mal placée. »

Il me libéra d'un geste, je me rhabillai.

Celui qui n'avait rien dit me donna trois belles couronnes d'or, avec une tour au revers.

Le médecin me raccompagna sur le seuil et me congédia ainsi :

« Tu as tiré ton coup, tu as été bien payé, tu repars demain sur ton bateau les couilles vides, tu as déjà tout oublié de ce que tu as vu ou de ce que tu as fait. Pigé ?

— Oui monsieur. »

Et la porte se referma.

Je parcourus à plusieurs reprises ce texte, le reposai sur la table, et allai ouvrir la fenêtre sur le parc pour réfléchir. Le manuscrit ne comportait pas de ratures. Préparé au brouillon, attentivement recopié, il racontait un souvenir apparemment ancien. Quoi qu'il voulût dire, quelque choquant qu'il pût paraître, il se voulait inquiétant, prometteur, aventureux.

Ce matin-là, je classais les papiers du client n° 106. Au fond d'un tiroir, cette scène étrange dans un port non identifié.

Une brève escale, des rues qui montent vers la ville haute...

Que devais-je dire à la veuve ? Je ne savais pas grand-chose du défunt : Thomas Colbert, un Français installé aux États-Unis depuis bien longtemps, à la tête d'un groupe de sociétés — S.T.C. : Sociétés Thomas Colbert —, œuvrant essentiellement dans le domaine maritime. L'écriture de ce texte était bien la sienne, celle des autres documents, parfaitement banals, que j'avais trouvés jusque-là. Comment deviner s'il avait voulu laisser un souvenir de jeunesse, une allégorie, une brève nouvelle ?...

Ma petite entreprise existe depuis déjà deux ans.

Un soir d'automne, j'avais proposé à une amie de l'aider à trier les papiers de son grand-père, qui venait de mourir. Elle avait accepté sans hésiter, et s'était chargée de cette tâche, pour elle douloureuse, qui pour moi n'était qu'ennuyeuse. Pendant une semaine, dans le bureau de l'aïeul, je classai, ordonnai, fis des piles, séparai ce qui pouvait être détruit de ce qui devait être archivé, les documents officiels, les contrats, les lettres privées, les photographies de fêtes, les souvenirs ambigus. Mon amie m'en remercia avec reconnaissance.

Quelques jours plus tard, son oncle, le fils aîné du défunt, me fit passer une gratification substantielle.

Le montant qu'il m'alloua pour cinq jours de rangement m'étonna, puis me fit réfléchir. Peu importait le temps passé. La famille avait apprécié, et récompensé, la discrétion, la méthode, la minutie et, surtout, le transfert vers un inconnu de toutes les émotions contradictoires dont les menaçait cette masse d'écrits. Un proche y aurait retrouvé le souvenir du disparu, des nostalgies, des habitudes, des mots non dits, toute la vague culpabilité qui entoure un décès. Chaque facture, chaque lettre, le moindre ticket conservé sans raison apparente pouvait déclencher des larmes, des regrets, des rancunes, des aigreurs. Un étranger, en y mettant de l'ordre, y mettait la paix. De même que des professionnels rigoureux et sans visage assuraient la toilette mortuaire et rendaient à la famille un défunt présentable, de même un autre professionnel anonyme avait su ranger les papiers épars, et ne laisser à la famille que les choix essentiels.

Je n'avais rien à perdre. Ni la prospection de clients dans l'immobilier, ni la traduction, ni la spéculation en Bourse, ni la fabrication d'accessoires de mode ne m'avaient retenu. Je décidai d'exercer ce métier que je venais d'inventer. Plusieurs appellations étaient possibles : archiviste ultime ; documentaliste funéraire ; classificateur post mortem. J'optai pour une expression plus neutre et vaguement solennelle : curateur aux documents privés.

Les débuts furent difficiles : repérer les riches familles en deuil, entrer en contact, savoir leur présenter de manière convaincante le service offert, emporter la décision. J'essayais maints refus, parfois indignés, et ne me rebutais pas. J'améliorais ma technique et mon offre. Le bouche-à-oreille de ma première intervention se répandait dans la bonne société de Manhattan. Un camarade de club de mon premier client le rejoignit dans l'au-delà. Sa famille fit appel à moi. J'affûtai mes tarifs. J'appris à graisser la patte des sociétés de pompes funèbres pour être alerté et introduit sur les cas prometteurs. Mes origines libanaises et mon léger accent français ajoutaient une touche de raffinement et d'exotisme. Les contrats arrivèrent peu à peu. Le snobisme joua son rôle : il devint élégant d'avoir son curateur aux documents privés. Un bref article dans une revue de luxe mentionna cette nouvelle activité. Je commençais à équilibrer mes comptes, à revêtir sans émotion chemise blanche, costume noir et cravate noire, à passer des journées enfermé dans des bureaux désertés. En fin de mission, je remettais aux proches un rapport indiquant ce que j'avais inventorié et classé dans des dossiers cartonnés numérotés.

Je m'inventai une charte de déontologie, qui faisait toujours forte impression. Ma petite affaire se développait. Mes contrats

mentionnaient des tarifs raisonnables, et une prime selon résultat. Et leur montant disait le soulagement des familles. Avec une bonne organisation, j'arrivais à traiter jusqu'à trois clients en même temps. Les semaines d'inactivité et d'attente avaient à peu près disparu. Je pus déménager pour un appartement presque convenable.

Il y eut des surprises. Lorsque je découvris dans le bureau du client n° 22, un juge fédéral, un dossier « Assurances », tout farci de magazines pornographiques, je ne pensai pas à méditer sur la nature humaine ou la morale, mais à mon intérêt. Je détruisis tout discrètement. « Rien de particulier ? » me dit sa fille en parcourant le compte-rendu de la mission — et je ne jurerais pas qu'elle ignorait tout. « Non, rien de particulier. » Elle ne put rien lire dans mon regard innocent.

Chez le client n° 37, je tombai sur des poèmes d'amour, atrocement mauvais, adressés à vingt ans à celle qui allait devenir sa femme pour un demi-siècle de vie commune. J'interrompis mes travaux de classement, et sollicitai un entretien auprès des enfants. Avec des mots et des effets choisis, je remis solennellement entre leurs mains le trésor ainsi découvert. Ils furent évidemment bouleversés. Les poèmes se révélèrent très rémunérateurs.

Plus délicat fut le traitement du client n° 63 : au fond d'un tiroir, cinq lettres reçues de sa maîtresse, qui le pressait de divorcer, maintenant que ses enfants étaient adultes. Tout en restant encore une trentaine d'années avec sa femme, il n'avait pas eu le courage de détruire cette correspondance — et peut-être la relisait-il avec la nostalgie du choix qu'il n'avait pas fait. Je quittai le bureau du défunt pour aller réfléchir en marchant. Peu m'importait de semer la stupeur et le désarroi chez les proches, ou de violer les considérations pontifiantes de ma charte de déontologie : je ne me souciais que de moi. L'absolue délicatesse ne me rapporterait rien. Une lumière trop crue risquait de tout faire échouer. J'optai pour le clair-obscur, et demandai à être reçu au plus vite par le fils aîné, un médecin réputé. Après quelques propos de prudence et de circonstance, j'en vins au fait : « À la lecture de certains documents, on pourrait comprendre qu'à un certain moment de la vie de votre père il y aurait eu... une autre femme. » Il ne réagit pas à cette révélation, dont je ne pouvais savoir à quoi elle le renvoyait. Je poursuivis : « Souhaitez-vous que je les détruise, ou bien... — Jetez-moi tout ça au feu ! » La prime reçue tint compte de l'autodafé commandé.

Que faire du récit d'escabe que je venais de lire ? Le détruire discrètement ? Et pourquoi donc ? Sa disparition ne m'eût rien apporté. J'espérais en tirer bénéfice, à condition d'être habile. Cette perspective excluait la corbeille à papier.

De ces trois pages pouvait s'écouler de l'argent, beaucoup d'argent, j'en eus aussitôt l'intuition. Au premier étage de cette luxueuse résidence donnant sur Park Avenue, le mobilier d'acajou et de palissandre, les tapis, les tableaux aux murs, les soins d'un décorateur, tout murmurait l'abondance. J'espérais que ce texte énigmatique me donnerait l'occasion d'y puiser à pleines mains.

Et puis, cet or. Les trois couronnes d'or. La transaction qui se déroule entre le matelot et les deux hommes mystérieux, ces pièces qui changent de mains murmurent une promesse. Un appel. Une invite. Comment ne pas y céder ? Comment ne pas en être par avance enivré ?

Seul celui qui laisse passer l'occasion peut pleurnicher le reste de sa vie. Je ne savais pas encore où j'allais, mais je ne voulais pas rester inerte devant cette surprise.

Je m'astreignis encore pendant deux heures à trier des lettres banales, des programmes d'opéra, des cartes de visite, des noms inconnus et des numéros de téléphone notés au vol sur un carnet, dans une routine rassurante. Aucun autre manuscrit comparable, rien nulle part qui me surprenne, aucun élément qui vienne l'éclairer, l'expliquer ou le contredire. Que faire de cette découverte, si étrange, si différente des petits secrets ordinaires et blêmes mis au jour jusqu'à présent ? J'éprouvais les sensations de l'aventurier qui met la main sur la carte d'un trésor — sauf que je ne l'avais pas cherchée et ne savais pas la lire.

En fin d'après-midi, j'appelai le maître d'hôtel et lui confiai un billet pour Mme Colbert. En quelques phrases prudentes, je lui résumai ma trouvaille et sollicitai ses instructions. Une demi-heure plus tard, John Tucker, l'homme qui m'avait embauché et semblait tenir lieu de secrétaire particulier, me convoqua dans son bureau du rez-de-chaussée. Je lui remis le manuscrit, et lui proposai de le traduire. Il déclina mon offre en un français excellent, et lut deux fois le texte.

« Vous pouvez rentrer chez vous. Nous en reparlerons, sans doute demain. »

Ainsi congédié, sans savoir si le reste de la mission devait se poursuivre, je m'inclinai et quittai la demeure.

Je ne pouvais qu'attendre, et avec appréhension. Cet homme mince et froid, à l'âge indéfinissable, en référerait à la veuve, en ce deuxième étage auquel je n'étais pas admis. Elle seule déciderait.

Dans mon métier, je me méfiais des veuves. Les veufs se montraient doux, maladroits, désarmés, un peu perdus, habités par ce vague sentiment de gêne d'avoir survécu, bien embarrassés de leur nécessaire indiscretion — et donc généreux. Les veuves faisaient

beaucoup moins appel à mes services : elles préféraient fouiner elles-mêmes pendant des semaines ou des mois, mettre enfin leur nez dans les papiers du défunt mari pour y trouver confirmation de leur jugement. Elles ne classaient pas, elles recherchaient les preuves à charge dans le procès permanent de leur époux — l'absence de preuve ne signifiant pas innocence, mais dissimulation. Leur verdict, rédigé depuis de longues années, avait été égrené tout au long de la vieillesse.

Lorsqu'une veuve me faisait travailler, c'était le plus souvent dans cet esprit, et j'avais appris à ne pas la décevoir. Elle restait soupçonneuse, demandait des comptes-rendus réguliers, ou venait comme au hasard s'enquérir de mes progrès.

Le thé qu'un domestique m'apportait : non une aménité envers un subalterne, mais la coupe d'un pacte dont la mémoire du mari était l'enjeu.

De retour chez moi, je me renseignai sur la veuve de Thomas Colbert, sans savoir si ces informations me seraient utiles. J'appris son prénom — Hélène — ; ses origines — fille d'un richissime baron belge et d'une cantatrice argentine — ; ses unions précédentes — un acteur d'Hollywood en 1957, un sénateur démocrate en 1965 — ; leur mariage en 1980 — il avait cinquante-quatre ans, elle quarante-neuf. Elle appartenait à plusieurs clubs mondains et au conseil des donateurs de l'opéra de New York. Elle finançait la diffusion de la musique classique dans les quartiers populaires et la recherche historique sur l'Europe des années 1930. Les magazines montraient volontiers, au hasard d'un vernissage ou d'un bal de charité, son élégance discrète, sa minceur, son port de tête altier. Elle passait l'été entre Nice et Florence, quelques jours au printemps chez des amis sur un voilier ou dans une villa des îles Vierges, l'automne au gré des festivals et des chasses en Autriche, en Écosse, au Canada.

Un autre monde.

Les articles les plus récents évoquaient le décès du milliardaire, trois mois plus tôt, et montraient les funérailles. Hiératique dans son fauteuil, seule face aux célébrants, pâle, Hélène Colbert avait présidé les obsèques devant des travées emplies de membres du Congrès, d'ambassadeurs, et du gotha des affaires. La cathédrale, l'autel et le cercueil n'étaient décorés que de fleurs blanches.

John Tucker, présenté comme un fidèle du défunt, avait prononcé l'éloge funèbre. Une jeune fille, lauréate d'une Fondation Thomas Colbert, avait lu un long poème. À la fin de la cérémonie, pendant que l'orgue jouait sans cesse le même choral de Bach, la veuve avait longuement reçu les condoléances de la foule qui sortait de l'église.

Le lendemain, je me présentai à neuf heures, et repris mon inventaire et mes classements, comme si de rien n'était. Un peu nerveux, je me demandais si je n'aurais pas dû attendre la fin de la mission avant de jouer cette carte risquée. Au moins, me rassurai-je, le concierge n'avait pas reçu l'ordre de me refuser l'entrée.

En fin de matinée, le maître d'hôtel vint me chercher et me guida par le grand escalier jusqu'au bureau d'Hélène Colbert. Je pensais arriver dans une bonbonnière, un boudoir, tapis bleus et roses, commodes et fauteuils d'ébénistes français tout en dorures et marqueteries, je découvris avec étonnement un cadre austère, des meubles géométriques. Une toile abstraite rouge, isolée, violente sur le mur blanc. Aucune photographie d'elle, du défunt, ni du couple.

Hélène Colbert assise dans un haut fauteuil de cuir noir ne se leva pas — par impotence ou par mépris —, et me tendit une belle main sans rides. À l'orée de la manche du chemisier ivoire, un bracelet de diamants. J'osai lever la tête et subis son regard : des yeux gris acier qui ne cillaient pas, un visage de porcelaine, des cheveux vaporeux teints en blond vénitien. De l'autre main, où brillait un solitaire, elle m'invita à m'asseoir. Sa voix ferme, détimbrée, lente et grave, ourlée d'accent belge, m'impressionna.

Elle prit les trois pages sur la table basse, et les relut tranquillement.

« Monsieur le curateur aux documents privés... » — et j'entendis, dans la pause qu'elle donna à son intonation, toute l'ironie qu'elle instillait dans ce titre dont je m'étais paré et qui jusqu'alors me flattait — « ... qui connaît l'existence de ce document ?

— M. Tucker, vous et moi. La discrétion est inhérente... »

Regrettant ce commentaire inutile, je ne terminai pas.

« Avez-vous trouvé autre chose qui puisse... »

— Non. Je n'ai pas tout à fait terminé ma mission. Tous les autres documents que j'ai recensés jusqu'à présent sont... prévisibles. »

Elle joua négligemment avec son collier de perles, et daigna m'interroger à nouveau :

« Qui écrit ce texte ?

— L'écriture est évidemment celle de Thomas Colbert.

— Cela ne m'avait pas échappé. »

Je n'avais plus le droit à l'erreur, il fallait marquer des points. Toute la soirée, toute la nuit, j'avais tenté de comprendre davantage. Je me lançai :

« Ce récit d'une rencontre où chacun préserve son anonymat ne peut

avoir qu'une seule signification.

Deux hommes participent à la scène : le premier, qui se dit médecin, sert d'intercesseur ; l'autre se tait, et remet les trois couronnes. Une femme, qui reste masquée. Le matelot ignore qui sont ces gens, lesquels ne lui demandent pas davantage son nom. L'anonymat leur importe.

S'agit-il d'un jeu à caractère sexuel ? De riches bourgeois payant pour voir un homme du peuple faire l'amour à une femme du monde, ou à une prostituée en tenant lieu ? Rien n'incite à retenir cette hypothèse. Chez les deux hommes, aucun amusement, aucune excitation. Le matelot note que tout se passe sous les draps. Des voyeurs auraient réclamé davantage, des scènes explicites, de la lumière, des miroirs, du champagne, de la musique, d'autres filles...

Ce qui est raconté n'est pas une scène de débauche. Donc, ils paient le matelot pour que cette femme soit enceinte. »

Prudemment, je pris soin d'évoquer le matelot, anonyme comme dans le texte, et non Thomas Colbert.

« L'auteur ne me semble pas pouvoir être le mari, la femme ou le médecin. Ils auraient eu connaissance de la suite : succès ou échec ; grossesse ou vaine attente et remords. Seul leur importerait le résultat, non le processus, ni le matelot et ce qu'il peut éprouver. C'est pourquoi j'ai tendance à penser que ce texte a bien été écrit, comme il se présente, par le matelot. »

L'entretien ne portait pas sur les papiers du défunt, mais sur ces trois pages. Bien loin de me renvoyer à mes travaux d'archivage, elle m'écoutait dissenter. Ignorant des règles de cet examen, je ne pouvais qu'attendre, sans avoir la moindre idée de ses objectifs. Comment la convaincre de mes modestes talents ? Comment lui suggérer qu'elle avait encore besoin de moi, et pour autre chose que du classement ?

« Si ce texte n'est pas une fiction, comment vous y prendriez-vous pour retrouver la trace de ces personnages ? »

J'osai poser la question que j'avais jusqu'alors retenue, et dont je ne mesurai pas sur-le-champ la violence :

« Thomas Colbert a-t-il été matelot ? »

Son regard se détourna, se perdit dans le vague, vers les fenêtres et les arbres du parc, comme si elle y cherchait un conseil lointain, ou ne supportait plus ma présence. Je craignis d'abord de l'avoir choquée, en suggérant sans nuance que ce récit pouvait être une confession de feu son mari. Mais quoi, il avait cinquante-quatre ans lors de leur mariage. Elle ne pouvait quand même pas être jalouse de ce qu'il avait pu faire quelque trente ans plus tôt ?

Elle se tut longuement, et je n'osai reprendre la parole. Les échos de ma question maladroite emplissaient la pièce et semblaient tournoyer entre nous.

« Nous n'avons pas eu d'enfant. Thomas n'a pas eu d'enfant de son côté. Je me suis faite à cette idée : personne après nous. Et voilà que vous avez trouvé ces trois pages de sa main. Il ne m'en a jamais parlé, n'a jamais fait la moindre allusion à quelque chose de cet ordre. Pas besoin d'être grand clerc pour lire entre les lignes, je suis d'accord avec votre analyse. Cette scène ne peut avoir qu'une finalité : la grossesse de cette femme. Dès lors, je me demande si tout est vrai dans ce récit. Et, dans ce cas, si le but visé a été atteint. »

Bien sûr, elle envisageait la possibilité qu'un enfant soit né de cette rencontre.

Sans pouvoir évaluer toutes les implications de cette hypothèse, qu'elle formulait d'une voix tranquille, j'eus alors l'intuition d'enjeux considérables et inquiétants. En trouvant ce texte, je m'étais assis à la table de jeu, et j'ignorais la valeur de l'atout que je venais naïvement de retourner. Bien au-delà des petits secrets que j'avais pu mettre au jour précédemment, bien loin de l'archivage de documents, quelque chose de ma vie venait de basculer.

« Apparemment, nous sommes face à une énigme. Pourtant l'auteur a disposé quelques indices — son âge, sa profession — comme s'il ne se cachait pas entièrement. Comme s'il suggérerait un message plus complexe, et invitait à le suivre. »

Mes réflexions de la soirée ne me permettaient pas d'aller plus loin que cette formulation ambiguë. Je notai qu'elle n'avait toujours pas répondu à ma question : ignorait-elle tout de la jeunesse de son mari ?

Au bout d'un instant, elle eut un sourire sans joie.

« Monsieur Zafar, accepteriez-vous de m'aider... de faire une recherche pour éclaircir ce texte ? »

Voilà enfin ce que je rêvais d'entendre depuis que je l'avais découvert. Je m'inclinai respectueusement pour accepter l'offre.

« Si vous me confiez une telle mission, j'irai, je pense, dans trois directions.

Tout d'abord bien sûr préciser les choses. Trouver la liste de ses embarquements, y repérer le port d'escale sous la ville haute. Savoir pourquoi, alors qu'il a été payé pour garder un silence éternel, il a choisi d'écrire longtemps après ce récit.

Ensuite, mieux comprendre cette scène. Savoir si des rencontres de ce type pour obvier à la stérilité d'un mari ont vraiment eu lieu, et selon quel protocole. Comprendre pourquoi le prix convenu est payé en couronnes d'or.

Enfin, retrouver la femme, savoir si un enfant est né, ce qu'il sait de ses origines. »

Son silence m'autorisait-il à poursuivre cette improvisation ? Dans ce milieu, l'impassibilité n'est pas un message, mais un état.

Je transpirais très légèrement, et ne savais pas quelle serait l'attitude la plus discrète, garder le front humide ou sortir un mouchoir. L'idée même qu'elle puisse éprouver ce phénomène physiologique était inconvenante et je la chassai aussitôt.

La veuve reprit la parole :

« Ce texte et cette recherche ne doivent pas s'ébruiter. M. Tucker a préparé un projet de contrat pour cette enquête, avec une clause de confidentialité. »

Elle passa un bref appel téléphonique, et John Tucker nous rejoignit.

Alors que, de déconvenues en faux-semblants, d'échecs répétés en désillusions, je surnageais à peine et sans bruit dans cette ville indifférente, aurais-je dû réfléchir davantage ? J'avais refusé l'aide de ma famille et de mes nombreux cousins pour savoir ce que je valais par moi-même, et le résultat ne trompait personne. Mon orgueil ne faisait pas obstacle à ma lucidité. J'aurais alors signé avec joie tous les pactes de sang, si seulement un homme vêtu de noir et sentant le soufre avait bien voulu me les proposer. Je n'avais pas accepté par calcul, mais par réflexe. Tout, plutôt que de revenir en arrière, penaud, aigri, désabusé.

À Hélène Colbert, à John Tucker, à leurs incompréhensibles préoccupations je vouais désormais une reconnaissance éperdue. Je leur devais une obéissance sans bornes, tel un fils respectueux.

Même si je ne devais signer le contrat qu'un peu plus tard et à l'étage au-dessous, je me mis au travail avec empressement.

« Ce texte mystérieux a été laissé dans un tiroir. Thomas Colbert était-il coutumier de ce genre de... devinettes ? »

J'eus conscience de la sottise de ma question au moment même où je l'entendis sortir de ma bouche. John Tucker toussota.

« Non. Évidemment non. Thomas Colbert n'était guère facétieux. Rien dans ce que je sais de lui — et je prétends l'avoir connu assez bien — ne permet de comprendre cette manière de procéder.

— Il collectionnait les pièces de monnaie ? Il possédait des couronnes, des pièces d'or ?

— Non. La richesse doit travailler et circuler, non dormir improductive dans des coffres. »

Dans cet univers calme, je me sentais comme Alice au pays des merveilles. Un lapin blanc consultant sa montre de gousset ou un chapelier fou sortant d'un trou une tasse de thé à la main pour donner son avis sur l'escalier du matelot ne m'auraient pas surpris davantage. Comme Alice, je sentais bien qu'il y avait une logique profonde dans

les agissements de mes deux interlocuteurs impassibles, et comme Alice je ne pouvais la comprendre. Je terminai lentement le verre d'eau posé près de moi, auquel manquait seulement l'étiquette « Bois-moi ! ». Ni la cloison de verre fumé pailleté d'or, ni les sols de marbre, ni les meubles de palissandre et d'okoumé ne disparurent. Et, contrairement à Alice, j'avais un cap, un objectif clair : m'appuyer sur ce texte, sur cette recherche qu'ils me demandaient comme sur un levier pour m'élever au-dessus de ma vie actuelle.

« Était-il facilement grossier dans son expression ? Employait-il des mots vulgaires ?

— Non. Il était toujours courtois. Parfois brutal, mais toujours calme et mesuré. Il n'élevait jamais la voix, pouvant même parfois paraître presque timide. Jamais je ne l'ai entendu employer... ces mots figurant dans ce texte.

— Vous le connaissiez depuis longtemps ? »

La veuve et Tucker échangèrent un regard dont l'intensité me surprit. Après un instant d'hésitation — je compris qu'aucun des deux ne souhaitait répondre —, le secrétaire particulier eut un sourire contraint :

« Une vingtaine d'années. Vous semblez suggérer que l'on peut changer en vieillissant ? Qu'il était plus spontané ou moins policé quand il était plus jeune ? Pourquoi pas ? C'est possible. À vous de chercher. »

Il observa un léger silence pour donner plus de force à son propos.

« Vous analysez. Vous enquêtez. Vous réfléchissez. Vous validez vos hypothèses. Vous déterminez ce qu'il y a de vrai dans ce texte. Et vous rédigez un rapport. »

Tucker planta son regard dans le mien, et je ne pus en soutenir l'expression ni la dureté. Il me sembla dans l'instant qu'il s'accordait le petit plaisir de manifester l'étendue du mépris qu'il me portait. Je compris ensuite que des enjeux plus importants expliquaient ce regard de loup.

« La suite, si vous le voulez bien, sera notre affaire. »

Je baissai les yeux. Je ne me prétendais pas de taille à lutter avec lui. La veuve le laissait conduire la conversation sans intervenir. Peut-être s'amusait-elle.

« J'aurais besoin de mieux connaître Thomas Colbert. »

Il avait anticipé cette curiosité, bien sûr. Il prit dans sa mallette une enveloppe et la posa sur la table.

« Voilà une première approche. La biographie officielle du grand patron, et quelques éléments moins connus du public. »

Sa cravate jouait entre l'or et le gris, et la soie suggérait un relief, des petites dunes damassées, qui me semblèrent autant de pièges où je

risquais de m'engloutir.

« Il faut compléter les trous de sa biographie. La mention de l'âge est un signal. S'il a vraiment été matelot, retrouver ses embarquements, faire la liste de ses escales, trouver celles où une ville haute domine le port.

— Nous serions alors dans le vrai, non dans la fiction ?

— Pas nécessairement. Il lui était peut-être plus facile de commencer son récit par un souvenir précis, ancré dans un temps et un lieu de son histoire personnelle. Chez certains écrivains...

— Restons-en à Thomas Colbert, voulez-vous ? »

Le rappel à l'ordre tomba sèchement.

« S'il n'a jamais été matelot, n'a jamais traîné dans un port, vous en conclurez que ce texte n'est qu'un récit... littéraire ? »

Il avait prononcé ce mot avec une sorte de dégoût, dont la source pouvait être la littérature, ou moi, ou l'un et l'autre.

« Là encore, ce n'est pas si simple. L'anecdote pourrait être vraie, mais avoir pour décor un village de montagne avec un Colbert de trente ans. Et pour brouiller les pistes, ou par pudeur face à la page blanche, il en conserve l'essentiel en jouant sur l'accessoire. »

Tucker bougonna quelques mots incompréhensibles que je n'osai pas lui faire répéter. Je repris ma démonstration, sans bien savoir où j'allais.

« Ce texte n'a pas été publié sous pseudonyme dans je ne sais quelle revue. Thomas Colbert l'a écrit à une date inconnue ; puis — le jour même ? dix ans plus tard ? — il le range dans un tiroir de son bureau. Il sait bien que la découverte de ces trois pages provoquera une réaction de surprise.

— Certes.

— Il y parle de lui — ou en tout cas, puisqu'il n'y a pas de nom et que le texte n'est pas signé, d'un "je" omniprésent qui pourrait être lui. »

Il m'écoutait avec une particulière attention. Savais-je bien moi-même où allait ma démonstration ? Et pourquoi la veuve restait-elle ainsi à l'écart de la conversation ?

« Donc ?

— Donc ou bien le récit relate exactement un souvenir, ou bien les écarts avec sa biographie ont un sens et font partie du message. »

Il évalua ma réponse et ne sembla que modérément satisfait. Je dus le relancer.

« Pour vous, aucun indice permettant de savoir quand ce texte a été rédigé ?

— Non. Thomas Colbert avait la religion du secret. »

Et c'est de cette forteresse imprenable que je devais deviner les mouvements intimes...

« Qui dans l'état-major de S.T.C. pourrait me le décrire âgé de trente ou quarante ans ?

— Personne. Aucun des dirigeants actuels n'était en fonction dans la petite société d'alors.

— Et hors du groupe ?

— Je ne lui connais pas d'ami d'enfance ou de jeunesse. »

Le silence prolongé d'Hélène Colbert me mettait mal à l'aise. Mes questions semblaient dérisoires, dès lors qu'elle dédaignait d'y répondre.

« Et vous-même ?

— J'ai travaillé pour lui pendant près de vingt ans. Après sa mort, et à sa demande, j'assiste Hélène. J'ai accepté pour six mois, avant de retourner travailler dans le groupe.

— Vous étiez proche de Thomas Colbert ?

— J'étais conseiller spécial pour les opérations, auprès du président — et non, merci de le noter, conseiller pour les opérations spéciales. »

Il sourit de sa plaisanterie, que je devinai éculée, mais dont l'humour m'échappa.

« Vous recherchez des informations ?

— Notamment. Ne rien dévoiler, jamais, et tout savoir sur tous les autres. »

Je ne voyais ni ce que j'aurais à dissimuler de ma propre vie ni qui pourrait être intéressé à l'apprendre.

(À vingt-quatre ans, j'ai quitté la Californie, et le destin tout tracé qui m'attendait dans l'entreprise familiale de meubles et luminaires. Mon frère la dirige avec efficacité. Tous les mois de juillet depuis mes seize ans, j'y ai travaillé comme vendeur rémunéré à la commission, et n'y réussissais pas trop mal. Un poste de directeur de magasin, puis quelques années plus tard de directeur de département et de vice-président m'y ligoterait avec douceur. Les Meubles Zafar, horizon de toutes mes ambitions...

Non. J'avais rompu. J'étais parti pour New York sans perspectives précises, et en évitant les recommandations envoyées par ma mère dans toute la communauté libanaise. Elle s'inquiétait de mon absence, et plus encore de supposer quelque brouille avec mon aîné. Comment lui faire comprendre que je n'étais fâché ni avec Michel ni avec elle ?

Pendant trois ans, j'avais survécu, surnagé, petitement. La raison commandait de baisser les bras, de renoncer. Mon frère m'eût accueilli sans reproches. Seul l'orgueil me faisait tenir.

Dans leur regret de mon départ, j'entendais aussi l'antique plainte orientale : celui qui s'éloigne de la famille l'affaiblit et s'affaiblit, à moins qu'au terme de ses pérégrinations il n'obtienne une position

plus forte dont le prestige rejaillit sur tous.

À New York, je n'étais pas le petit frère de Michel Zafar, ni le fils du très regretté Émile Zafar, ni le neveu du docteur Édouard Zafar, ni le petit-fils du député Jules Zafar. Je n'étais rien et ce rien me convenait.)

Et je compris qu'ils m'avaient choisi non en raison de mes bien modestes compétences, ou malgré elles, mais seulement parce qu'ils ne souhaitent pas qu'une quatrième personne entre dans le secret.

« Pourquoi rédiger ce texte en français ?

— Thomas Colbert parlait parfaitement l'anglais mais pensait en français. Il ne s'exprimait qu'en français avec ses collaborateurs les plus proches, et les membres du conseil d'administration — et tant pis pour ceux qui ne comprenaient pas tout. »

Si ma petite brochure n'avait pas été comme moi bilingue, jamais je n'aurais eu ce contrat.

« Je n'ai pas tout à fait terminé le classement des papiers. Et vous m'avez précisé avant-hier que d'autres documents se trouvaient dans sa résidence d'été du Vermont.

— La recherche qu'Hélène Colbert vous confie aujourd'hui est prioritaire. Vous terminerez l'archivage ensuite. »

Je ne trouvais plus de questions à poser. Constatant mon silence, la veuve reprit enfin la parole :

« Ce texte dans le tiroir de son bureau me semble être la dernière lettre qu'il m'aura envoyée. Il voulait que j'en prenne connaissance après sa mort. Voilà qui est fait. Je l'ai lue, mais je ne la comprends pas, ou pas entièrement. Je ne suis pas sûre d'en percevoir toute la portée. Pour compléter la réponse de John, ni Thomas ni moi n'aimions les devinettes. Je souhaite que vous puissiez m'éclairer sur la signification de ces trois pages. Ne ménagez pas votre peine. Ne regardez pas à la dépense. John Tucker vous aidera si vous en avez besoin. Si Thomas m'a écrit, il faut, d'une certaine manière, que je sache si je dois lui répondre, et comment. »

La mission qu'elle me confiait allait bien au-delà de ce que j'avais imaginé, et de ce que j'estimais pouvoir accomplir. Avec la perspective d'une rémunération conséquente, et malgré le sentiment d'être un imposteur, je n'osai rien ajouter.

Hélène Colbert se leva. Nous l'imitâmes.

« Monsieur Zafar, je vous fais spontanément confiance dans cette affaire... singulière. Ne me décevez pas. »

Rien de plus ennuyeux que les documents remis par Tucker. Ces plaquettes, brochures, dossiers illustrés et faux magazines encensaient une croissance hors du commun, avec une confondante absence de distance ou de réserve : comment une petite société de transport maritime était devenue, en quarante années de labeur acharné, de coups audacieux et d'anticipations fulgurantes une multinationale présente dans une centaine de pays et d'innombrables métiers. Ces éloges étaient toujours accompagnés de portraits de salariés du groupe, de toutes les races, tous jeunes, tous souriants, tous portant les attributs de leur fonction sur le terrain de leurs exploits : le casque pour le grutier trente mètres au-dessus des quais, la blouse pour la laborantine devant ses éprouvettes, la salopette pour le mécanicien dans son atelier, l'uniforme blanc pour l'officier à la passerelle, la blouse de soie pour la réceptionniste. Je ne savais pas qu'on employât encore ce ton enthousiaste et naïf, hors littérature religieuse ou partisane, et cette monotonie fade dans l'expression produisait à force de répétitions un effet hypnotique, la vision d'un monde d'avant Marx, voire d'avant Caïn et Abel, le sentiment d'être au seuil d'un épouvantable paradis. Et de ce bonheur obligatoire dans la production et le négoce, qui devait être convaincu ? Les actionnaires, les journalistes, les banques, les collaborateurs, les créanciers, les gouvernements ?

À ma grande surprise, je ne trouvais aucune photographie de Thomas Colbert. Les louanges encensaient le groupe, non son propriétaire. Je ne savais toujours pas à quoi il ressemblait, et cette absence ne pouvait être le fruit du hasard. En règle générale, celui qui détient le pouvoir ne dédaigne pas de se faire portraiturer, et parfois d'abondance. Thomas Colbert n'avait pas de visage.

Bien sûr, je ne comprenais rien à ce que je lisais en bâillant, à ces déclarations triomphantes d'acquisitions, de fusions, de conquêtes, de développements de nouveaux produits sur de nouveaux marchés, d'offensives et de consolidations. Personne d'ailleurs ne me demandait de comprendre. Ce fatras, ce vocabulaire volontiers militaire que j'entendais souvent dans la bouche de mon frère quand il parlait affaires devaient avoir du sens, mais pour d'autres que moi.

L'organigramme du groupe figurait partout, et toujours sur le même modèle : dix « divisions fonctionnelles » — que recouvrait cette expression absconse ? —, dont chacune réunissait une quinzaine de sociétés portant chacune un petit pavillon national. Au lieu d'être

représentées de manière verticale, en colonnes rigides, les divisions dans un élégant mouvement se montraient sinueuses, ondulaient légèrement sur un fond bleuté apaisant.

Là où les conseillers en communication du groupe S.T.C. avaient seulement imaginé une présentation moins banale et moins rigide, je voyais dix bras, et sur chacun d'eux les sociétés comme des ventouses ; je voyais un céphalopode, un coelacanthé, un poulpe à demi somnolent entre deux eaux, agitant lentement ses tentacules dans le liquide nourricier de l'économie du monde.

Dans une brochure de 1982, la plus ancienne de celles que je reçus, figurait une citation, d'une banalité à pleurer, de Thomas Colbert dans *Les vagues du succès*. Il avait donc écrit un livre ? Déjà cédé au vertige de la page blanche ? J'appelai Tucker, qui n'en avait jamais entendu parler, et se renseignait. Trois heures plus tard, un coursier m'apporta l'ouvrage, dont quelques exemplaires dormaient encore dans les sous-sols du siège.

Je déchantai rapidement. Cette autobiographie complaisante, parue en 1973, ne révélait rien, et ne servait que de fil conducteur à des méditations convenues sur le pouvoir de créer et le développement du tiers-monde. Je réussis à tout lire de cette prose sans saveur et sans âme, malgré l'ennui qui sourdait de ces paragraphes fades.

Le chapitre suivant dressait le portrait dans une ville endormie d'un enfant solitaire et pauvre, orphelin de père, fasciné par le monde maritime. La guerre et l'adolescence avaient été pour lui marquées par les privations et, après la Libération, il avait choisi de se faire marin. En mer pendant trois ans, il avait réfléchi, analysé le monde et ses flux. Ayant compris que l'avenir se jouait aux États-Unis, il y avait émigré, et fondé avec un camarade sa première société. D'emblée, il avait rencontré ses premiers succès. Le plan Marshall et la guerre de Corée donnèrent un essor soudain au transport en cargo. Une deuxième société fut lancée, une troisième, et c'est ainsi que l'ancien matelot devint — à force de travail et d'erreurs corrigées, bien sûr — une figure du monde maritime, du négoce des bois et minerais tropicaux, du pétrole, de l'immobilier portuaire, des services maritimes, de la banque, de la distribution, de la réparation navale.

Qui pouvait lire un livre pareil ? Pas une remarque, pas une idée personnelle, pas une anecdote. Trois cents pages vides. Une autobiographie qui ne disait rien. Et là encore aucun portrait de l'auteur.

Seule la mention de ses embarquements me confirmait qu'il pouvait être le matelot du texte.

À l'avant-dernière page, Thomas Colbert remerciait « Jim F. Bollinder, jeune et brillant journaliste, pour son soutien dans la

rédaction de ce livre ». Bref, il avait eu recours à un nègre. Peut-être celui-ci pourrait-il m'en dire un peu plus ? Je me mis sur sa piste et, après deux jours de recherches, finis par trouver sa trace à Seattle. J'appelai ce Bollinder, qui, surpris, m'écouta bredouiller ma demande d'entretien, et finit par accepter de se laisser inviter à dîner près de chez lui, à la fin de la semaine.

Je compris le même jour que cette enquête m'occuperait à plein temps, et terminai l'autre affaire en cours, le client n° 105, sans en accepter de nouveau.

Une clause de mon contrat stipulait qu'il m'était interdit de me rendre au siège du groupe S.T.C. ou de prétendre y connaître quelqu'un. Si j'enfreignais ces commandements, une hôtesse d'accueil de moins en moins souriante soutiendrait que je devais faire erreur, qu'aucun Tucker ne travaillait dans cet immeuble. Si j'insistais, deux costauds en uniforme et à oreillette se rapprocheraient pour me faire faire demi-tour, et si besoin m'empoigner aux épaules, me traîner sur les dalles de marbre rose et me jeter dehors. L'enquête dont j'étais chargé désormais se déroulait dans l'anonymat — ou plutôt dans le déni. Au début, cela me parut amusant.

Je travaillai chez moi, et surtout dans des cafés et des bibliothèques. En attendant de partir pour Seattle, je me documentai à tout hasard sur les couronnes d'or.

La numismatique m'avait jusqu'alors paru la plus pauvre, la plus étriquée des branches de l'histoire. Parmi les productions des hommes du passé, on peut s'intéresser aux temples, aux mythes, aux villes, aux forteresses, aux récits de batailles, aux banquets et à leurs musiques... Les pièces de monnaie, avec leur parfum infantile de chasse au trésor, ou de valeur refuge pour Harpagon craintif, ne m'avaient jamais intéressé. Je compulsai sans conviction quelques ouvrages, tel un étudiant certain de s'ennuyer consciencieusement. Et, à force de prendre des notes et de rebondir d'un article à un autre, je fis deux découvertes utiles à ma recherche.

La première pièce dénommée couronne fut frappée par Harald le Pieux en 1359. Ce roi gouvernait le sud de l'actuelle Norvège, et s'était fait représenter sur ses monnaies : une tête barbue coiffée d'une couronne. La médiocre qualité de la frappe faisait ressembler ce motif inédit à un dessin d'enfant : un demi-cercle pour la barbe, un cercle pour le visage, un trait hachuré pour la couronne.

Au fil des siècles, l'image du roi couronné et le nom de couronne pour de médiocres pièces d'argent se répandirent autour de la Baltique et de la mer du Nord, à Oslo, à Lübeck, à Hambourg, à Riga, à Copenhague. La couronne d'or fut d'abord anglaise, mais les

manipulations incessantes du poids et du titre des couronnes d'or des rois d'Angleterre au ^{xvi}^e siècle leur enlevèrent peu à peu tout crédit. Les ducs de Saxe, les rois de Pologne frappèrent également des couronnes d'or, de facture grossière. Seule exception latine, un duc de Parme au début du ^{xvii}^e siècle émit des couronnes d'or, mais sa mort rapide et la ruine de l'État amenèrent à fondre ces monnaies pour tenter de restaurer le crédit du trésor ducal.

Parmi toutes les couronnes d'or, les spécialistes célèbrent unanimement, et avec emphase, celles émises en 1683 par Alexandre-Auguste de Gerolstein-Anhalt. Sur l'avvers de ce modèle insurpassé, le visage du prince dans l'éclat de ses vingt ans, glabre, avec une mince couronne dans ses cheveux bouclés : un portrait, non une représentation idéale. Tout autour, non pas l'habituelle inscription abrégée remerciant Dieu en un rébus de lettres, mais, dans une orgueilleuse austérité, ce prénom double et doublement impérial : Alex-August suivi d'un D pour duc. Le revers figure une tour crénelée, symbole de puissance militaire, allusion à son goût pour le jeu d'échecs, et image de son château en construction à Fürstenberg. Les mines d'or de l'est du duché, exploitées avec de nouvelles méthodes, finançaient les fastes de la cour, les bijoux de la duchesse, et la construction du château et de ses jardins. La vie musicale à la cour de Fürstenberg éblouissait alors toute l'Europe, notamment l'orchestre italien de la cour et les orgues de l'église Saint-Mathieu, sur lesquelles Jean-Sébastien Bach eut l'occasion de jouer. Le prince manifesta une tolérance remarquée envers la communauté juive. Il sut également accueillir nombre de protestants français, chassés par la révocation de l'édit de Nantes en 1685.

Dessinée avec art, frappée avec le plus grand soin dans un alliage du meilleur aloi, plus grande et plus lourde que les pièces de son temps, cette monnaie portait un message politique avant même d'être un instrument de paiement. Entre Prusse et Pologne, un jeune prince éclairé affirmait une puissance nouvelle. Les marchands ne s'y trompèrent pas, qui, de Venise à Bruges ou de Londres à Madrid, achetaient à prix fort des pièces si belles et si honnêtes. Louis XIV le soutint et le reçut magnifiquement dans Versailles juste terminé.

D'autres rois s'en inquiétèrent. Après quelques manœuvres diplomatiques, un mariage refusé à sa sœur dans des conditions humiliantes, deux guerres perdues, malgré l'appui de la France lointaine et les bénédictions du pape à ce prince protestant, Alexandre-Auguste, époux d'une princesse prussienne, dut accepter de déshériter Louis-César son tout jeune fils au profit des Hohenzollern. Il mourut à trente-quatre ans, noyé dans une pièce d'eau des jardins de Fürstenberg où son cheval l'avait fait chuter, et la Prusse, s'agrandissant à l'est, mit un terme à l'émission de cette monnaie.

Depuis lors, lorsque des spécialistes évoquent des couronnes d'or de manière absolue, et sans autre précision, seuls ces chefs-d'œuvre sont visés.

Louis-César de Gerolstein-Anhalt n'accepta jamais la thèse de l'accident et se persuada que son père, cavalier émérite, avait été assommé et jeté à l'eau. Il fut élevé à la cour de Frédéric I^{er} de Prusse, tout à la fois son roi, son cousin germain, son parrain et, pour lui secrètement, l'assassin de son père. À dix-sept ans, il s'enfuit de Berlin et vint à Paris dans le but de se jeter aux pieds de Louis XIV. Évidemment le roi ne le reçut pas, mais le petit duc allemand, comme l'appellent Saint-Simon et Mme de Sévigné, beau et malheureux, eut du succès dans les salons. Des émissaires ambigus l'assurèrent qu'on travaillait en haut lieu à sa cause. Il inonda l'Europe de longs mémoires en latin pour faire valoir ses droits. La guerre de la ligue d'Augsbourg aurait pu être l'occasion de le rétablir en son duché. Mais par une clause secrète des traités de Ryswick de 1697, Louis XIV s'engage à ne plus soutenir ses prétentions. Le petit duc se rend à Madrid, à Londres, à Stockholm, et même à Moscou. Il intéresse, il amuse, mais ne convainc pas.

C'est finalement le duc Victor-Amédée II de Savoie qui le recueille. Dans le jeu toujours compliqué de la maison de Savoie, qui comptait si peu d'atouts, cette carte mineure n'était pas à négliger. Louis-César se convertit au catholicisme, ce qui ravit le pape et son hôte, mais contribue à le disqualifier. La très longue guerre de Succession d'Espagne est pour lui une suite d'occasions manquées et d'humiliations dans de nouveaux voyages auprès de différentes cours d'Europe, pendant que son hôte Victor-Amédée II ceint la couronne royale de Sicile à la paix d'Utrecht de 1713.

Il ne se marie pas : il ne voulait pas descendre au-dessous d'une duchesse, mais aucune duchesse ne voulut de lui. Il fut reçu à plusieurs reprises par Mme de Warens aux Charmettes, près de Chambéry, où le tout jeune Jean-Jacques Rousseau arrive en 1728 et l'évoque incidemment et de façon erronée dans les *Confessions* comme un « baron allemand ». En 1733 commence la guerre de Succession de Pologne, et Victor-Amédée II pousse son protégé comme une solution de rechange au roi élu Stanislas Leszczyński. S'il y parvenait, consacré faiseur de rois, il se créait un obligé à Fürstenberg et à Varsovie. S'il échouait, il espérait bien négocier le retrait de son poulain contre deux ou trois places fortes dans les Alpes. Mais Louis-César meurt à Turin en 1735 et ne pèsera en rien sur l'affaire polonaise. Voltaire consacre quelques lignes à Louis-César, surtout pour lui reprocher sa conversion. Montesquieu le cite, et après lui, ultime écho, Tocqueville, l'un comme l'autre pour d'amères méditations sur le poids relatif du droit — seule arme de Louis-César — face à la force brute des États.

Plus de trois siècles plus tard, sur des pièces encore doucement brillantes, Alexandre-Auguste sourit rêveusement au destin qu'il ignore. Par superstition, aucun autre prince ne voulut faire figurer de tour au revers de ses monnaies.

Les trois couronnes remises au matelot proviennent du trésor du jeune duc.

Mon autre surprise fut littéraire. Recherchant ce qui pouvait associer trois couronnes à un matelot, je découvris un film de 1968 d'Orson Welles, *L'histoire immortelle* ; puis la nouvelle qui l'inspira, rédigée par Karen Blixen et publiée entre les deux guerres.

Ce texte dépeint, dans un Hong Kong du XIX^e siècle, un richissime et tyrannique vieillard, taraudé par l'ennui. Après s'être fait lire et relire ses livres de compte, puis des récits, il entend l'histoire d'un marin payé pour passer une nuit avec une inconnue. Et quand son fidèle assistant lui explique que ce n'est pas vrai, mais seulement une rumeur qui court les ports du monde entier, l'irascible milliardaire se met en colère. Il n'accepte pas la fiction. Il lui importe, il exige que l'histoire devienne réalité. Il propose à des marins de passage trois couronnes pour coucher avec une inconnue. Un naïf et athlétique Scandinave finit par accepter. Le vieillard peut mourir apaisé.

Thomas Colbert avait-il lu Karen Blixen, et souhaité redire une partie de l'histoire, vue par le matelot ? Ou Karen Blixen et lui avaient-ils chacun rédigé son texte à partir du même récit entendu sur un quai, l'une à Mombasa, l'autre à New York ?

Des suppositions ajoutées à des rêveries ne pouvaient tenir lieu de méthode. Pensant au rapport final qu'il me faudrait écrire, je m'astreignis à resserrer ma réflexion.

Pendant des heures dans les bibliothèques, je cherchai la ville, et dressai des listes. Ayant éliminé les ports au relief désespérément plat, et ceux de trop médiocre importance, je feuilletai guides de voyage et vieux romans pour retrouver les manières de dire d'autrefois.

J'excluais que l'expression fût une métaphore, l'ascension du bas vers le haut, d'un homme du peuple vers la bourgeoisie, d'un amant vers le plaisir. À cette escale entr'aperçue, le matelot avait entendu ses camarades évoquer une ville haute, où son aventure l'entraînait par des rues anonymes.

Nice, Toulon, Bastia... J'avais beau contempler une carte et y suivre les côtes de la Méditerranée et de l'Atlantique, je n'y voyais pas de ville haute. Le récit de Thomas Colbert se déroulait dans les années 1950, dans un port où l'on parlait français. Je consultai sans espoir un manuel de géographie publié en 1952 pour les lycées. La réponse se déployait, dans la couverture, sous la forme d'une carte des possessions françaises.

Diégo-Suarez, Papeete, Saïgon, Madras, Fort-de-France... je voyageais certes sous les tropiques, mais point de ville haute.

Et puis Fort-Dauphin, où les guides décrivaient une ville haute et une ville basse. Je parcourus un roman sentimental de 1966 qui s'y déroulait en partie, dans les belles demeures de la ville haute, européenne, et dans le quartier mal famé du port, tout au bout de la ville basse, malgache. Je crus prudent de ne pas m'arrêter à cette seule hypothèse, et continuai à suivre du doigt sur les cartes les lignes d'antan des Messageries maritimes.

Et encore Bourg-Tapage. Je dus examiner la carte avec soin pour me ressouvenir où se situait cette petite colonie tranquille et oubliée. Un guide de 1958 consacrait quelques pages à Bourg-Tapage, et conseillait de résider dans un hôtel de la ville haute, pour le calme, le bon air et la vue, plutôt que dans les quartiers populaires de la ville basse. Le nom de cette île m'était vaguement familier, des troubles politiques récents avaient brièvement attiré l'attention des journalistes. Des casques bleus y avaient été envoyés pour mettre un terme à une sorte de guerre civile.

(Je n'aime pas les casques bleus. Avec mon frère et mes cousins, dans nos banlieues tranquilles, nous jouions souvent à la guerre au Liban, en cachette des adultes. Chacun des garnements incarnait l'une des factions ou des puissances dont nos parents commentaient inlassablement les avancées, les alliances, les faits d'armes, les trahisons. Le rôle le moins envié revenait au plus jeune, c'est-à-dire moi. J'arborais une casquette bleue tournée à l'envers et un double décimètre, quand les autres se déguisaient en guerriers d'élite et brandissaient des pistolets en plastique. Je circulais librement sur le champ de bataille, transmettais des messages, mais n'avais pas le droit de participer aux échauffourées. Les belligérants respectaient à peu près mon inviolabilité, mais lorsqu'un grand s'abritait derrière moi, je devais esquiver les horions qui lui étaient destinés. Otage méprisé au milieu des combattants, je ne pouvais jamais gagner, ni me rebeller et prendre parti pour un camp.)

À Seattle, je louai une voiture et descendis tranquillement vers le sud, prenant mon temps pour savourer le paysage. Entre Pacifique et montagnes, entre averses et soleil généreux, j'étais désormais payé pour admirer les cèdres géants dressés vers le ciel immense et la mer couleur de mercure, et rejoindre Jim F. Bollinder, comme convenu, au couchant dans un village de pêcheurs. Une petite baie aux eaux sombres, des îles au large fermant à peu près l'horizon, des forêts tombant jusqu'à l'estran, quelques dizaines de maisons peintes de couleurs vives au bord de l'eau ou à mi-pente, un port avec deux hangars, un atelier, et le restaurant.

Bollinder, intrigué par mon appel, ne cachait pas sa curiosité et son désir de converser. Le *Lobster Pot* semblait sortir d'un prospectus d'office du tourisme, avec ses rondins non équarris, ses fenêtres ouvertes sur le quai, sa cheminée allumée, ses robustes marins en chemise à carreaux et casquette vissée sur le crâne qui buvaient sec au bar. Un homme d'une soixantaine d'années, portant un costume défraîchi, se leva et vint vers moi :

« Philippe Zafar ? Je tiens à vous féliciter. C'est la première fois que je rencontre un lecteur des *Vagues du succès*. Consolation de mes vieux jours dans l'Ouest, ce labeur n'aura pas été vain, enfin mon œuvre est lue. Et en entier ? Spontanément ? Personne ne vous a forcé à avaler ça ? Je n'arrive pas à y croire. »

Dans ses questions joviales et son ton de plaisanterie, je percevais aussi une forme d'amertume inexplicable.

« En fait, je m'intéresse surtout à Thomas Colbert.

— Je l'aurais deviné, ce n'est pas l'amour des belles lettres qui vous amène à ce livre. J'en ai écrit d'autres, sous mon nom : un recueil de poèmes, un roman policier, une enquête sur l'industrie du bois dans le secteur. Rien de tout cela ne vous intéresse, j'imagine, vous venez, si longtemps après, pour Colbert. Vous avez survécu à la lecture intégrale de mon premier opus, cela mérite mon admiration — et une bonne bière. »

Il passa commande, en habitué manifeste des lieux. Croyant lui être agréable, j'étais venu avec mon exemplaire que j'avais déposé sur la table. Il s'en empara sans façon pour apposer sur la première page une signature énorme, caricature de dédicace.

« Ne me remerciez pas. »

J'eus à peine besoin de le relancer :

« Pouvez-vous me raconter comment vous avez été amené à y travailler ?

— J'avais vingt-sept ans, je battais le pavé de New York, plein d'ambitions et persuadé que j'allais faire éclater mon talent à la face du monde, que les grands rédacteurs en chef allaient tous m'appeler le lendemain. Vous voyez le genre. »

Je le voyais plus qu'il ne le soupçonnait.

« Fins de mois difficiles — et débuts de mois pas faciles non plus. Un jour, un ancien me prend en pitié et me propose ce boulot : un contrat de six mois, pour aider un patron à écrire sa biographie. Avais-je le choix ? J'acceptai aussitôt et fus introduit dans le groupe S.T.C. »

Cette histoire ressemblait à la mienne et j'étais suspendu à ses lèvres. On voyait par les fenêtres les derniers feux du soleil agonisant éclairer par-dessous des bancs de nuages déchiquetés.

« Il faut vous rappeler New York en 1971. Vous n'étiez pas né, alors il faut imaginer. Les années Nixon. La guerre du Vietnam. La contestation de tout. Les Black Panthers. Les drogues. La libération sexuelle. Les campus. L'ambition de changer la société. Le rôle des intellectuels, surtout à New York. Les patrons n'étaient pas tranquilles et avaient une image détestable, même au Congrès et dans les cénacles de Washington. Rien à voir avec aujourd'hui. Les grands barons du groupe avaient décidé qu'ils devaient rendre leur patron sympathique, et pensé qu'un livre — vous savez, des feuilles collées ensemble avec des caractères imprimés dessus — serait le vecteur approprié. Le produit fini serait ensuite offert aux gens qui comptent, dans la presse, la politique et les affaires. D'ailleurs, où l'avez-vous déniché ? Dans le grenier de votre grand-père ?

— Au siège de S.T.C., tout simplement.

— Ils en ont encore ?

— Quelques-uns, au fond de la cave.

— Ah, les caves... On ne s'en méfie jamais assez. Bref, me voilà commissionné pour lui écrire son livre. Il vit toujours, le vieux bandit ?

— Il est mort au début de cette année. »

Pour toute oraison funèbre, Bollinder finit sa bière d'une longue gorgée. Je compris plus tard qu'il n'avait pas à ce stade voulu commenter cette annonce.

« Il m'avait bien semblé voir quelque chose dans la presse. Donc me voilà chargé de raconter sa vie, de lui rédiger son bouquin. On me fournit de la documentation, je rencontre nombre de ses collaborateurs. Tout cela ennuyeux comme des rapports d'activité, impossible d'en tirer quoi que ce soit. Je décide de broder, d'en rajouter, d'en inventer, mais ça ne tenait toujours pas. Au terme d'une première tentative d'une cinquantaine de pages, je demande à le

rencontrer. On me répond de donner mon manuscrit en l'état et une lettre à Colbert justifiant l'intérêt de cette rencontre. Ce que je fis, pensant que je venais de bousiller la mission. Mais non. Dix jours après, je fus reçu pendant deux heures par le grand patron. Un bureau sans luxe, une apparence quelconque. Un visage banal, une voix sans accent. Le type qui voyage à côté de vous dans l'avion. Une intelligence remarquable dans les affaires, mais rien d'autre. Difficile d'en faire un héros de roman. De plus, il répondait à mes questions par monosyllabes et comme à regret. »

Il avait attendu que je finisse ma bière pour que nous passions à table. Le dîner qu'il avait commandé d'avance fut servi presque aussitôt.

« Par exemple, j'avais noté qu'il était né de père inconnu. Je pensais qu'il allait m'en parler. Rien. J'ai inventé un jeune bourgeois qui séduisait et engrossait sa mère, une innocente fille de la campagne.

— Et alors ?

— Il a tout enlevé à la relecture ! Comment voulez-vous faire une biographie avec si peu d'éléments ? Il avait passé deux ou trois ans comme marin et rien à raconter ? À d'autres ! »

Un peu mal à l'aise, je ne pouvais lui apprendre à côté de quelle anecdote il était passé. Mais nul n'envisageait d'ajouter un appendice au livre publié quelque quarante ans plus tôt. Il n'attendait aucune révélation, et ne remarqua pas mon silence.

Le serveur avait augmenté le volume de la musique, et il dut forcer la voix pour se faire entendre.

« Je tentais de le convaincre de se dévoiler un peu, de faire apercevoir l'homme au travers du capitaine d'industrie. Un récit d'enfance, c'est toujours émouvant, surtout une enfance pauvre, sans père, dans un pays en guerre et occupé. Il a supprimé les scènes les plus spectaculaires, hélas.

— Vous avez gardé votre texte originel ?

— Grand Dieu non ! Quelle idée ! Je ne me prenais pas pour Stevenson ! J'ai empoché le pognon et essayé de ne pas avoir trop honte. J'ai eu quelques exemplaires, qui n'ont pas survécu à mes divers déménagements. Je ne cite pas *Les vagues du succès* dans la liste de mes œuvres ou dans mon curriculum vitae. J'avais d'ailleurs à peu près oublié cet épisode peu glorieux jusqu'à votre appel. »

Au bar, une conversation un peu vive dégénérait en querelle, il était question d'arrivée en premier sur les lieux de pêche, de choses qui ne se font pas, de politesse professionnelle entre gens de mer, de bouées marquées. Le serveur dut intervenir, les autres marins s'en mêlèrent, une tournée fut offerte, et le calme revint peu à peu. Une femme entra, le visage fermé, s'adressa à son homme et repartit avec lui, sous les ricanements de ses collègues. Une porte entrouverte laissait voir

une jeune cuisinière.

« Cet homme d'affaires vous demande d'écrire sa biographie, et refuse ou censure toute révélation, ou information personnelle...

— Peut-on ensuite me faire grief de ce résultat sans intérêt aucun ?

— Comment l'expliquez-vous ?

— J'en ai parlé avec le collègue qui m'avait mis sur le coup. Pour lui, Colbert voulait avoir ce livre, pouvoir l'offrir, en parler dans certains cercles pour montrer son humanisme, convaincre ainsi telle ou telle instance ou commission. Il supposait que personne ne le lirait et qu'on lui en ferait crédit par principe.

— Il fallait que le livre existât, non qu'il fût lu.

— Voilà. Il y avait aussi un autre message. Colbert est né français. Il lui fallait prouver qu'il était devenu complètement américain.

— Pourtant, dans ce pays, tout le monde vient d'ailleurs. »

(Et dans cette remarque banale j'entends en écho toute l'histoire de ma famille, notre départ du Liban pour la France puis les États-Unis. Jamais je n'ai marché dans la Montagne du Liban, et pourtant ses sentiers me murmurent bien davantage d'histoires que les Rocheuses où, adolescent, j'ai randonné tant et plus. Combien de générations faut-il pour que l'exil cesse d'être une blessure, et que s'efface la nostalgie du pays laissé en arrière ?...)

« On connaît tous un flic irlandais, un contremaître polonais, un restaurateur italien, un comptable allemand. Mais point de Français. N'oubliez pas la période, alors que les provocations du général de Gaulle contre les Yankees résonnaient encore dans toutes les oreilles. D'où le message discret : sans père, ni frère ou sœur, il se sauve dès qu'il peut, navigue, voit du pays. Sa mère meurt quand il est embarqué, donc plus de famille en France. Il choisit les États-Unis et débarque jeune homme à peu près sans le sou dans le port de New York, comme des millions d'immigrants. Voilà de quoi se faire pardonner de venir du pays des vins et des parfums. À propos de vin, nos bières sont à marée basse. »

Il fit renouveler les verres, de la même taille que ceux des marins qui maintenant jouaient au billard. Je savais avoisiner, voire dépasser mes limites d'absorption, mais il ne fallait pas l'arrêter, au risque de devoir dormir dans la voiture.

« Colbert ne vous a rien raconté sur son temps de marin ?

— Il avait oublié les noms des compagnies, des navires, des ports ! Je lui ai fait dire que c'était des navigations au long cours, et plutôt dans l'hémisphère Sud. Voilà le degré de précision que j'obtins ! Je ne sais plus ce qu'il faisait exactement...

— Électricien, selon le livre.

— Oui, c'est ça. J'avais imaginé une scène où le futur grand patron rétablissait le courant à la passerelle dans une tempête, et quasiment sauvait le navire. Coupé au montage ! Franchement, qu'il ait fait ses preuves comme électricien, diéséliste ou timonier, qu'est-ce que ça changeait dans le portrait du bonhomme ?

— Et pourquoi avoir changé de métier, justement, en débarquant à New York ?

— Le goût de la libre entreprise, d'être son propre patron, de voir tous les matins la bannière étoilée flotter au vent, toutes ces conneries. J'ai essayé de les rendre crédibles, je ne suis pas sûr d'y être parvenu.

— Il arrive à New York et fonde une entreprise de transport maritime. Avec quel argent ?

— Je lui ai posé la question. Ses économies sur deux ans de salaire ne devaient pas représenter une somme considérable, pas de quoi affréter son premier bateau, que dis-je, pas de quoi être pris au sérieux, ni même reçu par un banquier.

— Et alors ?

— Ils étaient deux, m'a-t-il dit. Un autre Français, plus âgé que lui. Ils se sont associés, ont joint leurs économies, ont travaillé dur au début dans le port de New York et un an plus tard ont pu avoir un cargo rouillé et commencer dans le métier. Son camarade au bout de quelque temps a repris sa route de son côté. Quel idiot ! S'il était resté actionnaire du groupe, lui aussi serait milliardaire aujourd'hui !

— Vous vous souvenez de son nom ?

— Dites donc, mon vieux, je vous restitue une conversation vieille de plus de trente ans ! C'est curieux, la mémoire, je croyais avoir tout oublié, et les souvenirs refleurissent peu à peu — à condition de bien arroser le terreau. »

Content de l'image, il finit sa bière et en commanda une autre. Pourrait-il faire les cinquante kilomètres vers Seattle sans dommage ? Je bus aussi un quart de la mienne, en une manifestation modeste de solidarité.

« Tous ces détails ont disparu du livre, bien sûr. Si vous voulez retrouver les noms, il faudrait retrouver la composition du capital de la toute première société de Colbert. Allez fouiller les archives fiscales de l'État de New York. Au fait, jeune homme, à quel jeu jouez-vous ? »

Je ne répondis pas, espérant qu'il prendrait mon silence pour une confirmation et que je n'aurais pas à inventer un mensonge. Il se concentra sur ses pommes de terre, fit à nouveau honneur au saumon et à la bière, envoya un baiser à la cuisinière qui terminait son service et traversait la salle sans répondre aux plaisanteries des marins.

« Je n'ai plus jamais entendu parler du groupe ou de Colbert. J'étais payé pour donner un visage humain au grand patron, je n'y suis pas arrivé, mais c'est sa faute, pas la mienne.

— Tout de même, il y a ce passage où il médite à l'avant de son bateau, en passant le détroit de Torres, découvre la Croix du Sud et décide de ne pas rester un exécutant toute sa vie...

— J'avais écrit ça dans un café du Queens, dans l'odeur des œufs frits et du tabac tiède, une assez longue séquence poétique avec le vent de terre apportant des senteurs de vanille et de feuilles et le son d'un gamelan, la nuit tropicale au sud de l'Indonésie, les poissons volants, le jeune marin qui regarde les étoiles, une scène de film. Il n'en est resté qu'une demi-page.

— Donc il n'était pas intéressant ?

— Non. De toute façon, on ne pardonne aux riches et aux puissants que s'ils ont des défauts ou des passions. Colbert n'était pas du genre à fréquenter les actrices, à soutenir une équipe de football ou un orchestre symphonique. Pas de femme, à ma connaissance. Une vie profondément ennuyeuse. Ce que j'inventais était supprimé. »

Le bar se vidait peu à peu et nous avions fini de dîner. Dans le port, un chalutier manœuvrait et par moments éclairait brutalement de ses projecteurs l'intérieur du *Lobster Pot* et le visage de Bollinder qui me parut plus vieux que son âge. Aurais-je dû faire semblant et lui poser des questions sur son départ de New York, son travail à Seattle, son hebdomadaire culturel ? C'était trop tard, il aurait fallu commencer par là. Et le Jim F. Bollinder lourd et chauve qui insistait pour que je passe moi aussi au whisky avait-il envie de se confronter directement au jeune journaliste qu'il avait été — et que je supposais svelte et chevelu ? Non, ces réminiscences du New York de 1971 n'étaient supportables que parce qu'elles venaient d'une autre planète, d'un astre mort dont la lumière nous parvenait encore.

« Ne me faites pas grief de ce titre : *Les vagues du succès*. J'avais fait trois propositions — j'ai oublié lesquelles —, et ils ont sorti cette ânerie. Les vagues du succès ! Pourquoi pas la houle des dollars ou la marée du profit ? »

L'alcool me rendait plus intelligent, et Bollinder plus bavard. Mais j'avais désormais du mal à suivre le fil de ses propos — peut-être somnolais-je les yeux ouverts.

« De toute façon, gamin, un type comme Colbert, ce n'est pas pour toi. On ne devient pas un seigneur des affaires en restant un gentil garçon. Si tu croises un tel squal, ne t'étonne pas de te faire arracher un bras.

— Mais, vous, vous avez perdu quoi ?

— Moi je l'ai vu deux heures dans ma vie. J'ai bossé six mois pour lui. J'ai eu honte pendant deux ans. Pour me faire oublier, je suis parti au Vietnam : mauvais endroit, mauvais moment, c'était la dernière année à Saigon, le chaos final ; puis trois ans au Mexique. À mon retour, tout le monde m'avait oublié, et les petits jeunots avaient faim

à leur tour. Je suis parti au Canada. Revenu. Divorce. Il ne faut jamais épouser une Mexicaine, mon garçon. Je me suis occupé d'une fondation culturelle en Californie, me suis barré au bout de deux ans quand j'ai compris que je participais à une escroquerie. Pensions alimentaires. Second mariage. Deux gosses. Déménagements. Et puis quand la cinquantaine approche, tu en as marre de faire l'imbécile et tu te trouves un vrai boulot. Pas à New York. À Seattle. De quoi payer les factures, même si ce n'est pas ce dont tu rêvais à vingt ans. Tes gosses grandissent, et tu sais que tu as réussi au moins ça. Tu vois, si je n'avais jamais croisé Colbert, je serais sans doute assis dans un fauteuil en cuir à New York, à terroriser les écrivains avec mes articles ou mes silences... »

Le patron vint nous dire qu'il fermait.

« Ça va, Billy, avec tout l'argent que je te laisse, tu peux nous laisser tranquilles encore un moment, non ? »

Le même message aux marins fut accueilli aussi négativement. Mais peu à peu, ils se résignèrent, prirent leurs affaires et sortirent en chahutant. J'avais plus de butin que je n'en rêvais, il fallait aider mon bienfaiteur.

« Je crois qu'il faut partir, Jim. Vous allez rentrer sur Seattle maintenant ? »

— T'inquiète pas, mon gars, ricana-t-il. Mon cheval a l'habitude et connaît le chemin de l'écurie.

— Vous ne voulez pas que je vous raccompagne ? »

(Mon père est mort dans un accident de voiture quand j'avais treize ans. Il n'avait pas bu, n'était pas fatigué ni sujet aux malaises, rien ne laissait présager la perte de contrôle. Depuis ce drame inexplicable — un dimanche matin du mois de juin, sur une ligne droite, contre le pilier d'un pont —, je me sens absurdement responsable de tous les conducteurs autour de moi et ne crains pas de les importuner de mes conseils. Mes recommandations maladroites n'ont jamais sauvé la vie de quiconque. Et je n'oublie pas, quand je me hasarde à les faire en sachant d'avance qu'elles seront récusées, à qui je m'adresse en vain. Mes paroles inutiles se perdent dans la coupole de l'église, lors de l'interminable cérémonie religieuse, devant un cercueil revêtu du drapeau frappé du cèdre.)

« Écoute, gamin, j'ai vingt minutes de route, vitres ouvertes, avec le vent du Pacifique dans le museau, je n'aurai plus une goutte d'alcool dans le sang une fois rentré chez moi. »

Billy revint, plus ferme dans ses injonctions. Je me levai, Bollinder m'imita.

« Dis donc, mon pote, tu ne m'as toujours pas dit pourquoi tu voulais savoir tout ça.

— J'écris une biographie non autorisée.

— Ne te fous pas de ma gueule ! rugit-il, et je le vis redevenir lucide en un instant et presque sans effort de volonté. J'ai un peu picolé mais le vieux Jim a encore du métier. C'est S.T.C. qui t'envoie ? »

J'eus honte de ma première réponse impertinente. Un étrange sentiment paralysait mes maigres talents d'enquêteur : le respect. Je réfléchis à sa question, et, oublieux de la clause de confidentialité de mon contrat, lui servis une vérité partielle :

« Pas directement. Je travaille pour sa famille.

— Méfie-toi, gamin. Même s'il a passé l'arme à gauche, méfie-toi de lui, et de tout ce qui gravite autour. »

Je promis de me méfier. Nous étions sur le parking, rafraîchis par un vent humide.

« N'oublie pas la règle d'or : avec ces gens-là, mon gars, rien n'arrive par hasard. »

Il avait atteint sa voiture, trouvé ses clefs :

« Je ne t'ai pas dit que Colbert avait foutu ma vie en l'air, parce que ce ne serait pas vrai. J'y suis très bien arrivé tout seul. Putain, pourquoi je te dis tout ça, fiston, je ne te connais même pas... Mais s'il n'y avait pas eu ce boulot pour Colbert, je ne serais pas là ce soir. Tu vois ce que je veux dire ? »

Je lui assurai que c'était limpide.

« Fais attention à toi, gamin. Tu n'as pas la carrure. Si je pouvais t'aider à sortir de ce mauvais pas... mais tu vas continuer, je parie ?

— Il le faut bien.

— Tu m'aurais déçu à dire autre chose. »

Une brise de mer apportait une senteur salée et boisée des îles sur le canal. Je prenais très au sérieux son avertissement. Mais il fallait rompre et l'envoyer dormir.

« Jim, si je trouve des choses, je peux vous appeler ?

— N'hésite pas ! J'ai un vieux compte à solder avec Colbert, et ce sera avec plaisir. Trente et quelques années trop tard, mais avec plaisir. Allez, salut mon pote. »

Il démarra enfin, fit un demi-tour en frôlant le bord du quai, et disparut dans la nuit à une vitesse qui me sembla déraisonnable.

Je marchai un moment sur le quai désert. Un dernier langoustier embouquait la passe entre les îlots. Le portrait de Thomas Colbert se nuançait de couleurs imprévues.

Par quelle alchimie entraîs-je en résonance avec cette histoire ? Thomas Colbert avait sans doute joué une partie importante sur cette escale. Et moi, quand aurais-je à mon tour le droit de faire rouler les dés sur la table du destin ?

Qu'est-ce qu'un jeune Libanais de Californie et ce milliardaire français pouvaient avoir à se dire ? ou à taire à sa veuve ?

J'affrontais deux énigmes et non une : je devais, attentif à l'une comme à l'autre, apprendre à les distinguer. Je ne savais pas encore les résoudre, mais peu à peu je les apprivoisais. Le premier mystère : pourquoi, quand et pour qui ce chef d'entreprise avait choisi d'écrire cette apparente confession — scabreuse, tardive, inutile. Le second, comprendre pourquoi Hélène Colbert enquêtait à travers moi sur son défunt mari.

La suite de mon enquête m'amena à Paris, où je passai trois jours à errer de fausses pistes en portes closes, avant d'enfin découvrir l'existence de l'Inscription maritime.

On ne dira jamais assez la grandeur de l'administration française. Depuis plus de trois siècles, elle recense tous les marins dans leurs embarquements successifs. La guerre peut toujours survenir, et il importe de savoir où naviguent tous ces hommes pour les incorporer au plus vite. Les états de service, au commerce ou à la pêche, sont recensés sur des fiches cartonnées, du premier contrat de mousse jusqu'à leurs soixante ans.

J'expliquai ma recherche : on me demanda de produire le certificat de décès et l'autorisation de la veuve. Tucker, que j'appelai au secours, me fournit dans la journée les sésames requis. Je remarquai moins son efficacité que la hâte qu'il mettait à aplanir mon chemin.

Le préposé entra dans sa machine le nom de Thomas Colbert : une seule réponse sur l'écran.

Deux heures plus tard, il m'apporta le dossier et me laissa seul dans la salle de lecture décorée de grandes toiles de combats navals, éclairée par de lampes rouges aux nuances de naufrage.

Thomas Colbert.

Né le 3 août 1927 à Poitiers. Fils de (père inconnu) et de Colbert (Jeanne).

Taille : 169 cm ; poids 65 kg ; cheveux bruns ; yeux noirs ; bouche petite ; front haut ; menton ovale ; pas de signe particulier.

Cette fiche signalétique — dépourvue de photographie — aurait pu

désigner n'importe qui. Le dossier résumait ensuite sa brève carrière.

Inscrit comme mousse le 8 janvier 1946 à Brest. Brevet de matelot le 11 juin 1947.

1. Embarqué sur le Ville du Havre (Compagnie Transmaritime) : matelot sans spécialité. Escales à Marseille, Suez, Diégo-Suarez, Suez, Beyrouth, ...

(Beyrouth, ma ville natale.

Au simple nom de Beyrouth, je frissonne et revois une branche de figuier. J'ai trois ou quatre ans. Le jardin de notre maison ? Sans doute. Dans le giron de ma mère, ou d'une cousine, je trépigne et je pleure. Devant mes yeux écarquillés, une large feuille découpée, vernissée, duveteuse ; une autre plus petite au-dessous ; entre les deux, oblongue, violette, charnue, une figue mûre, inaccessible. Une goutte de suc perle à son extrémité. Je pleure : ai-je été piqué par une abeille ? Suis-je en rage de ne pas avoir les bras assez longs pour parvenir à atteindre le fruit délicieux ? Ou, sensible à l'agitation du départ que je pressens irréversible, tenté-je de me retenir à cette branche frêle ? Je ne sais, et ne me souviens de rien d'autre. Je n'ai jamais osé interroger ma mère pour situer la scène plus précisément, de peur de raviver de plus graves souvenirs.

Beyrouth : mes larmes devant un figuier.)

... Alger, Marseille, Fort-de-France, Le Havre, Southampton, Le Havre, Fort-de-France, Le Havre.

2. Embarqué le 20 décembre 1947 sur l'Altaïr (Armement Stella Maris) : matelot sans spécialité. Escales à Panamá, San Francisco, Vancouver, San Francisco, Papeete, Panamá, Anvers, Southampton, Le Havre.

3. Embarqué le 13 août 1948 sur le Président Baudissin (Compagnie australe de navigation) : matelot spécialisé (électricien). Escales à Alger, Suez, Madras, Hanoi, Saïgon, Hong Kong, Singapour, Bourg-Tapage, Lisbonne, Fort-de-France, New York.

Déserte à l'escale de New York le 25 mars 1949.

Ainsi, Thomas Colbert avait fait escale à Bourg-Tapage, où la ville haute domine le port.

Je demandai au guichetier s'il était possible d'en savoir plus. Il me renvoya vers les archives de l'armateur. Le matelot Colbert avait déserté d'un cargo de la Compagnie australe de navigation, qui n'existe plus. Il passa deux appels, et me précisa que cette société avait été absorbée par la Compagnie générale marseillaise.

Je le remerciai, et le lendemain partis pour Marseille.

Au siège de cette société, j'expliquai ma démarche et montrai mes accréditations. Je fus renvoyé de bureau en bureau, et finis par trouver la responsable des archives, une jeune femme énergique. Je plaidai ma cause, elle me dit de revenir le lendemain. Elle avait déniché le dossier de Thomas Colbert, ainsi que les journaux de mer du *Président Baudissin* pour la période en question, que je n'avais pas pensé à demander.

Le dossier était en fait purement administratif : embarquement le 13 août 1948 ; contrat ; fiche signalétique ; état des avances perçues ; carnet médical ; et puis un bref rapport fait par le commandant le 27 mars 1949 à la compagnie et au consul général de France à New York. Le matelot électricien Thomas Colbert avait quitté le bord le 25 mars 1949. Il n'avait pas reparu. L'appareillage avait été retardé du 26 au soir au 27 au matin, en vain. Comme sa présence n'était pas absolument indispensable à la sécurité du navire, le commandant avait décidé de reprendre la mer et de le déclarer déserteur. Il soulignait que ses papiers et ses effets personnels avaient disparu, ce qui permettait de présumer une désertion préparée.

Une lettre du consul général à la compagnie du 24 avril 1949 indiquait que les recherches effectuées à sa demande par la police auprès des pompiers et des hôpitaux n'avaient rien donné. Ainsi se perdait la trace administrative du matelot Colbert.

La lecture des journaux de mer montrait que, pendant les six mois passés sur ce cargo mixte, Colbert avait donné satisfaction. Un rapport du second capitaine sur un début d'incendie aux cuisines soulignait son comportement courageux. Il obtenait les avances sur solde qu'il demandait. Par contre, quelques problèmes de discipline étaient notés aux escales.

MADRAS le 13 novembre 1948 : retour à bord en retard des matelots Lesquin et Colbert.

SAIGON le 27 novembre 1948 : retard à l'appel des matelots Lesquin, Kerval et Colbert. Ivresse en rentrant de terre pour Kerval seulement.

HONG KONG le 4 décembre 1948 : tentative du matelot Colbert de faire entrer à bord des alcools et des cigarettes. Lesquin soupçonné d'avoir organisé la contrebande, mais pas de preuves.

SINGAPOUR le 16 décembre 1948 : retard et insolences des matelots Lesquin, Brunetti, Colbert, Van Wouters — ce dernier ivre à nouveau !

BOURG-TAPAGE le 19 janvier 1949 : important retard en rentrant de terre des matelots Lesquin et Colbert, tenues négligées, déchirées même. Dernier avertissement pour eux deux ! Lesquin admonesté pour sa mauvaise influence sur le jeune Colbert.

Puis aucune autre notation de cet ordre. Après l'escale de Bourg-Tapage, la vie sur le *Président Baudissin* avait repris son cours tranquille, jusqu'au 5 mars.

Ce jour-là, en plein océan Atlantique, à mi-parcours entre Lisbonne et Fort-de-France, était consigné le décès présumé du matelot Lesquin, sans doute tombé à la mer pendant la nuit. L'alerte avait été donnée par ses camarades en ne le voyant pas prendre son service. Nul ne l'avait vu au petit déjeuner. Le *Président Baudissin* fit demi-tour par acquit de conscience, les recherches furent abandonnées au bout de six heures. La température de l'Atlantique en mars ne laissait aucune chance au malheureux.

Ce Lesquin semblait avoir été un ami de Colbert, puisqu'ils faisaient

ensemble leurs sorties lors des escales. Lesquin avait trente-deux ans au moment de sa mort. Peut-être un grand frère, un modèle. Ou un mauvais garçon déluré entraînant son jeune camarade dans des affaires louches.

La chute à la mer de son meilleur ami avait-elle pu impressionner à ce point le jeune Colbert qu'il ait fui l'état de marin et déserté ? Mais alors, pourquoi n'avoir pas déserté à Fort-de-France, le premier port touché après le drame ? Par peur d'être facilement repris par les gendarmes ? Assurément à New York il pouvait disparaître et se fondre dans la foule sans que quiconque puisse le retrouver. La désertion d'un matelot spécialisé (électricien) était à peine un événement, plutôt une complication ordinaire.

Ses premières sociétés, je l'avais appris en fouillant les poussiéreux registres fiscaux de l'État de New York, avaient eu pour actionnaires les deux marins français du *Président Baudissin*.

Lesquin et Colbert ensemble à Bourg-Tapage lors de l'escale. Je notai les dates : les 17, 18 et 19 janvier 1949 ; le chargement : bois tropicaux, minerai de cuivre ; le nom du commandant, des officiers, de l'équipage. Un appel à Paris, et trois heures plus tard j'apprenais que tous étaient morts depuis dix ou vingt ans. Pas de vieillards à aller interroger sur cet épisode oublié.

Je demandai le dossier de Lesquin sur le *Président Baudissin*. L'archiviste m'objecta que pour celui-là je n'étais pas mandaté par un parent. J'en convins, je la suppliai, invoquai les heures d'avion pour arriver jusqu'à elle, réussis à la faire rire. Elle accepta de laisser le dossier Lesquin sur son bureau pendant sa pause. Mais rien de particulier ne ressortait de ces fiches matricules : naissance de Lesquin à Dunkerque en 1917, mobilisé en 1939, rendu à la vie civile après le sabordage de la flotte à Toulon, une série d'embarquements, mort en mer le 5 mars 1949.

Lorsque beaucoup plus tard Thomas Colbert a pris la plume, il n'a pas évoqué ses débuts à New York, ni la naissance de son entreprise. Il n'a pas chroniqué son travail de matelot, ni ses escales sur tous les océans, ni l'accident tragique de son camarade.

Son texte masque son nom, masque janvier 1949, masque Bourg-Tapage. Il ne met véritablement en lumière que cette invite, cette rue, cette maison, cette chambre, cette femme qui s'offre.

Thomas Colbert dans un bar de Bourg-Tapage avait été embauché par un médecin. Il me fallait maintenant trouver un confrère qui accepte de plonger dans ses souvenirs des années 1950, pour me confirmer ce que je croyais comprendre.

Je m'adressai au hasard à des gynécologues en activité. La qualité de romancier, que j'usurpai sans vergogne, suscitait une inexplicable sympathie, ou peut-être le vague espoir d'apparaître dans une longue liste de remerciements. Mais lorsque j'évoquai les connaissances scientifiques, les mœurs, les usages, les manières d'être et de penser, la déontologie un demi-siècle plus tôt, même les plus enthousiastes abandonnaient : la médecine avait tellement changé... Je pus néanmoins récupérer quelques adresses de maîtres vénérés, qui les avaient formés, et qui accepteraient peut-être. Muni de cette liste, je courus de Nantes à Lille et de Bourges à Reims, incertain de l'accueil que feraient ces retraités à un jeune homme recommandé par tel ou tel de leurs anciens élèves.

Le premier était sénile. Le deuxième avait une morale catholique si traditionnelle qu'il soignait la stérilité par des neuvaines. Le troisième refusa de m'ouvrir sa porte et menaça d'appeler la police. Le quatrième comprenait trop bien mes questions, et niait avec trop de tranquillité pour ne pas savoir — mais comment faire, comment passer outre à ses dénégations polies ? Le cinquième était sourd comme un pot et me raconta en détail sa plus belle hystérectomie. L'adresse du sixième ne correspondait plus à rien — un parking dans une zone industrielle.

Le septième fut le bon.

J'arrivai à Dijon le matin, déjeunai au hasard de ma promenade, et me présentai comme convenu au téléphone avec une vieille dame à la voix grêle « vers trois heures, après sa sieste ».

À plus de quatre-vingts ans, le docteur Gramont avait fière allure. Cheveux blancs bien coiffés, costume gris, Légion d'honneur à la boutonnière, cravate sombre, toute sa personne donnait malgré sa petite taille une impression d'autorité, que sa voix douce renforçait paradoxalement.

« Monsieur, commença-t-il, votre appel a piqué ma curiosité. Vous recherchez un gynécologue pour discuter avec lui de temps bien oubliés. C'est bien cela ?

— Oui, docteur. Je vous remercie de me recevoir. Je suis en train de rédiger mon second roman. »

Il m'écoutait sans ciller et ne me croyait pas. Ma petite histoire qui jusque-là avait fait illusion devant lui tombait en pièces, ridicule, navrante. Il ne dit rien et me regardait mentir.

« L'un des personnages au bout de quelques années de mariage comprend que son couple est stérile. Il est très important — pour son amour-propre, pour sa place dans un gros héritage — que lui, le premier-né, ait un enfant, avant son jeune frère qui va bientôt se fiancer. Tout cela se passe dans la bonne bourgeoisie des années 1950. Sa femme est aussi déterminée que lui, d'autant qu'elle pressent que la stérilité vient de lui, non d'elle. Ils vont consulter, exprimer leur désir d'enfant. Imaginez-vous en 1952 ou 1953 dans votre cabinet. Lui a bientôt quarante ans, elle la trentaine. Que leur diriez-vous ? »

La vieille dame qui m'avait ouvert la porte nous avait installés dans un salon bibliothèque. Les pas et tous les bruits étaient étouffés par les tapis, le pare-feu en tissu, les rideaux, la table juponnée, les abat-jour, un paravent oriental dans un coin. Dans un profond fauteuil au cuir usé, je luttais contre une inexplicable somnolence.

Le docteur évaluait encore ma question, dans le silence souligné par le tic-tac de la pendulette en maillechort sur le dessus de cheminée.

« En 1952, mon cabinet n'était pas ouvert depuis bien longtemps. J'aurais d'abord tenté de cerner l'origine du problème. Une analyse au microscope du sperme du mari aurait pu nous orienter...

— Elle a été faite, et vous avez les résultats, sans appel : le mari ne produit pas assez de spermatozoïdes.

— Dans ce cas, je ne puis rien faire. Envisagent-ils l'adoption ?

— Non, ils veulent un enfant à eux, un enfant porté par la mère. »

Je ne pouvais à ce stade risquer de formulation plus explicite.

« Je ne vois pas... À l'heure actuelle la science pourrait... Mais à l'époque...

— N'y a-t-il que la science pour aider ce couple ? Vous voyez leur détresse, leur souffrance. Vous les savez riches. Vous ne pouvez rien leur proposer ? Je ne vous demande pas si vous avez déjà eu à traiter un tel cas. Je souhaite seulement savoir, avec votre aide précieuse, quelle aurait pu être la gamme des réponses que vous-même, ou l'un de vos confrères moins scrupuleux peut-être, aurait pu leur proposer.

— C'est bien ainsi que je l'entendais. »

Je me sentis rougir comme si j'avais dit une bêtise. Le docteur se moquait gentiment de moi.

« Voyez-vous, vous êtes venu me voir en 1952. Je ne peux rien vous proposer — et au fond vous ne souhaitez pas que la réponse vienne d'un médecin de Dijon. La seule chose que je ferais peut-être serait de vous envoyer à un confrère un peu loin, à Valence ou à Metz. »

Pendant qu'il parlait d'une voix bien timbrée, il me regardait avec insistance, le visage toujours dépourvu d'émotion. Il ne me signifiait

pas que l'entretien était terminé.

« Et moi — le mari stérile — je prends congé de vous ?

— Que faire d'autre ? »

Je ne pouvais en rester là. Il croisa les mains et attendit. Devais-je lui demander le nom de ses confrères auxquels il aurait pu m'adresser ? La probabilité de les retrouver et d'obtenir des confidences était infime.

« Très bien. Je ne suis pas de Dijon, mais de Metz ou de Valence. Mon médecin de famille m'envoie vers vous. Je suis venu à Dijon, où je ne connais personne, mettre l'avenir de mon couple entre vos mains — enfin, entre les mains d'un gynécologue des années 50. »

Il esquissa un bref sourire et croisa les jambes.

« Dans ce cadre-là, j'ai sans doute quelque chose à vous dire. J'ai fait quelques allusions, pour vous prévenir que la solution pouvait être regardée comme coûteuse ou choquante.

— Allez-y, docteur, je suis prêt à tout entendre.

— Nous savons que la stérilité vient du mari, non de la femme. Nous savons à peu près, par rapport au calendrier des règles, à quelle période la femme a le plus de chances d'être féconde. Disons, pour faire simple, le deuxième tiers de la période intermenstruelle. Il y a une solution envisageable, si vous êtes prêt à faire un sacrifice considérable — pour un mari.

— Eh bien ?

— J'ai déjà reçu des personnes dans votre situation. Je peux essayer de trouver un homme, de la même taille, brun comme vous. Je vérifierai qu'il est en parfaite santé. Certains couples déjà ont pu y avoir recours. Ce garçon ne passera avec votre femme que le temps strictement nécessaire. Il ne vient que pour rendre un service infiniment singulier, non pour autre chose, et il le sait. Votre femme pourra rester masquée, voilée, couverte autant que possible. Il faut ensuite pouvoir oublier. Au premier ou en tout cas au second essai, la grossesse est presque assurée. Neuf mois plus tard, qui se souviendra de cet opportun voyage à Dijon ? Voilà la solution qui peut être proposée. Pas par moi, bien sûr. Personne ne vous dira qu'il a facilité ce genre de rencontres. Et les couples qui y ont eu recours — il y a tellement longtemps — ont le droit que rien jamais ne soit su. »

Je jubilais. Enfin le rocher se fendait en deux, enfin le secret allait m'être complètement révélé.

« Comment choisir le garçon ?

— Avec soin, avec discrétion. Des hommes en bonne santé, blonds ou bruns, grands ou petits. Célibataires, évidemment. Jeunes. Intelligents aussi, pour qu'ils comprennent les enjeux et respectent les règles : le silence, l'anonymat, la nécessaire délicatesse. Des gens du peuple, pour qui la rémunération importe. Des valets de ferme, des

militaires, des magasiniers, des mécaniciens, des maçons, des charpentiers — des gens de peu. Ils prenaient une journée de congé, allaient aux bains-douches municipaux, mettaient des vêtements propres. Cela se passait dans un petit hôtel près de la gare, simple et tranquille. Le médecin qui avait organisé la rencontre était présent, installait la femme dans une chambre, le garçon dans l'autre, puis il ouvrait la porte communicante.

— Et le mari ?

— Toutes les réactions étaient possibles. Certains restaient au bar et se saoulaient. D'autres venaient pour voir le garçon — parfois même pour le voir à l'œuvre, mais il fallait les dissuader de cette mauvaise idée. Certains couples faisaient l'amour juste après, pour que le père soit un peu le père, ou pour installer un doute sur la paternité — et bien sûr cela créait le doute.

— Jamais de problèmes, ou d'incidents ?

— Si, bien sûr. Des couples qui ne venaient pas au rendez-vous, ou des femmes qui au dernier moment refusaient. Et là il fallait que le garçon se comporte en gentleman... Une ou deux fois, c'était le garçon qui ne venait pas. Ou le mari qui récusait le garçon, le jugeant trop différent de lui et craignant que l'enfant ne lui ressemble en rien. Tout finissait par s'arranger, avec du temps, du tact, de l'argent. Ces couples malheureux, vulnérables, souffraient. Ces garçons le savaient et se faisaient aussi discrets que possible. Pour eux non plus ce n'était pas simple. Les enfants qui peut-être allaient naître, jamais ils ne les verraient, ils ne sauraient jamais rien d'eux... Ils le faisaient pour l'argent, mais l'argent n'achète pas tout.

— Et comment les recruter ?

— Ce n'était pas facile. Par d'autres médecins, le plus souvent ; au hasard d'une allusion à un besoin d'argent ; ou parfois l'un qui arrêtaient présentait un successeur. Il fallait avoir — je n'ose pas dire au catalogue — un peu de tout, en taille, corpulence, couleur des yeux et des cheveux. Chaque rendez-vous requérait une attention particulière, avec du cœur, de la délicatesse. Et ensuite, vous repartiez vers — qu'avons-nous dit ? — Valence ou Metz, et à Dijon personne n'entendait plus parler de rien. »

La vieille dame entra discrètement et, sur un signe de tête de son mari, nous servit à chacun une tasse de camomille avant de se retirer. Soupçonnait-elle le thème de nos échanges ? Avait-elle su ?

(De temps en temps, des hommes au visage sombre venaient à la maison. Ils s'enfermaient avec mon père dans son bureau. Nous devions éviter de faire du bruit ou de les déranger si peu que ce soit.

Avant d'aller nous coucher, mon frère apportait un plateau avec des verres et moi des pâtisseries. Les discussions s'arrêtaient à notre

entrée, nous déposions fièrement le tout sur la table, récompensés d'un sourire paternel. Parfois, l'un des hommes au visage sombre me tapotait maladroitement la tête et me complimentait. Le silence retombait pendant que nous ressortions.

Je ne me demandais pas de quoi parlaient ces inconnus avec mon père. La priorité qu'il leur donnait me rendait un peu jaloux.

Je mis longtemps à comprendre que les parents de mes camarades d'école ne recevaient pas de telles visites.)

« Si un tel rendez-vous avait été organisé, et qu'au dernier moment le garçon avait fait défaut, le médecin aurait-il tout remis, ou cherché un remplaçant à la dernière minute ? »

Le docteur goûta la tisane pour savoir comment tourner sa réponse.

« J'ai hâte de lire votre roman. Il me semble difficile d'aborder quelqu'un dans la rue pour lui dire sans préparation : une femme attend dans une chambre d'hôtel que vous la connaissiez bibliquement, et c'est bien payé. Vous passeriez pour un fou ou pour un pervers. Vous auriez plus de chance de vous faire casser la figure que de trouver un inconnu prêt à déboucler la ceinture. Non, il faudrait reporter.

— Et c'était vraiment bien rémunéré ?

— Il n'y a pas de tarif syndical. C'est cher pour le couple. Le médecin a des frais, et des responsabilités. Vous imaginez la réaction du Conseil de l'Ordre si cela s'était ébruité. Quant au garçon, c'est une bonne somme pour un gros quart d'heure de... de travail, si j'ose dire. Je n'ai pas de chiffre en tête. Je me souviens de l'un d'eux, qui m'avait dit accepter cette tâche pour s'acheter un vélo. Au bout de trois rencontres, le vélo était payé, je ne l'ai plus revu. C'était le médecin qui remettait les billets, à la sortie. Il est arrivé quelquefois que le mari revienne me voir, une petite année plus tard, pour que j'envoie un chèque à l'ami de mon confrère de Metz ou de Valence. J'avais de leur part instruction de refuser. Cette prime de naissance aurait été blessante — une prime de résultat ! — et, surtout, douloureuse. À quoi bon certifier au garçon l'arrivée d'un enfant, que jamais il ne pourrait connaître, revendiquer, serrer dans ses bras ? Mieux valait qu'il ne sache rien, pour tout le monde. Mieux valait que tout le monde oublie. Le voyage à Valence avait-il vraiment eu lieu ? Seul compte le premier-né arrivé dans un foyer désormais comblé. »

Il réfléchit un moment, puis reprit :

« Ce que nous évoquons là, les femmes le savent de tout temps. Avant les fécondations in vitro, les banques du sperme, avant les médecins compréhensifs, les épouses de maris stériles ont toujours connu une solution : les tromper. Les tromper pour la bonne cause. Se jeter dans les bras d'un bel inconnu, passer quelques folles nuits

d'amour avec sa robuste proie, puis rompre à tout jamais — et prier pour que cela marche. Mais quels risques ! Être surprise en flagrant délit d'adultère ; tomber sur un syphilitique, ou sur un tempérament romanesque qui croit à la grande histoire d'amour et écrit des lettres ; comploter tout cela pour rien, toujours pas d'enfant ; ou à l'inverse ne pas pouvoir convaincre son mari de l'honnêteté de cette grossesse inespérée, survenue pendant une cure dans une ville d'eaux... Et c'est sur elle, pour avoir choisi de se sacrifier, que retomberait l'opprobre ! La solution que je vous décris est plus moderne, hygiénique, claire : sans hypocrisie, acceptée par le couple, accompagnée par un médecin. Elle choque la morale, au premier abord. Mais qu'est-ce qui est juste dans ces tragédies domestiques ? Si le médecin peut apporter une réponse — que dis-je, apporter la vie —, comment refuser ? Il a la potion, il ne saurait en refuser quelques gouttes... Vous savez, on ne se lance pas là-dedans sans une longue réflexion personnelle. Vous avez encore du temps ?

— Tout mon temps, docteur.

— Vous allez m'accompagner dans ma promenade. »

Il se leva, prit son manteau dans l'entrée et dit à sa femme qui accourait que nous sortions faire un tour. Dans la rue, il changea complètement de conversation, et me fit un vaste panorama de l'histoire de sa province depuis Charles le Téméraire. Parfois un passant le saluait, il répondait avec jovialité.

Nous nous installâmes dans une brasserie.

« Je vais vous raconter une histoire. C'était il y a à peu près vingt ans, je venais de cesser d'exercer. Un jeune homme demande à me voir avec quelques allusions sur ce sujet. Je le reçois bien volontiers. Dès qu'il fut dans mon salon, il explosa de rage. Je crus qu'il allait casser les meubles ou que nous en viendrions aux mains. Alertée par le bruit, ma femme voulait appeler la police, je l'en dissuadai. Il fallait qu'il parle.

« Son histoire était triste. À vingt-cinq ans, il venait d'apprendre par sa mère la vérité sur sa famille. Elle s'était mariée, uniquement par intérêt, à un homme riche, amoureux, stérile. Assez vite elle comprit que sa position resterait fragile tant qu'il n'y aurait pas d'héritier. La belle-famille qui désapprouvait cette union ne le lui cachait pas. Le couple eut recours à ce procédé. Mon interlocuteur vint au monde. Vingt-cinq ans plus tard, le mari demanda le divorce pour convoler avec une sémillante secrétaire. Tout en jouant de son mieux l'épouse délaissée et en bataillant pour le montant de la pension alimentaire, elle choisit de révéler à son fils le secret de sa naissance. À l'homme qu'il appelait papa, il n'était redevable que de son patronyme, et d'assez sérieuses espérances si la gourgandine qu'il allait avoir pour belle-mère ne croquait pas tout ou ne mettait pas au monde des

jumeaux issus d'une fécondation in vitro. Elle ne voulait pas le crier sur les toits, juste l'attirer dans son camp. Elle en avait rajouté, lui faisant croire qu'elle n'avait pas été d'accord, décrivant la scène quasi comme un viol. Avec des larmes de tragédienne, elle lui avait demandé pardon de ce secret, lui avouant en se tordant les poignets qu'elle avait toujours voulu lui dire la vérité, n'étaient les menaces de son mari.

« Bref, elle avait voulu le perturber sérieusement, et y était assez bien parvenue. Dans la grande scène de l'acte II, elle avait lâché mon nom comme celui de l'intercesseur, ou plutôt du vil complice.

« Lorsqu'il fut un peu calmé, je lui exposai que l'histoire était un peu moins mélodramatique, notamment sur l'accord des époux. Mais il avait désormais une idée fixe : retrouver son vrai père. Pourquoi ? Je l'ignore. Faire établir sa véritable filiation, c'était à tout le moins menacer ses droits sur l'héritage paternel, encore conséquent.

« Je lui expliquai surtout que c'était impossible. Pas d'archives indiscretes à l'abri dans mon grenier. Pas de preuves, pas de risque de chantage ou d'indiscrétion. Personne ne tient de registre de ce type de rencontres. Vingt-cinq ou trente ans plus tard, comment retrouver un Marcel, un Lucien, un Antoine ? Je ne me posais même pas la question de savoir si j'avais envie de l'aider — la réponse eût sans doute été négative —, puisque avec la meilleure volonté du monde je n'en avais pas les moyens.

« Il restait très malheureux. Il avait sans doute espéré que j'allais sortir une fiche cartonnée, et lui donner l'identité de son vrai père, qu'il aurait retrouvé dans un pavillon de banlieue, entouré de sa femme et de ses autres enfants.

« Mais alors, me dit-il, croyant avoir trouvé l'argument absolu, je risque d'épouser ma demi-sœur ! Les probabilités — géographiques, sociales... — étaient infimes, il finit par en convenir. N'est pas un Atride qui veut. Et je fis valoir que son père biologique, à l'époque célibataire, ne s'était jamais vanté d'avoir gagné un peu d'argent ainsi, n'avait jamais su si un enfant était né. L'irruption du jeune homme, le retour en pleine lumière de ce passé enfoui ne pouvait de ce côté-là aussi que faire du tort, du mal, à tout le monde.

Dans cette affaire, il y a une réussite, lui dis-je en conclusion : c'est vous. Vous êtes là, votre histoire est devant vous, ne la vivez pas selon des intrigues nouées par d'autres il y a si longtemps. Me croirez-vous ? Il est parti en me remerciant. »

Le docteur finit son verre en une bonne gorgée. Je tentais de mesurer les implications de cette anecdote sur ma propre enquête. Il reprit :

« De tous ces gens qui m'ont salué dans la rue, je n'ai pas oublié lequel est venu au monde comme ce malheureux jeune homme. Lui ne

le sait pas, ne le saura jamais. Il peut seulement constater qu'il est enfant unique, venu tard après le mariage. La séquence originelle de son histoire et sans laquelle il n'existerait pas restera enfouie à jamais. Ces couples qui m'ont fait confiance il y a un demi-siècle ont droit à mon silence éternel — et du silence éternel je me rapproche chaque jour, malgré les tasses de tisane. Je me tais parce qu'il le faut. Le secret médical. Et surtout parce que les révélations auxquelles je pourrais me livrer n'apporteraient rien de bon. »

Je repensai fugitivement au silence auquel m'astreignait mon contrat.

« Voyez, je ne joue plus. J'ai reçu des couples envoyés par des confrères, j'ai trouvé les garçons qu'il fallait, j'ai organisé les rendez-vous. Et j'en suis fier. Les progrès de la médecine ont rendu inutiles cet expédient, et c'est très bien ainsi. Mais si c'était à refaire, je le referais. J'ai apporté du bonheur à cinquante ou soixante couples. J'ai rouvert le chemin de la vie, qui était bloqué. »

À tout hasard, je tentai la flatterie, mais il ne fut pas dupe :

« Ces couples vous en sont éternellement reconnaissants.

— Non. Ils m'oubliaient le plus vite possible, en tout cas je le leur souhaite. Ils avaient assez à faire avec leurs scrupules. »

De ces affaires anciennes et secrètes, je ne parvenais pas à comprendre la logique profonde, et je peinaï visiblement à suivre le docteur en ses arcanes.

« Des scrupules de quel ordre ?

— Pour l'homme, un scrupule d'honneur. Mais l'honneur se vit en pleine lumière, alors que ce très bref épisode resterait éternellement enveloppé de ténèbres.

— Et pour la femme ?

— Des scrupules religieux. Je soulignais que cette rencontre n'avait rien à voir avec le péché de luxure et qu'elle concourrait à la finalité du mariage chrétien, qui est la procréation. »

Je souris en l'imaginant exposer ses arguments, et il me sourit en retour.

« Voilà une élégante casuistique...

— N'est-ce pas ? Et lorsque je la sentais vacillante, j'ajoutais un argument théologique imparable. Jésus-Christ pourra-t-il la condamner, lui qui n'était pas le fils de Joseph l'époux de sa mère ?... »

Il avait tant baissé la voix que sa dernière phrase fut à peine audible. Elle me stupéfia néanmoins, et je restai un moment interdit, immobile, muet de surprise.

« Mais... ce rapprochement... est presque un blasphème...

— Aussi bien je ne le formulais pas aussi brutalement. Mon but n'était pas de les choquer, mais de les aider. Elles m'entendaient. Elles

ne voulaient pas comprendre mes allusions, ou s'en saisissaient. C'était leur choix. À elles seules. »

Il médita encore un instant, l'œil rivé sur les reflets du verre qu'il faisait tourner entre ses doigts.

« Vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi vous vous intéressiez à cette pratique. Vous êtes trop jeune pour devoir rechercher ainsi le secret de votre naissance...

— Non, en effet, et je suis le troisième enfant, donc je pense être arrivé... naturellement.

— Vous écrivez vraiment un roman ? Le titre de votre premier livre ? »

Que faire ? J'abandonnai. J'éprouvais envers le docteur Gramont un sentiment de respect qui me surprenait moi-même et rendait mon masque ridicule.

« Pardonnez-moi. Vous avez deviné. Pas de roman. Une enquête.

— Vous êtes détective privé ?

— Non. Je fais cette recherche pour une famille aux États-Unis — mais comprenez-moi, je ne puis rien dire, je n'en ai pas le droit. »

Un vieillard vint nous interrompre, lançant un sonore « Comment vas-tu, cher confrère ? » et nous serrant la main avec effusion. Cette brève interruption me fut salutaire et nous donna à l'un comme à l'autre le temps de réfléchir.

« Ainsi on vous paie pour mieux connaître ce procédé enfoui dans quelques mémoires. Pourquoi cette curiosité sur des temps bien lointains et des secrets intimes ? »

Pouvais-je lui dire que je partageais ce questionnement ?

« Vous ne savez pas ce que vous allez trouver, et si vous mettez au jour de tels rendez-vous, de telles naissances, pesez bien le pour et le contre avant d'aller tout révéler. L'argent n'achète pas tout. Il faut parfois savoir renoncer, ou faire prévaloir d'autres valeurs. Je vous parle une langue que vous ne comprenez sans doute pas, mais je m'en voudrais de ne pas vous l'avoir dit. Faites attention. Faites attention à vous, et faites attention aux résultats auxquels vous allez arriver. »

Pourquoi ce ton soudain solennel ? Pourquoi cet avertissement, des rives de quel fleuve m'adressait-il cette mise en garde ? J'aurais dû le trouver grandiloquent, alors qu'il instillait en moi une peur à laquelle je m'abandonnai.

« Vous auriez pu ne pas répondre à mes questions...

— J'ai hésité. J'ai compris que vous étiez sur la bonne piste. Je voulais savoir le pourquoi de votre démarche, et je voulais pour prix de mes confidences vous obliger à entendre mes mises en garde. Les avez-vous entendues ?

— Je sais que je ne sais pas tout. Je sais que je travaille pour

d'autres et que je n'ai pas toutes les cartes en main. »

Il réfléchit à ma réponse et elle parut lui convenir. Il poursuivit pourtant :

« Avez-vous des enfants ?

— Non.

— Dommage. Vous ne pouvez pas tout comprendre. »

Que voulait-il me dire ?

« Rentrons, voulez-vous ? Ma femme va s'inquiéter. »

Je lui proposai sans succès de prendre un taxi. Il semblait d'un coup fatigué, comme si cet entretien, loin de le libérer du poids d'une confession longtemps retenue, avait ajouté à ses responsabilités. Il s'engagea sur le trottoir et me prit sans façon le bras.

Cette aventure avait commencé depuis près d'un mois. Un mois que ne me quittait pas un sentiment d'irréalité. Quel sens tout cela avait-il ? J'étais un pion mais quelle était la règle du jeu ? Et sur quel échiquier ? Pouvais-je continuer de la sorte ? Pouvais-je faire autrement ? L'entrée du personnel dans l'un des magasins des Meubles Zafar, comme seule échappatoire à ce texte de trois pages qui m'obsédait...

Sur le pas de sa porte, le docteur Gramont parut hésiter :

« Et si je vous demande de m'informer des suites de votre recherche ?

— Je crains de ne pas en avoir le droit. »

Il retira son manteau, je pris congé, le remerciai. Il me toisa, et dit enfin :

« Ne vous méprenez pas sur les enjeux. Le garçon disparaît de l'histoire avec quelques billets. Il peut choisir de ne rien assumer, de rire et de boire les sommes gagnées. Seuls le mari et la femme m'importent. Non pas parce qu'ils sont riches et le garçon pauvre. Parce qu'ils entrent blessés dans cette histoire, et qu'ils n'en ressortent pas complètement guéris. Père et mère enfin, mais meurtris chacun à sa façon, et sans pouvoir le dire. La paternité est pour chaque homme une joie, une surprise, une promesse. Pour ces maris, elle est tout cela, et une blessure inconnue qui peut suppurer jusqu'à leur mort. »

DEUXIÈME PARTIE

RETOUR À BOURG-TAPAGE

BOURG-TAPAGE :
TOUS LES AVANTAGES DES TROPIQUES
SANS AUCUN DES INCONVÉNIENTS !

La célèbre proclamation trônait toujours place de Strasbourg. Entourée de palmiers, de jacarandas et de bougainvillées, devant une pelouse agrémentée de blocs de basalte, elle était au fil des ans devenue, comme la cathédrale, l'un des symboles de la ville.

Cette petite phrase vaniteuse n'avait pourtant pas vocation à durer, ni à rester là. La pancarte imaginée par le gouverneur de Jaÿ d'Anzès pour le pavillon de l'exposition coloniale de Vincennes de 1931 fut refusée par le comité d'organisation, qui y avait vu une critique d'autres colonies plus utiles. Le gouverneur, dans un télégramme resté célèbre, sollicita l'arbitrage du ministre, mais sans réponse. Le petit bâtiment de bois embarqua sur le paquebot *Provence*, sans le message. Le jour de l'ouverture de l'exposition de Vincennes, le gouverneur fit dresser son inscription sur la place de Strasbourg, alors en limite des champs des maraîchers. Toute la ville applaudit, narquoise. Quand les festivités de métropole furent terminées, une délégation du conseil municipal se rendit chez le gouverneur pour le prier de la laisser en place. La tour Eiffel, érigée à titre provisoire pour une exposition universelle, ne portait-elle pas fièrement depuis une quarantaine d'années le drapeau tricolore ? Le gouverneur acquiesça, un rond-point fut aménagé, et cet immodeste monument sert continûment depuis lors de fond de décor pour les photographies de mariage.

Rien n'avait changé, sinon que les massifs fleuris auraient eu besoin de taille et d'arrosage. En regardant mieux, je remarquai, sur le coin inférieur droit où la peinture blanche s'écaillait, quelques impacts de balles. Difficile de conférer à cette pancarte une valeur stratégique. Quel militant de quelle faction avait eu un sens de l'humour assez développé pour lâcher une rafale de pistolet-mitrailleur sur les certitudes du gouverneur de Jaÿ d'Anzès ?

En milieu de matinée, le Grand Café, rue de Paris, somnolait. Les tables et les chaises cannées n'accueillaient que de rares couples d'amoureux. Des ventilateurs en cuivre brassaient lentement un air encore frais. Le comptoir ciré en teck et les journaux, tenus comme à Vienne sur de longues baguettes en bois, attendaient sous les miroirs. Les ors ternis rendaient solennelle cette vaste pièce au charme suranné. Les touristes préféraient la terrasse ombragée. J'avais échoué

là, transpirant, à l'abri, après une promenade dans les rues du centre à la recherche des stigmates des Troubles récents sur les façades. Cette quête, obscène et consciente de son obscénité, avait été vaine. La ville me parut apprêtée, un rien proprette. Aucun monument remarquable ; diverses perspectives plaisantes sur la mer ou les jardins — et une légère et enivrante brise de mer. Je n'avais pas quitté la ville haute.

« Me permettez-vous de vous offrir un café ? »

Je levai les yeux d'un roman à la mode, ayant épuisé les charmes de mon guide touristique défraîchi. Un vieux monsieur, en costume et cravate malgré la chaleur déjà marquée, s'était approché de moi et un peu penché en avant me souriait, avec un rien d'affectation et de timidité.

« ... ou autre chose, bien sûr. Pardonnez mon intrusion, mais j'ai vu que vous étiez seul, et je devine que vous arrivez de France.

— Cela se voit autant ?

— À mille détails. Et quelqu'un qui lit un aussi gros livre, seul, à l'intérieur, ne peut être absolument mauvais. Je ne vous dérange pas ?

— Nullement. Et merci pour le café. »

Le vieux monsieur élégant passa commande et s'assit.

« Les Français de France se sont faits tellement rares ces dernières années...

— En fait, je suis un Libanais de Californie... », m'excusai-je avec un sourire, conscient de le priver du plaisir d'une démonstration ou d'un plaidoyer prêt à l'emploi. Il ouvrit grand les yeux, tel un botaniste qui découvre une orchidée dont il ne sait si elle figure déjà dans son herbier.

« Alors nous partageons une même patrie, la langue française. »

Le serveur amena deux cafés bien serrés.

« Je vous suis reconnaissant d'accepter que je m'impose de la sorte, et de vous entendre. Les quelques phrases que vous avez dites ne sont pas imprégnées de cet accent, risible, irritant, touchant, traînant. On finirait par le prendre par inadvertance.

— Je l'ai remarqué en effet à l'hôtel, dans le taxi.

— Nulle honte à parler comme nos pêcheurs ou nos hommes politiques. Mais que voulez-vous, je me suis imposé cette discipline de langue. »

Il hésita un moment, puis poursuivit :

« Les gens venus du dehors sont pour nous comme un puits dans le désert ! À propos de désert, vous ai-je dit qu'il fallait voir la *Bédouine au puits*, le Géricault de la Villa Raymonde ? À lui seul il justifie les heures d'avion pour venir jusqu'à nous. Et permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue à Bourg-Tapage. Du reste, j'ai oublié de me présenter : Alexandre Channer. Je suis quelque chose comme un historien local.

— Philippe Zafar. »

Dix heures sonnèrent au clocher de la cathédrale, et il fallut attendre la fin du carillon pour reprendre le dialogue.

« Et dans l'histoire de Bourg-Tapage, quelle période étudiez-vous ?

— Ni le Bas-Empire ni les Mérovingiens, vous l'imaginez. J'ai une prédilection pour la somnolence de l'entre-deux-guerres. Nos années 30 me fascinent : Paris se désintéresse de nous, toute l'île s'endort, sans projet ni débat. Un temps immobile. Des inégalités criantes, et rien ne remonte à la surface. Même notre célèbre gouverneur, de Jaÿ d'Anzès, était oublié chez nous. Il est resté de 1923 à 1938, quinze ans de passion pour notre petite île, laissait-il dire. Mais j'ai retrouvé les lettres qu'il envoyait sans cesse à Paris, demandant une promotion, une mutation, n'importe où, en Afrique, en Indochine, à Saint-Pierre-et-Miquelon. Le ministère ne lui répondait pas. Je publie ses sollicitations dans le prochain numéro de nos *Annales d'histoire*, qui vont enfin reprendre leur parution. »

Deux balayeurs nonchalants ne s'intéressaient qu'à la partie du trottoir devant eux qu'ombrageait un flamboyant. Une voiture de police passa lentement. Un vendeur ambulant de tranches d'ananas vint ouvrir sa carriole à deux pas. La terrasse peu à peu se remplissait. Un chien errant, famélique et résigné, vint tenter sa chance entre les tables, abandonnant tout espoir à la première rebuffade. Le bleu du ciel devenait éblouissant et se fondait en une lactescence opaline. L'odeur franche et sucrée de jardins proches se dissolvait dans une confusion de senteurs moites et charnelles.

« Me permettez-vous une question personnelle ?

— Je vous y invite, et la prends comme une marque d'estime.

— Pourquoi portez-vous cravate et costume ? Il doit faire 28°, l'air est humide, et je ne vois personne habillé de la sorte.

— Pourquoi ? Lorsque j'ai commencé d'enseigner au lycée Baudin — l'histoire est une passion, non un métier —, aucun de mes élèves n'aurait imaginé de venir en cours autrement vêtu. Le climat n'a pas changé, et nous le supportons, sans air conditionné. Peu à peu, j'ai vu arriver ce style moins formel, que mes élèves devenus adultes ont conservé dans la vie active. J'aurais pu céder à la ligne de plus grande pente. Mais j'ai compris qu'il me faudrait plus de courage pour céder que pour tenir bon. Je vous concède que c'est idiot, mais c'est ainsi. »

Deux officiers argentins, coiffés d'un béret bleu enfant-de-Marie entrèrent et se firent bruyamment servir au comptoir juste derrière nous.

« Ma tenue est-elle plus ridicule que la leur ? »

Il n'attendait pas de réponse, heureusement. Que pensait-il de tous ces militaires venus des quatre coins de la planète pour garantir la

sécurité de l'île après les Troubles ? Et qu'en pensais-je moi-même ? Si ces soldats ambitionnaient d'être utiles, parce qu'une résolution de l'O.N.U. donnait du sens à leur présence, je ne me berçais ni de certitudes ni d'illusions. Et rien de moins clair que le mandat dont, mercenaire contrairement à eux, je disposais.

Quel temps faisait-il en janvier 1949, lorsque Thomas Colbert descendait la coupée du *Président Baudissin* et partait se promener en ville avec son ami Lesquin ? Plus chaud sans doute, en plein cœur de l'été austral. Une brise plus soutenue aussi, si j'en crois le guide. Un climat agréable. Une femme masquée dans un hôtel qui attendait le matelot. Tous les avantages des tropiques sans aucun des inconvénients...

« Vous connaissiez déjà Bourg-Tapage ?

— C'est mon premier séjour dans le "pays des horizons turquoise" », répondis-je en utilisant la métonymie récurrente des brochures de tourisme. Alexandre Channer eut un sourire pincé.

« Acceptez alors mes excuses, pour cette littérature sirupeuse.

— ?...

— Il se trouve que cette expression est tirée de mon premier recueil de poèmes. Vous voyez qu'elle n'a pas la vénérable ancienneté du "pays du matin calme" ou du "pays du long nuage blanc".

— Votre poème célébrait Bourg-Tapage ?

— Nullement ! Ce sont les reproches d'un père à son fils, les reproches que mon père hélas ne m'a pas faits quand il était encore temps.

*Ne ris pas du pays des horizons turquoise,
Du nonchaloir, des chiens errants, des aubes grises, ...*

Le premier d'une cinquantaine de distiques. Ma période en alexandrins. Ces stances et avec elles tout le recueil ont ensuite été rebaptisés par l'éditeur, contre mon gré, de cette expression devenue localement célèbre, mais sur un contresens. »

Dans cette matinée qui devenait poisseuse de chaleur, je savourai l'imprévisible intrusion de la poésie.

« Deux vers seulement ? J'en espérais davantage...

— Ici, jeune homme, on n'a rien sans rien. Je réclame en échange un café.

— Marché conclu ! »

Il attendit gravement que j'exécute ma part du contrat, but sa tasse et déclama :

*« Sous l'absolu soleil de décembre, tais-toi !
Ne ris pas du pays des horizons turquoise.*

Eh oui, vous vous êtes fait avoir. Vous avez acheté deux vers, mais la fin du poème répète son début. Cela ne valait, au tarif en vigueur, qu'un demi-café. Méfiez-vous des contrats que vous conclurez à Bourg-Tapage. »

Ce badinage aurait pu être plaisant s'il n'avait eu l'air terriblement sérieux. J'entendais bien qu'il me donnait là une leçon d'une autre matière que poétique, mais ne savais quel usage en faire. Après Jim Bollinder, après le docteur Gramont, voilà que cet inconnu me recommandait encore la prudence. Avais-je l'air si naïf et si vulnérable ?

« Vous restez quelque temps parmi nous ?

— Je suis ici pour affaires, une quinzaine de jours, je pense. Quelques investigations. D'ailleurs, je serai peut-être amené à m'intéresser au passé. Pas la période des Troubles, mais les années cinquante. Je n'en suis pas sûr. Et puisque j'ai la chance de rencontrer un historien...

— Je serai heureux de vous éclairer de mes modestes lumières. »

Nous convînmes de dîner ensemble un soir prochain, et je pris le chemin de mon hôtel pour une troisième douche et une sieste à laquelle je ne pus ni échapper ni céder entièrement. Après avoir passé la suite de l'après-midi à organiser mes prochaines journées, je me forçai à nager un long moment dans la piscine et m'écroulai sur mon lit sans dîner.

Au commencement et comme annoncé par le poète, l'aube fut grise en effet, grise et se découpant dans le paysage que je découvrais du balcon de ma chambre : des masses encore confuses, l'arrondi d'une péninsule, le grand à-plat de la mer, l'obscur rectangle d'un parc urbain ; çà et là, économes, des loupiotes suggéraient le tracé d'une rue, la courbe d'une plage, la silhouette massive d'un hôtel, l'abstraction d'un rond-point. Un vent sans force et sans direction jouait avec l'idée de fraîcheur. Aux grillons, criquets et autres bestioles qui avaient stridulé toute la nuit, au bruit sourd et régulier d'une houle se brisant sur d'invisibles récifs, basse obstinée d'un orchestre, respiration profonde de l'île flottant sur l'Océan, s'ajoutaient maintenant un chant lointain d'oiseau plaintif, les protestations d'un coq énervé, le démarrage vibrant d'une moto.

Le phare au loin s'éteignit. Comme en réponse et dans un lent crescendo les couleurs, l'intuition même des couleurs, apparurent : d'abord les verts de la végétation sortant de la nuit, tous fondus en un émeraude indistinct et progressivement différenciés ; le bleu outremer du lagon, naissant d'un gris foncé comme d'un malentendu ; le brun-rouge des terres au flanc des collines ou dans les saignées des chantiers ; le ciel blanc, qui se révélait soie grège, de plus en plus

profond, léger, tout en délicates irisations ; le gris de l'asphalte, velouté après la pluie, aux éclats de mica, choisissant à son tour d'être une couleur vraie. Le jaune n'apparaîtrait qu'en dernier, une bonne demi-heure plus tard.

Après les nuances vint la profondeur. Je voyais désormais les montagnes au-dessus des collines, l'ombre des vallées, les contreforts, de petites falaises. La brise venue du grand large, maintenant établie, apportait à l'odeur sucrée des feuillages humides une imperceptible saveur iodée. Les bruits de la ville s'éveillant se mêlaient, comme le soupir indistinct d'un dormeur saisi dans son rêve.

Le soleil ne brillait pas encore. Mais sa puissance se déployait déjà en rendant peu à peu visible toute la complexité de ce paysage urbain entre la montagne et l'Océan. Dans le jardin de l'hôtel, le fouillis des buissons devenait hibiscus orangés, lauriers et géraniums roses, balisiers rouges, allamandas jaunes, bougainvillées violettes, et d'étonnantes fleurs bleues dont je ne connais pas le nom.

La chaleur ? Encore une caresse sur mon torse nu. La morsure et la brutalité annoncées du soleil arriveront bien assez tôt et régneront sans partage. Les couleurs n'y résisteront pas et, comme cuites par l'intensité des rayons, s'affadiront. Chacun sent que cette légèreté de l'air n'est qu'un répit et le savoure comme tel.

À six heures enfin, le buffet du petit déjeuner ouvrait.

Le service de l'état civil, au deuxième étage de la mairie, donnait sur une cour intérieure encombrée de camionnettes pétaradant. J'exposai dans les grandes lignes à une petite dame accueillante et un peu sourde l'objet de mes recherches et pus accéder aux longs registres noirs tenus avec rigueur depuis les origines de la colonie.

La scène racontée par Thomas Colbert avait eu lieu le dernier jour de l'escalade du *Président Baudissin*, le 19 janvier 1949.

Dans la colonie de l'époque, les gens comme il faut n'habitaient qu'au chef-lieu. Je n'épluchai donc pas les états civils des autres communes, d'ailleurs de très petite importance.

Avec une grossesse de durée normale, la naissance avait dû être déclarée entre le 15 septembre et le 30 octobre 1949. Bien sûr, malgré les calculs de fécondité tels qu'évoqués par le docteur Gramont, un unique rapport pouvait ne pas avoir déclenché de grossesse, ou celle-ci s'interrompre par une fausse couche. Quelle qu'en ait été la suite, elle s'inscrivait, en positif ou en négatif, dans la chronique des naissances.

Premier critère : le délai entre le mariage et la naissance. Le père et la mère devaient être mariés, depuis au moins, disons sept ans.

Deuxième critère : le rang de naissance. L'enfant devait être le premier-né de ce couple, sinon l'ensemble de l'histoire ne tenait plus.

Troisième critère : le niveau social. La scène décrite supposait un souci des convenances et surtout des moyens financiers qui révélaient l'appartenance à la bourgeoisie, entendue largement. Les parents habitant les quartiers populaires — Butte-Rouge, la Cathédrale, le Port, la Chaloupe — seraient exclus.

Les registres de septembre et octobre 1949 consignaient deux cent trente naissances pour septembre et deux cent douze pour octobre soit quatre cent quarante-deux bébés.

Le premier critère permettait d'en retenir trente-cinq. Vérifier les autres critères pour chacun d'eux se révéla particulièrement fastidieux. Peu à peu, remontant dans les registres, je trouvai à chacun une sœur ou un frère aîné. Un premier enfant n'arrive pas au bout de plus de sept ans de mariage.

Sauf pour un. Et ses parents résidaient en ville haute.

Que valait ma démonstration ? Je n'en savais rien, il me semblait cependant avoir validé l'hypothèse aussi solidement que possible.

Quatre jours de travail pour découvrir un nom : Benjamin Tobias. Né le 13 octobre 1949, à Bourg-Tapage, de Robert Tobias, commerçant, né le 5 août 1907, et Ernestine Juliette, née le 3 février 1916, mariés le 15 novembre 1938 et demeurant ensemble Villa Raymonde. Pas d'autre enfant après lui.

L'acte de naissance portait également la mention du mariage de Benjamin, le 3 février 1981, et son acte de décès, le 5 septembre 1999.

Cette découverte me laissa un long moment songeur. Je fermai les registres et partis pour une longue promenade vers Butte-Rouge, puis descendis sur les quais. Assis à la terrasse d'un bistrot — le seul qui n'arrosât pas ses clients d'une musique américaine poussée à fond —, je méditai sur ma découverte.

Bien sûr, j'aurais dû aussitôt en rendre compte à Tucker. Il m'avait donné pour instructions de le tenir régulièrement informé des progrès de ma recherche. Un rapport d'étape s'imposait. Hélène Colbert le lirait, et me dirait soit de pousser davantage mes investigations, soit de rentrer immédiatement à New York, ou Dieu sait quoi.

Un sentiment indéfinissable me retint d'être à nouveau seulement un employé loyal et diligent. Sans intentions particulières ni intuitions précises je savourais le fait d'avoir enfin un temps d'avance sur elle, de posséder un secret qu'elle ignorait. Je n'en connaissais pas encore toute la valeur ni toute la portée. Je savais, et elle ne savait pas. Si je continuais à bien mener ma barque — sans trop discerner sur quelles eaux je naviguais —, l'enquête pouvait se révéler bien plus profitable que les lettres d'amour cachées ou les petits écarts de conduite de mes clients précédents.

C'est à cette terrasse sur les quais que je commençai à entrer en

désobéissance. Toutes ces informations éparées, recueillies à Seattle, à Paris, à Marseille, à Dijon, à Bourg-Tapage, ne composaient pas encore un tableau cohérent. Certes, elles ne m'appartenaient pas. Le moment venu, je les restituerai. Rien ne pressait. D'abord, il me fallait leur donner un sens.

Et une idée étrange me vint à cet instant : ma méthode était critiquable, ou plutôt je n'avais aucune méthode, je papillonnais au gré des hasards d'une ville à l'autre, d'intuitions en rapprochements inattendus. Le compte-rendu de mission que je finirai par rédiger serait lui aussi décousu. Mes commanditaires s'en offusqueraient-ils, eux qui n'avaient pas fait appel à un professionnel de l'investigation ? Mais souhaitaient-ils vraiment que j'apporte une réponse ? Ne se satisferaient-ils pas davantage d'un échec ?

Les parents de Benjamin Tobias habitaient Villa Raymonde. La serveuse me confirma que cette demeure était devenue un petit musée, qu'elle n'avait jamais visité et ne saurait décrire. Mon guide touristique — édition de 1982, jamais réédité, à cause des Troubles — en recommandait la visite.

Plutôt qu'au trop didactique et maigrement doté Musée des civilisations, on préférera passer un agréable moment dans la charmante Villa Raymonde.

Cette villa fut construite en 1925 par Albert Tobias, l'un des principaux hommes d'affaires de l'entre-deux-guerres, qui lui donna le prénom de sa femme. Son fils la légua à la colonie, à la condition que l'intérieur reste absolument inchangé et qu'elle devienne un musée. La Villa dépend désormais de l'administration de l'Instruction publique, ce qui explique peut-être que les horaires de visites soient à la fois imprévisibles et malcommodes.

Le jardin de la Villa présentait la particularité d'être exclusivement planté d'arbres fruitiers, notamment une trentaine de variétés d'agrumes. Malheureusement, la construction récente d'une bretelle d'accès à la rocade a amputé une partie du verger, et du charme extérieur de la Villa. On se promènera pourtant dans les allées devant le perron, pour voir les murs roses de la Villa se détacher sur la ville basse, les baies et la mer.

Le rez-de-jardin offre une magnifique leçon d'arts appliqués, avec l'enfilade du salon colonial, du salon turc, de la chambre de musique et du cabinet de curiosités.

Le salon colonial est une vaste pièce d'agrément, dont les boiseries et les meubles ont été réalisés par des artisans du quartier de la Chaloupe, formés par le RP Simon et alimentés en commandes par Albert Tobias, donnant ainsi naissance à une tradition d'ébénisterie encore très vivace aujourd'hui. Seuls des bois locaux ont été employés, sur des dessins du propriétaire influencés par l'Art déco. Si la virtuosité de certains éléments est parfois un peu précieuse, l'harmonie et la réussite de l'ensemble sont éclatantes.

Le salon turc a été voulu pour servir d'écrin à un Cavalier de Delacroix et à une Bédouine au puits de Géricault. Ces deux toiles exceptionnelles, avec lesquelles dialoguent un dessin d'Ingres, un beau Paysage au désert de Fromentin et deux aquarelles de Majorelle, des tapis, des vitraux colorés, quelques meubles bas transportent le visiteur dans un Orient rêvé. Il donne sur une petite bibliothèque agréable.

La chambre de musique abrite — outre le premier clavecin jamais arrivé à Bourg-

Tapage — des tableautins et des photographies évoquant la douceur de vivre dans les années 1920.

Le cabinet de curiosités, qui fut aussi la chambre de Raymonde, présente notamment une amusante collection d'éventails.

L'étage de la Villa abrite deux armures médiévales et une belle collection de monnaies anciennes — autre passion d'Albert Tobias ; son bureau, où rien n'a changé depuis les années trente ; une intéressante collection de harpons et d'objets évoquant la chasse à la baleine, active jusqu'au début du siècle ; des affiches surannées vantant Bourg-Tapage ou les établissements Tobias ; et à l'orée de la dernière pièce — la chambre à coucher du maître de maison au décor délicieusement chargé —, un portrait en pied de Raymonde Tobias, devant lequel veille un bouquet de roses.

Le garage n'est pas prévu dans la visite, mais lorsque le gardien est de bonne humeur, il peut vous laisser admirer la Panhard de 1934, l'Hispano-Suiza de 1938 et la Rolls-Royce de 1947.

Que Robert Tobias ait hérité de son père une collection de monnaies, la seule sans doute jamais constituée à Bourg-Tapage, confirmait qu'il était bien le mari infécond, dont le docteur Gramont m'avait dépeint les tourments.

J'avais pris aussi un peu de temps pour me promener dans la ville et découvrir Bourg-Tapage et ses différents quartiers à la semelle de mes souliers : la Cathédrale, la Chaloupe, la Baie des Marins, Butte-Rouge, la ville haute...

Je fis plusieurs promenades au départ du port. Depuis la grille principale s'ouvrait une rue animée de bars : le Cabestan, l'Amiral, le Remorqueur, le Valparaíso, la Rose des vents. Je me dirigeai vers la ville haute, pendant une dizaine de minutes, et essayai de deviner une maison banale, avec au moins un étage. Cela pouvait être n'importe où, dans ces rues sans charme qui ressemblent à Marseille. Je redescendis au port, choisis au hasard une autre direction, une venelle sinieuse et sale remontant un peu vers la Chaloupe. Devant chaque porte une fille trop maquillée et peu vêtue s'offrait. Dans le renfoncement d'une entrée, un soldat coiffé d'un béret bleu discutait à voix basse avec une grande brune qui avait passé un bras à son cou.

Il devait y avoir eu déjà des filles aux mêmes emplacements, à cinq minutes de la sortie du port. Mais des amours tarifées autrement attendaient le matelot. Je remettais mes pas dans les pas de Thomas Colbert, lui-même suivant à distance un homme bien mis. Je n'étais pas en janvier 1949 et le *Président Baudissin* ne m'attendait pas à quai. Et que m'eussent dit d'ailleurs, si je les avais trouvés, cette maison quelconque, ce petit appartement, cette chambre aux rideaux tirés ? Les trois pages dans ma poche ne reconnaissaient rien et ne pouvaient me servir de boussole vers la ville haute.

La Villa Raymonde, en contrebas de laquelle le bus de Butte-Rouge me déposa, me parut moins glorieuse que dans les descriptions

emphatiques du guide. Le jardin vivotait, orthogonal, avec ses allées gravillonnées et ses massifs convenus. Seul le salon turc du rez-de-chaussée, avec ses toiles de maîtres, et le beau portrait de Raymonde Tobias à l'étage me semblèrent dignes d'intérêt. J'examinai la bibliothèque pour deviner les goûts de son propriétaire, mais ne remarquai rien que de banal dans ses choix sans risque ni imagination. Karen Blixen n'y figurait pas. Les collections de monnaies anciennes de Robert Tobias dormaient sous clef, dans de lourdes armoires en bois que l'on n'ouvrait pas au public. Une petite heure suffisait pour faire le tour, et repartir avec le sentiment de s'être fait un peu avoir. La pluie qui menaçait lorsque j'arrivai débuta avec douceur, et la lumière grise qui éteignait les couleurs des tableaux et des décors se révélait contagieuse.

Si la maison n'avait pas changé depuis le départ des Tobias, abritait-elle toujours les papiers de la famille ? Je demandai à parler à un responsable.

Une femme aux cheveux gris arriva au bout d'un bon moment, me confirma que les archives Tobias dormaient là, dans une pièce de l'étage, et que, non, elles n'étaient pas consultables. J'insistai, mais non. J'étais venu exprès à Bourg-Tapage. Toujours non. J'étais journaliste d'un important hebdomadaire culturel de Seattle. Devant mon insistance et les relations que je suggérais, elle poussa un soupir audible et annonça qu'elle devait réfléchir.

L'averse tropicale tombait maintenant d'abondance, débordant des caniveaux, rebondissant des trottoirs et des chaussées. Les voitures roulaient lentement. Les marchands allumaient leurs néons, rentraient leurs étals. Des corneilles noires volaient bas en croassant. Les piétons trempés n'essayaient pas de lutter contre ces flots d'eau presque tiède. Je fis comme eux, découvrant des sensations que la pluie froide d'Europe ne permet pas. Trois casques bleus norvégiens, plus étonnés que moi, regardaient les gouttes rouler sur leurs avant-bras. Le bruit continu du crépitement des gouttes dans les flaques et sur les tôles des toits effaçait par sa puissance et sa monotonie tout autre son. Était-ce là le tapage de Bourg-Tapage ?

Le jeudi soir, je dînai comme convenu avec Alexandre Channer. Je choisis le meilleur restaurant de Bourg-Tapage, et compris trop tard que c'était une faute de goût. Arrivé un peu en avance, j'attendis dans un fauteuil face à la mer, écoutant d'une oreille distraite la conversation bien arrosée d'un groupe de professionnels de l'humanitaire. L'historien-poète arriva à l'heure convenue. Je lui racontai mes errances dans la ville, non leur motif, et nous échangeâmes des anecdotes.

Lorsque nous fûmes installés à une table au bout de la terrasse dominant les rochers, dans l'axe du chenal du port, avec pour horizon les feux d'un cargo qui attendait l'aube et l'autorisation d'entrer, j'en vins à l'essentiel.

« J'ai passé tous ces jours à travailler, sans beaucoup sortir, sauf quelques promenades. J'ai besoin de vos conseils, de votre expérience. Je m'intéresse à quelqu'un que vous connaissez sans doute, mort maintenant. Un certain Benjamin Tobias. »

Je remarquai l'expression à la fois choquée et surprise de mon hôte. Qu'avais-je dit d'inconvenant ? Je fis mine de n'avoir rien remarqué et insistai :

« Benjamin Tobias. Né en 1949. Les Tobias de la Villa Raymonde. C'est un nom que vous avez déjà entendu ? »

Il s'était ressaisi, m'avait pardonné en raison de ma qualité d'étranger, et opta pour la dérision. Mais je n'oubliai pas l'expression de stupeur mêlée de tristesse et de désarroi qui l'avait envahi en entendant ce nom.

« Voilà qui nous ramène à notre vraie place sur le globe. Nous pensons que nous sommes le centre du monde, que nos tragédies sont déplorées partout. Et non. Nos malheurs n'intéressent personne. Nos agonies n'ont aucun écho. Restons modestes, même dans le deuil. Je vais répondre à votre interrogation.

« Benjamin Tobias était un homme politique. Il est mort en 1999. Une bombe sous sa voiture. Quelques semaines plus tard, c'était le début des Troubles. »

Ainsi, le fils de Thomas Colbert avait joué un rôle dans l'histoire de Bourg-Tapage. Mon hôte ne me regardait pas.

« Les Troubles. Même les mots nous tendent des pièges. Un trouble, ce n'est pas grand-chose. Une jeune fille en émoi devant un beau garçon. Une anisette au contact de l'eau fraîche. Un moment de gêne dans la bonne société. Nous n'avons pas été troublés, mon cher ami.

Nous avons été violés, assassinés, exilés, pillés, dépossédés de notre avenir et de notre honneur. Mais nous ne voulons pas déranger ou faire trop de bruit. Alors jouons doucement notre mélodie et murmurons qu'il y a eu des Troubles...

— Mais quel autre mot employer ? Vous savez bien que l'expression est claire, et que personne ne pense à son sens littéral.

— Eh bien, personne a tort. Si l'on disait les Massacres, personne n'en parlerait avec légèreté. Mais je vois bien que je vous ennuie, je vais me taire. »

Il reprit pourtant aussitôt :

« Je connais tous les acteurs du drame et pourtant je ne parviens pas à comprendre ce qui s'est passé. Je ne suis pas sûr de pouvoir vous être d'un grand secours. Ce que nous avons traversé défie mon entendement. En tant qu'historien, il me faudrait l'analyser. Comme citoyen, il m'est impossible de le regarder en face, je ne veux pas l'accepter. Les Troubles sont notre punition, mais je ne sais pas pour quel crime, ni quel était le jury. Pourquoi, de toutes les issues possibles, seule la pire nous a été réservée ? »

Allait-il s'enfermer dans une amère méditation sur l'histoire récente ? Ce n'est pas pour cela que je l'avais invité à dîner. J'avais besoin de ses confidences pour conduire mon enquête, et il fallait qu'il m'aide.

(Et dans son désarroi, je reconnaissais aussi par moments les intonations de mon père. Il avait été, je le compris après sa mort, une figure respectée de l'émigration, et avait inlassablement travaillé à l'arrêt des combats. La politique était bannie des conversations familiales. Je me souviens pourtant de ses hésitations à trouver le mot juste, je revisite ses silences, je suis aussi déshérité de ce qu'il avait voulu construire. Je porte toujours le deuil de ce qu'il se retenait de me confier, à moi son fils trop jeune...)

« Nous évoquions Benjamin Tobias...

— Oui. Il n'y a pas d'autre point de départ. Pendant quinze ans, il a été le secrétaire général du Front de défense des Insulaires, plusieurs fois membre du gouvernement, selon les élections et les alliances à l'Assemblée.

— C'est bien le fils de Robert Tobias, l'homme d'affaires de la Villa Raymonde ? »

Je savourai avec amertume l'ironie nécessaire de ma question.

« Il ne l'évoquait jamais. Son père est mort vers 1960 et était complètement oublié. Il parlait évidemment toujours de sa mère.

— Pourquoi ?

— Mais parce qu'elle est insulaire, et donc lui est insulaire, c'est par les femmes que se transmet ce... gène. »

Prononçait-il ce dernier mot avec humour, ou avec dégoût ?

« Qui l'a tué ? Et pourquoi ?

— On n'a jamais su. Bien des gens se sont réjouis en secret de sa disparition, y compris dans son camp. La vérité demeure enfouie.

— Il y a bien eu des hypothèses, des rumeurs ?

— Rien que vous ne puissiez deviner : ses amis ont attribué le crime à ses ennemis, et réciproquement. »

Le détachement avec lequel il prononça cette phrase sembla sincère. Et je devinai que le nom des coupables avait pour lui en fait peu d'importance. Il reprit :

« Ce fut le premier assassinat politique dans notre île, il a donc beaucoup marqué les esprits. Avec les Troubles, qu'il annonçait, nous nous sommes habitués à de tels actes. Habitués... »

Il fallut le maintenir sur le chemin que j'avais choisi :

« Vous l'avez rencontré ?

— Trois ou quatre fois, mais jamais en tête à tête. Je n'aimais pas l'homme, ses choix, sa démagogie.

— Quel genre de politicien était-il ?

— Il est venu à la politique par le syndicalisme, si je me souviens bien. Il fonde le Front de défense des Insulaires et réunit quelques autres jeunes contestataires. Les partis traditionnels ne les ont pas pris au sérieux. Ils ont été les premiers à donner à des femmes un rôle important dans leur mouvement. Pendant des années, ils ont plaidé leur cause, accumulant les échecs électoraux. Et puis un scandale, un notable qui n'a pas préparé sa succession, une bisbille dans tel parti classique, ils ont fini par emporter un siège, puis trois, puis à former un groupe à l'Assemblée. Ils se sont fait entendre. Dans l'île, en France et à l'étranger. Dans les syndicats, par la presse et en partie dans les Églises. »

Channer parlait de plus en plus doucement, non par peur d'être entendu, mais parce que ce retour sur soi lui coûtait. Je n'osai le prier de parler plus fort. Un scarabée aux reflets émeraude vint périr dans les flammes de la lampe qui éclairait notre table.

« Monsieur Zafar, quel est exactement l'objet de votre quête ? »

Je ne pensai même pas à la clause de confidentialité. Dans cette île juste sortie des Troubles, il m'incombait d'être prudent envers cet inconnu.

« Je suis journaliste pour un hebdomadaire américain, et je cherche à comprendre le contexte. »

Je me souvins en prononçant ces mots de lui avoir servi un autre mensonge lors de notre rencontre précédente, mais il ne le releva pas. Il répondit en pesant ses mots.

« Benjamin Tobias aurait pu apporter beaucoup à Bourg-Tapage. Il est la clef de ce que nous avons traversé depuis plus de vingt ans.

Vingt ans de marche à l'abîme et à l'aveugle. Vingt ans où il était le centre de la vie politique : non pas un centre au sens parlementaire, au milieu de deux oppositions, mais au centre comme un soleil : qu'on le suive ou qu'on l'exècre, chacun se définissait par rapport à lui.

— Quel était son combat ?

— Vous le savez bien. »

Il éludait, non par courtoisie, mais — je le compris après coup — parce que ce que je lui demandais ravivait des douleurs non apaisées. J'insistai.

« Comme l'indique le nom du mouvement, la défense des Insulaires. Benjamin Tobias était insulaire. Nul ne peut contester son talent à convaincre les foules. Populiste, sans scrupules, diablement efficace. Il incarnait le Front, d'autres que lui s'occupaient des alliances, des négociations, des finances. Après son assassinat, la violence qu'exprimaient ses propos a armé le bras des diverses factions. Ses discours se sont incarnés dans les Troubles. S'il n'avait pas pendant quinze ans attisé les braises, l'incendie n'eût pas éclaté. Que dis-je ? Il n'y avait pas de braises. Il a délibérément et habilement construit les conditions de ce qui s'est passé ensuite. Il en a été l'une des premières victimes, mais ne rencontre pas pour autant mon indulgence. Il était intelligent et savait ce qu'il faisait. Qui sème le vent récolte la tempête.

— Défense des Insulaires... défense contre qui ?

— C'est à lui qu'il aurait fallu poser la question. Personne n'attaquait les Insulaires. Mais à force de leur répéter qu'ils étaient méprisés, manipulés, humiliés, beaucoup ont fini par le croire. Il leur fournissait une grille de lecture qui expliquait tout, le chômage, les problèmes de logement, les difficultés du petit dernier à l'école, la corruption à la mairie, les violences policières, les revendications salariales... Comment récuser une explication globale du monde — pardon, de ce petit monde qu'est notre île ? Comment démonter sa dialectique et en faire ressortir la mauvaise foi ? Il eût fallu en face des politiciens du même calibre, non des médiocres. Ils ont pensé l'amadouer en le faisant un temps ministre, il n'est pas tombé dans leur piège maladroit et, en tant que ministre, a continué son combat, plaçant les gouvernements de coalition en contradiction permanente, obtenant des concessions qui validaient sa stratégie. Mais vous ne pouvez pas le comprendre sans l'avoir entendu haranguer la foule. Vous verrez. Il y a un film, en vente partout, qui le montre dans la salle des fêtes de Butte-Rouge. Très impressionnant. Très faux. Très dangereux. »

Channer tenait Benjamin Tobias pour seul responsable des tensions puis des Troubles. Qui peut se vanter d'être préparé ou indulgent, lorsque la tragédie frappe à la porte et bouleverse l'univers familial ?

« Vous-même, vous n'êtes pas insulaire ?

— Non. Ma mère est arrivée de France en paquebot à l'âge de huit ans, je ne suis donc pas insulaire. Les critères fixés par le Front l'excluent absolument — et je ne me ressens pas comme tel.

— Tobias l'était par sa mère, c'est bien cela ?

— Oui. Le patronyme Juliette est évidemment insulaire.

— Mais il a bien grandi dans une des plus belles villas de la ville haute ?

— Il a vu aussi que le mariage de son père avec une Juliette avait suscité des commentaires. Sa mère n'a jamais été reçue dans certaines maisons bourgeoises, où les seules Insulaires présentes étaient les bonnes. À la mort de son père, personne, semble-t-il, n'aide la veuve et l'orphelin. Parce qu'elle était insulaire et par elle son fils également ? Parce que Tobias avait laissé des dettes partout ? Parce qu'elle a refusé tout appui ? Je n'en sais rien. Vous imaginez l'enfant, passant du luxe de la Villa à un appartement quelconque, élaborer des réponses. La politique lui a sûrement permis de prendre sa revanche, de faire trembler ceux qui méprisaient sa mère. Et de promouvoir les femmes. »

Benjamin Tobias, fils d'un matelot de passage et d'une Insulaire... Par ses choix politiques il avait révolutionné cette île. Désormais, bien après sa mort, il se révélait aussi le fils d'un Français qui avait fait fortune aux États-Unis.

Il l'ignorait, bien sûr. Mais en me disant cela, je vis que contre toute méthode je répondais à sa place. Que connaissait-il des conditions de sa naissance ? Se pouvait-il que son père, ou sa mère, lui en ait révélé le secret ? Le docteur Gramont m'avait bien donné en exemple ce jeune homme mis dans la confidence après le divorce de ses parents. Ce que les enfants ne savent pas de manière certaine, ils le devinent. Quelque chose de la scène de janvier 1949 avait-il transpiré ? Une allusion, un remords, un secret de famille qui remonte à la surface, une haine absolue pour celui qui n'était pas le père, un lien fusionnel avec la mère, une identité insulaire exacerbée, son expression syndicale puis politique, les manœuvres, les haines, les élections, l'attentat, les Troubles... Je me laissais entraîner dans une interprétation psychologique séduisante, mais reposant sur de trop faibles indices. Faire remonter le chaos politique qu'a connu Bourg-Tapage à ce rendez-vous de janvier 1949 était impossible et ne devait pas être. Je ne voulais pas faire ce lien, en supporter la responsabilité et le poids.

Benjamin Tobias l'avait-il éprouvé ?

Alexandre Channer respectait mon silence qu'interrompit l'annonce d'un plat par le serveur. Nous n'avions faim ni l'un ni l'autre. Je goûtai

le vin sans plaisir.

« Et aujourd'hui, le combat des Insulaires continue. »

J'avais encore parlé trop vite et sans prendre la mesure de ce que je proférais. Il grimaça.

« Ne vous laissez pas entraîner sur des sentiers trop parcourus. Ce n'est pas aussi simple. Les Insulaires ne sont pas marginalisés, exclus, rejetés. Cette présentation, issue des discours de Benjamin Tobias, ne correspond pas à la réalité. Vous avez des avocats ou des professeurs insulaires depuis plus d'un demi-siècle. Certains d'entre eux ont construit des fortunes dans le commerce de détail, le négoce des bois, sur les quais. Il y a des Insulaires dans tous les partis, pas seulement au Front. Il y avait des Insulaires dans les classes où j'étais élève, et dans la salle des professeurs du lycée Baudin. Notre poète le plus connu était insulaire. Mais voyez, je tombe dans le piège.

— Quel piège ?

— Je classe, je trie. Je n'aurais pas tenu ce compte il y a trente ans. Tout a commencé avec Benjamin Tobias. C'est à cause de lui que nous séparons. Tout est séparé.

— Mais c'est pourtant bien une réalité de votre île ?

— Vous ne comprenez pas. Une réalité, seulement parce que Tobias en a décidé ainsi et que son analyse a prévalu.

— Vous ne pouvez pas nier que ce sont plutôt des Insulaires qui habitent ces cabanes en tôle que j'ai vues sur les collines, ou qui attendent à l'Office du Travail. »

Il ne prit pas la peine de répondre à cette remarque médiocre et continua sa méditation.

« Une réalité, qui est devenue un critère. Un critère, qui a tout fait s'effondrer. »

Il se tut et je crus qu'il avait terminé. Il tentait surtout de dominer son amertume. Ce vieil homme un peu ridicule avec sa cravate sombre, sa diction affectée, son refus de comprendre son temps m'entraînait avec lui dans la caverne d'où étaient issus tous les malheurs de Bourg-Tapage.

« Avant que Benjamin Tobias ne se lance sur la scène publique, on ne faisait pas plus attention à cette question des origines qu'à la différence entre droitiers et gauchers.

— Pourtant, vous m'avez dit que dans certaines maisons on ne recevait pas les Insulaires ?

— Seule une minorité d'imbéciles se comportait ainsi, et nul n'était obligé d'entrer dans cette vision du monde — ou dans ces maisons. Pendant les Troubles... »

Le propos me sembla confus, comme s'il avait défendu une cause difficile, en présentant un tableau idyllique mais incohérent. Il dut sentir qu'il ne m'avait pas convaincu, et essaya deux ou trois fois

d'ajouter quelque chose, sans trouver ses mots. Quelles confidences voulait-il éviter ? Il soupira profondément et détourna le regard vers la mer.

« Chaque matin, au réveil, vous ne comprenez plus. Vous reconnaissez la ville et vous ne reconnaissez rien. Vous ne savez pas comment cela a pu être possible. Vous souhaitez vous rendormir et fuir ce cauchemar. Mais point de fuite dans le sommeil, et vous refusez la fuite dans l'exil. Vous apprenez à reconnaître les sonorités des différentes armes. Il y a des amis blessés ou tués. Le café devient rare, ou la lessive. Quasiment plus de médecins ou de pharmaciens. On ne sort plus le soir. Que s'est-il passé ? Pourquoi personne n'a rien vu venir, personne n'a rien fait ? Traverser la ville d'un quartier à l'autre n'est plus une promenade, mais un exploit. Mais quel est cet endroit sur lequel un sort funeste et obscur a été jeté, et qui ressemble à Bourg-Tapage ? Une terre maudite. Une ville condamnée à mort. De faux prophètes. Un ciel vide. Nous avons vécu pendant trois ans dans un *Dies Irae* sans espérance. »

J'étais terrifié. Assis à la table voisine, éclairé de bougies émergeant de bouquets nains, un couple se souriait les yeux dans les yeux. Un peu plus loin, une famille fêtait l'anniversaire d'un gros garçon réjoui. Étions-nous exclus de ces bonheurs simples ? Alexandre Channer, lui, parlait avec des fantômes. Une odeur d'algues, de coquillages, de varech montait des gros rochers noirs qui arrêtaient la houle en contrebas de la terrasse.

Puis il reprit, d'une voix soudain solennelle :

« Je ne connais pas de douleur plus brutale et plus intime que cet effroi : entendre un politicien annoncer que vous n'êtes pas d'ici. Il ne parle pas de vous chasser, de vous exclure, de vous menacer. Il dit, simplement, et devant une foule qui trépigne de joie et applaudit, que tels et tels ne sont pas d'ici, et vous savez en l'écoutant, et chacun sait que vous faites partie de ceux qu'il signale ainsi. Lui et les siens se sont donné le droit de trier, de trancher dans ce qui était indifférencié jusqu'alors, de séparer, de se mettre, eux, du bon côté, du côté des gens d'ici. Et vous, de l'autre côté de cette barrière qu'ils viennent d'inventer : ailleurs, n'importe où, mais pas avec ceux d'ici.

« Vous, bien sûr. Et pas davantage votre père âgé, votre sœur, le voisin du fond du jardin, l'épicier, le chauffeur, l'institutrice.

« Et pourtant, d'une manière absolue et craintive, vous savez que sans avoir à demander d'autorisation à quiconque, vous êtes d'ici, vous ne pouvez pas ne pas l'être. Vous y êtes né. Tout ce que vous possédez est ici, et tous vos amis, vos projets, vos souvenirs, vos ambitions, vos remords.

« D'ailleurs, si vous n'êtes pas d'ici, d'où seriez-vous ? Quelle ville, quels rivages seraient les vôtres ? Cela commence comme une

démonstration par l'absurde, et se transforme très vite en un insupportable sentiment de culpabilité. Vous n'êtes pas d'ailleurs, mais comment le prouver, comment justifier que vous êtes, avec évidence, d'ici ?

« Personne ne vous demande de vous justifier, mon bon ami. Personne ne vous désigne nommément. Après le politicien à la tribune, le thème des gens d'ici se retrouve dans des tracts, dans les revendications de certains syndicats, dans le courrier des lecteurs, dans les conversations sur le marché, dans les commentaires des faits divers. Il suscite protestations, indignations convenues et proclamations d'un sentiment indéfectible d'unité. Il court néanmoins les rues et se répète de son propre écho.

« Ceux qui sont d'ici, ceux que l'on proclame tels, ne sont pas tous d'accord, mais bien peu s'expriment. Ils sont d'ici, le collègue de travail, le policier du quartier, le voisin de l'autre côté de la rue qui vous donne toujours son surplus de mangues et de bananes, la femme de ménage, le boulanger. Vous le savez, ils le savent, et ils savent que vous le savez. Et déjà vous ne les voyez plus pour ce qu'ils sont, mais à travers ce prisme. Sont-ils d'accord, un peu, beaucoup, avec ce politicien, ces tracts, ces lettres de lecteurs d'une sottise affligeante ? Vous ne pouvez quand même pas le leur demander en face, aussi vous commencez à les regarder autrement, à essayer de déchiffrer des comportements qui n'ont pourtant changé en rien, et de déduire, d'un sourire, d'un geste de la main, du souvenir d'une remarque, s'ils vous considèrent comme un étranger. Désormais, vous ne pouvez plus avoir avec eux de relations dépourvues d'arrière-pensées. Un mur s'est établi entre eux et vous, que vous n'avez pas vu s'élever, mais qui désormais quoi qu'il advienne ne s'abattra plus. Ils sont, eux, les gens d'ici. Vous êtes, vous, du dehors.

« À ce stade, il ne s'est encore rien passé, pas la plus petite violence ou illégalité. Pourtant, tout est consommé. Les Troubles sont déjà là comme la graine d'une plante monstrueuse prête à lever, mais personne ne la remarque. La vie continue, les mariages, les investissements, les grèves, les matchs et les fêtes. Chacun sait désormais que ce mur existe et de quel côté il est placé. Il y a des gentils et des méchants des deux côtés, des solidarités ou des amours qui passent par-dessus. On peut surmonter l'obstacle — avant, il n'y avait pas d'obstacle à surmonter.

« Il a suffi qu'un politicien dise "Ils ne sont pas d'ici" pour que tout change. Certaines réactions en physique ou en chimie — ce n'est pas exactement mon domaine — ont cet effet : elles affectent un champ indifférencié et le structurent en lignes de force. Mais ces réactions sont réversibles et l'homme en blouse blanche peut restaurer l'état initial.

« Pour nous, tout est irrémédiablement corrompu. Cinquante ans, cent ans après les Troubles, on se souviendra de ces affrontements, des efforts de paix, des ruptures, des explosions de violence, de l'arrivée des casques bleus, on écrira l'histoire et on portera des jugements, avec cette grille de lecture : les gens d'ici, et les autres.

« Pourtant, je le dirai jusqu'à mon dernier souffle et après, dans les profondeurs de ma tombe et jusqu'au jour du Jugement dernier auquel je ne crois pas. Je suis d'ici. Moi aussi. Tout autant. Ni plus ni moins. Je ne veux pas dire, comme pour me faire pardonner, qu'aucune autre terre n'est mienne que cette île, et je récusé les formulations négatives. Je suis né à Bourg-Tapage et j'y mourrai. Je suis d'ici.

« Aucun autre choix, aucune alternative n'ont de sens. Je n'ai pas à me justifier face aux discours irresponsables et criminels d'il y a dix ans. Je suis d'ici jusqu'à la fin des temps et quoi qu'il advienne. J'appartiens à ce pays. On peut me tuer, m'exiler, me déposséder, me torturer, que puis-je dire d'autre et de quoi devrais-je m'excuser ? Quand bien même violerait-on ma tombe pour profaner mon cadavre et jeter mes os à la mer, je suis d'ici. Je suis d'ici. Je suis d'ici. »

Un air plus frais montait du sud. Le ciel noir absorbait les lumières de la ville, indistinctes. Couvrant le piaillage des mouettes, des vagues longues et régulières venues de l'autre côté de l'Océan se brisaient cinq mètres au-dessous de la terrasse du restaurant. Alexandre Channer pleurait en silence.

À la bibliothèque municipale, je parcourus divers livres sur Benjamin Tobias. Seuls trouvèrent grâce à mes yeux les écrits de natifs de l'île, plaidant passionnément et maladroitement leur cause et leur version, et leurs espoirs après les Troubles. Peu à peu était apparu dans chacun des camps le sentiment que ces affrontements sans issue n'auraient pas de vainqueurs. Le jeu égoïste des grandes puissances aux Nations unies se déploya dans toute sa subtilité, avant que ne soit décidé à contrecœur et faute de mieux l'envoi de casques bleus. Ce n'était qu'un cessez-le-feu sans ambition, mais c'était déjà ça. L'envoyé spécial du secrétaire général — un brillant diplomate canadien, qui jouait de la cornemuse le soir dans le parc du gouvernorat et parlait de lui en se dénommant le vice-roi — eut assez de talent et de conviction pour amener à la même table les deux camps, et leur proposer des perspectives. Ce fut l'année de la Pacification, le dépôt des armes, la définition de la future architecture institutionnelle, les commissions « Mémoire et Pardon », la question des ex-chefs de guerre — il inventa la sanction de l'exil volontaire de dix ans, leur permettant de quitter l'île et d'échapper à toute poursuite —, les premières élections municipales. Suivit l'année de la Stabilisation, où un subtil ancien ministre mauricien le remplaça et accompagna la nouvelle donne politique et un début de reprise économique. Nous étions maintenant dans les années de la Reconstruction, selon le schéma prévu. Les élections à l'Assemblée il y a dix-huit mois avaient confirmé le rapport de force existant depuis trente ans au moins.

Tous ces livres se rejoignaient sur un autre point : la figure de Benjamin Tobias commençait à s'effacer, à être confinée dans les pages des livres d'histoire. Ce n'était déjà plus un héros de la lutte ou un boutefeu irresponsable, mais une figure du passé.

Dans l'après-midi, la directrice de la Villa me rappela à l'hôtel, et me signifia son accord. Le lundi, le musée était fermé au public, le gardien m'attendrait. J'avais interdiction d'évoquer cette faveur très inhabituelle — elle répéta : très inhabituelle —, de prendre des photographies, de faire des photocopies, de toucher aux objets, d'ouvrir les fenêtres. Elle ferait une inspection détaillée — elle répéta : détaillée — de la Villa le mardi matin pour vérifier que rien n'avait souffert. Et elle attendait avec impatience copie de l'article à paraître.

Je la remerciai avec effusion de son obligeance.

Je passai quelques coups de téléphone au Front de défense des Insulaires, me prétendant journaliste d'un magazine de Seattle. S'ils prenaient le soin de vérifier, Bollinder me couvrirait, j'en faisais le pari. Après de longs palabres, j'obtins un rendez-vous, au siège de Butte-Rouge, pour le mercredi suivant afin d'évoquer leur fondateur disparu.

En face de l'hôtel, une librairie-bazar exposait le film du discours de Benjamin Tobias que m'avait signalé Alexandre Channer. Je l'achetai, malgré les airs réprobateurs de la vendeuse. Réprobation à cause du contenu, ou parce que je n'étais manifestement que de passage, et que je profanais cette relique sacrée par ma curiosité illégitime ? Elle me rendit la monnaie lèvres serrées, sans un mot.

Jamais je n'avais rien vu qui approchât cette scène. Tous les témoins, journalistes, hommes politiques, visiteurs venus de loin confirmaient que les prestations de Benjamin Tobias étaient un moment unique, au cours duquel, même sceptiques ou adversaires, ils avaient été fascinés. Les mots leur manquaient pour raconter ce qu'ils avaient vu, et ce à quoi ils avaient brièvement succombé. Ils parlaient d'un charme étrange, d'une éloquence unique, d'une profonde communion avec le public. À chaque fois, une même mise en scène, ou un même rite.

Un rideau de scène nu, une estrade avec quelques chaises, un éclairage minimal, pas d'autres orateurs ni avant ni après. Il arrivait sur scène à pas lents, un peu voûté, paraissant plus vieux que son âge, et commençait à voix basse et lente.

« Benjamin. Je m'appelle Benjamin Tobias. Benjamin, cela veut dire le dernier-né, le petit frère. Je suis votre petit frère. À tous. »

Il descendait au premier rang du public et embrassait longuement une vieille femme.

« Je suis ton petit frère, Mama. »

Au sortir de son étreinte, elle était en larmes, et laissait couler les larmes sur son visage ridé. Il s'approchait d'un homme âgé et digne, coiffé d'un large chapeau de paille.

« Je suis ton petit frère à toi aussi, le Vieux. »

Il lui donnait une longue accolade. Puis il descendait l'allée et s'arrêtait près d'un jeune couple avec une fillette qu'il prenait dans ses bras.

« Et toi aussi, ma petite, je suis ton petit frère. »

Un peu plus loin, un adolescent dégingandé exhibant ses muscles.

« Et toi aussi, je suis ton petit frère. »

Il remontait vers l'estrade, en esquissant des caresses vers les uns et les autres.

« Et toi aussi. Et toi, jeune femme qui portes un enfant — et même

de cet enfant à naître qui nous inspire. Et toi, le pêcheur brûlé par le soleil. Et toi, la femme de ménage. Et toi qui n'es pas là parce que tu es en prison. C'est votre voix que vous entendez dans la voix de votre petit frère. Je suis le petit frère de tous les Insulaires, et c'est pour tous les Insulaires que je me bats. Dehors, je suis le secrétaire général du Front de défense des Insulaires. Ici, avec mes frères et sœurs aînés, je suis le petit frère qui écoute et parle en votre nom à tous. »

D'un saut étonnamment gracieux pour un homme un peu fort comme lui, il bondissait sur la scène et se mettait à marcher en rythme, presque à danser au son de ses propres paroles.

« Les politiciens qui roulent en grosses limousines vous expliquent qu'il n'y a pas d'autres solutions, pas d'autres vies possibles. Je n'en sais pas plus que vous. J'ai appris tout ce que je sais à Bourg-Tapage et pas ailleurs. Je ne suis pas un homme intelligent, ni riche, ni puissant, ni instruit. J'ai travaillé de mes mains, j'ai découvert la détresse de mes frères et de mes sœurs aînés, et je redis les mots qu'ils m'ont dits. Rien de plus.

« Quand je dirige le Front, quand je suis dans ces institutions que je conteste, quand je défends notre cause à l'étranger, je ne suis pas celui qu'on voit. Je suis votre petit frère, je ne suis que l'un de vous. J'aimerais à chaque fois vous avoir tous avec moi pour vous laisser parler à ma place, et intervenir en nombre pour dire votre vie. »

Son débit, au début lent et sourd, à voix basse et grave, montait en intensité, vers les fortes et les aigus, accélérant peu à peu dans un crescendo impitoyable et étonnamment musical. J'y entendais sonner l'accent de Bourg-Tapage, cet accent du peuple que n'aimait pas Alexandre Channer. La caméra montrait des visages bouleversés.

« Voilà qui je suis. Voilà ce que chacun de vous est ce soir sur cette estrade, et demain dans tout ce que j'ai à faire. Demain, c'est du travail, des dossiers, des lettres, des rendez-vous. Demain le petit frère va aller travailler, parce qu'il le faut, pour vous et en votre nom. Ce soir, je ne travaille pas, je n'explique pas, je n'ai rien à plaider ou à obtenir, je ne cherche pas à vous convaincre. Ce soir, dans le quartier de Butte-Rouge, le petit frère est de retour dans sa famille et retrouve les siens. Il écoute ses frères et sœurs aînés et apprend de leur sagesse ce dont il a besoin. Nous allons parler, vous allez parler, mais le plus important pour un petit frère, c'est de passer une soirée dans sa famille.

« Mon nom est Benjamin. Benjamin Tobias. Je suis votre petit frère. »

Cette phrase marquait la fin de l'exorde, et les applaudissements éclataient en longues vagues sonores.

On peut juger cette rhétorique ridicule ou facile, mais nul ne peut contester l'intensité de l'émotion partagée par les quelque deux cents

personnes présentes. Tous, comme en transe, gardaient les yeux rivés sur lui, hochaient la tête, soupiraient, gémissaient à chaque pause. Il faisait un geste lent et arrondi vers la foule, et au rythme de son bras tendu se levait la houle de tous ces corps en communion.

Ce soir-là — comme le soir d'avant et le soir d'après et comme toujours depuis qu'il battait les estrades —, Benjamin Tobias parlait des Insulaires et des autres. Il ne disait pas qui étaient ces autres, car chacun le savait à Butte-Rouge ou à la Chaloupe, devant les scieries, au dépôt des bus municipaux ou avec les femmes des cantines.

Tels postes à la mairie, dans une pharmacie, à la direction des cinémas, à l'office de la culture, chez les officiers de police, était-ce un Insulaire qui l'avait obtenu ? Non, déplorait la foule. Y avait-il des Insulaires capables de le faire ? Oui, affirmait la foule. Et pourquoi, s'ils étaient aussi compétents, devaient-ils rester au chômage ou dans des postes subalternes ? Pourquoi ? répétait la foule.

Pourquoi ? Pourquoi ? martelait Benjamin Tobias. Maintenant, c'est notre tour. Pas celui des autres. Est-ce qu'ils sont d'ici ? Non ! Non ! scandait la foule. Et s'ils ne sont pas d'ici, les avons-nous invités ? Non ! non ! protestait la foule.

Les filles insulaires, nos filles au si beau visage, doivent-elles accepter leurs avances ? Non, ricanait la foule. Et lorsque des soldats français ennuaient ces jeunes filles, ne sommes-nous pas légitimement en colère ? Oui, grondait la foule.

Et les terrains dont les prix s'envolent, pourquoi cette spéculation ? Qui achète nos terres ? Les autres ! criait la foule.

Les autres peuvent tenter leur chance ailleurs. Et nous, pouvons-nous aller ailleurs ? Devons-nous aller ailleurs ? Non, non, promettait la foule.

Nous ne le pouvons pas, nous ne le devons pas, nous ne le voulons pas. Maintenant, c'est notre tour. Car l'avenir des Insulaires, où se joue-t-il ? Ici, ici, exultait la foule.

Ici, à Bourg-Tapage et pas ailleurs. Nous sommes d'ici, notre passé et notre avenir sont ici, et laisserons-nous d'autres — les autres — en décider à notre place ? Non, tempêtait la foule.

Alors la semaine dernière le gouvernement a proposé un plan pour la formation des jeunes. Pourquoi ne pas dire tout simplement que seuls les Insulaires ont le droit d'être aidés ? Vous vous souvenez de ma promesse, de notre slogan l'an dernier ? Maintenant c'est notre tour !

Maintenant c'est notre tour ! Maintenant c'est notre tour ! hurlait la foule, heureuse de retrouver un terrain connu.

Benjamin Tobias abordait ensuite les questions de santé, une obscure polémique à la mairie sur le Grand Marché, les doléances des

pêcheurs, la question du logement et des cabanes, et toujours selon la même logique. Je regardai jusqu'à la fin, choqué, bousculé, impressionné, malgré moi fasciné. Ce tribun avait un charisme hors du commun. Ni le bon sens ni les arguments rationnels ou historiques d'un Channer ne pouvaient rien contre ce flot de paroles possédées.

Fils unique, il se proclamait le petit frère de tout un peuple.

Était-ce là le fruit des amours achetées d'un matelot français et d'une femme insulaire mariée à un riche homme d'affaires ?

Le lundi, je me présentai à la Villa Raymonde. Le gardien, un jeune homme athlétique et souriant, m'accueillit sans façon, et me fit visiter les pièces fermées au public. À l'étage, près du portrait en pied de Raymonde Tobias, une porte donnait sur un escalier et des combles aménagés.

Les archives de la famille Tobias occupaient tout un pan de mur de la seconde pièce, dont les fenêtres en chien-assis donnaient sur la mer lointaine. J'aérai et me mis au travail.

Ces papiers n'avaient jamais été regardés depuis un demi-siècle. Curateur aux documents privés, je connaissais ce désordre et prétendais savoir l'appriivoiser. J'ouvris au hasard les tiroirs et les dossiers : des invitations à des bals, des extraits de journaux, tous les cahiers d'écolier de Robert Tobias, des factures, des lettres envoyées ou reçues — aux quatre coins du monde —, des rapports commerciaux, des journaux jaunis...

Une étagère entière contenait pour l'essentiel les travaux numismatiques de Robert Tobias : des correspondances avec des marchands, des projets d'articles régulièrement et courtoisement refusés par les revues spécialisées — et les articles refusés étaient raturés, repris, réexpédiés, et à nouveau, au rythme des navires des Messageries, refusés. Un seul avait connu les honneurs de l'impression, dans l'estimable *Revue maritime et coloniale* de 1937. Sous le titre « Numismate aux colonies ? », il disait avec humour la difficulté de constituer et de gérer une collection de pièces anciennes depuis l'autre hémisphère, mais ne précisait pas la nature de son trésor. Un texte antérieur, de 1935, qui ne fut pas publié, racontait comment la passion des monnaies lui était venue.

Lorsque j'atteignis ma majorité, en 1928, mon père me fit venir dans son bureau et me présenta trois pièces d'or, représentant un prince couronné à l'avvers et une tour au revers. Elles me semblèrent, à moi novice, d'une beauté stupéfiante. Bien au-delà du poids de l'or qui les constituait, elles exprimaient une énergie positive et une envie de croire en l'humanité. Il m'expliqua que ces trois couronnes, frappées par le prince Alexandre-Auguste de Gerolstein-Anhalt — dont j'appris l'existence ce jour-là —, l'accompagnaient depuis longtemps déjà, qu'elles seraient miennes au jour de sa disparition. Ma sœur Simone n'était plus, mais mon frère Gilbert avait droit à la moitié, objectai-je. Mon père, avec un sérieux qui me surprit, me fit promettre de ne pas aller contre sa volonté : dédommager Gilbert par des biens fonciers ou des actions, mais garder les trois pièces d'or pour moi, le premier-né. Je ne compris pas bien pourquoi il insistait tant sur ce point — pendant que mon cadet s'échinait sur une version latine —, mais je promis, et je compris plus tard combien ces pièces

fascinent ceux qui les possèdent. Je m'efforçai d'en être digne, et de me préparer au jour où le décès de mon père m'en rendrait le gardien. Je m'intéressais à la numismatique et entrepris de constituer une collection. Mes premiers achats ne furent pas bien remarquables, mais je savais où j'allais. Peu à peu, je passai des pièces d'argent aux pièces d'or.

Sur l'étagère du bas étaient rangés les agendas de Robert Tobias. Il y notait, comme une esquisse de journal intime, quelques mots pour ne pas perdre la date d'un événement : l'ouverture d'un magasin, le passage d'un cyclone, les réceptions, les grands événements politiques survenus en France, la chronique des naissances, mariages et décès de la famille.

J'ouvris l'année 1949 au 19 janvier : la page était entièrement barrée d'un grand trait noir en biais — marque indéchiffrable que je ne retrouvai sur aucun autre jour. Ce 19 janvier 1949 n'aurait jamais dû exister. Ce coup de crayon — non pas rageur, mais méthodique — était aussi une confirmation. Pour Robert Tobias comme pour Thomas Colbert, il s'était passé quelque chose d'extraordinaire et d'indicible ce jour-là. Colbert avait pu le raconter bien longtemps plus tard. Quel récit en aurait donné celui qui avait payé un inconnu pour devenir père à sa place ? Rayer la page pour affronter cette histoire, ou pour tenter de la fuir...

À la date du 20 janvier 1949, ces mots :

Secrétaire fracturé.

Mes monnaies ont disparu.

Le jour d'après : « *Police ? Non, hélas.* » Figurait à cette page un encart découpé dans le journal du 20 janvier, signalant les mouvements du port de la veille et le départ de trois navires, dont le *Président Baudissin*.

Jusqu'alors, j'avais pensé que Colbert avait dit toute la vérité sur la scène du 19 janvier 1949. Je m'étais étonné du choix de pièces d'or de collection pour le payer, mais j'avais cru y déceler une valeur symbolique, grâce aux écrits de 1935 de Robert. Les pièces présentées par Albert à son fils le jour de sa majorité et la promesse faite au père de ne point s'en dessaisir constituaient une sorte de cérémonial lignager. En payant avec cet or le matelot, il rachetait son incapacité à poursuivre la famille, et faisait de ce dernier, à son insu, dans une symbolique tourmentée, un membre adoptif du clan. J'y avais cru pendant une heure.

Et voilà qu'une réalité beaucoup plus simple apparaissait. Les couronnes avaient été volées. Colbert avait été payé en billets, puis sans doute avait suivi sans se faire voir le couple jusqu'à la Villa Raymonde, et, le soir même, organisé le cambriolage, avec son camarade Lesquin. Le coup était audacieux, mais sans danger : si

Tobias l'avait surpris, pouvait-il prendre le risque d'appeler la police, et d'entendre le matelot détailler aux policiers ébahis puis goguenards la pantalonnade de la veille ? Ni Tobias ni aucun habitant de la Villa n'avait rien remarqué dans la nuit. Colbert et Lesquin avaient fait main basse sur le trésor de pièces anciennes : petite fortune légère en poids et négociable aisément dans n'importe quel port. Ils avaient escaladé le mur du parc, pénétré par quelque fenêtre laissée ouverte sur la nuit tropicale, fouillé à droite et à gauche, violé la serrure d'un secrétaire, emballé leur trésor et couru jusqu'à leur bateau qui appareillait le lendemain. Le journal de mer du *Président Baudissin*, je m'en souvins, consignait leur retard et leurs vêtements déchirés. Lorsque Tobias s'aperçut du larcin, il ne pouvait rien faire. Il devinait qui était le voleur — mais il n'avait pas son nom —, et que son bateau était parti : l'un des trois mentionnés sur la coupure de presse. À quoi aurait-il servi de se ridiculiser sans espoir de récupérer son bien ?

Dans sa confession tardive, Thomas Colbert avait fait masse des deux épisodes. Dûment rétribué, il avait réévalué le prix à sa façon. Les trois couronnes, qui dans son texte semblaient le prix convenu, résumaient et représentaient la collection de monnaies, l'argent et les bijoux dérobés. Toujours se méfier des contrats conclus à Bourg-Tapage.

Je revins en arrière et repris les travaux numismatiques de Robert Tobias. Ceux-ci s'interrompaient net avec l'année 1948. Après la disparition des pièces, plus aucune lettre ou tentative d'écriture, plus aucun achat. Il répudia jusqu'à sa mort cette passion qui l'avait occupé pendant vingt ans.

Et à la page du 20 octobre 1949 : « *Naissance Benjamin. Benjamin !* »

Pas d'autre commentaire que ce prénom, ce prénom répété et ponctué. Pourquoi l'avoir donné à ce fils si longtemps attendu, et pour lequel il avait consenti un tel sacrifice ?

Benjamin, le dernier-né. Celui qui clôt la fratrie. Inutile d'imaginer une passion pour les grands Benjamin — Franklin, Constant ou Disraeli... Ce prénom résonnait comme une plaisanterie empreinte d'amertume. Benjamin, son premier-né, était aussi nécessairement le dernier-né, le plus jeune. Il n'y aurait pas d'autre enfant après lui, il n'y aurait pas d'autre rendez-vous dans un bar du port, puis dans une maison quelconque de la ville haute. Le prix à payer avait été trop élevé, et Benjamin resterait seul. Voilà ce que voulait dire ce prénom, dont seuls les parents et le médecin pouvaient comprendre l'ironie. Il naissait Benjamin, et Benjamin lesté d'un point d'exclamation.

Dans ces carnets se lisait aussi le train de vie de Robert Tobias. Il y signalait des soirées dans un cercle civil, et des dîners chez lui, avec les noms des convives. La fréquence de ces réceptions augmentait à

partir de 1949, il allait de moins en moins au cercle et recevait beaucoup à la Villa. Les invités étaient des notables de la colonie ou des personnalités de passage. À partir de 1946, le nom du docteur Seyrolle, puis Léon Seyrolle, ou Léon, apparaissait presque chaque semaine. Le médecin qui avait recruté puis examiné Thomas Colbert ?

Un cri aigu et répété me fit relever la tête. Un cri d'animal. Je cherchai du regard, et finis par repérer au-dessus de la fenêtre une sorte de petit lézard blanc, accroché au plafond, qui à intervalles réguliers rentrait la tête dans le cou et glapissait sur une même note tenue. Comment le faire taire ? Je lui jetai une gomme, une boulette de papier, un crayon pour le faire fuir, mais sans aucun succès. Il anticipait la trajectoire du projectile, ne bougeait pas si l'impact était à plus d'un centimètre de lui, sinon se déplaçait juste ce qu'il fallait pour l'éviter. Sans me regarder, il ponctuait mes tentatives de ce cri répété, étonnamment sonore pour une bête aussi menue. Pendant toute la journée, il fit ainsi plusieurs apparitions, poussa son cri, regarda en tous sens — et disparut comme il était venu.

Un carton gainé de noir et intitulé ironiquement « Enfer » attirait l'attention. Il contenait des lettres reçues par Robert Tobias tout au long de sa vie, dont le classement dans ce cénotaphe s'expliquait peu à peu. Elles étaient sans lien les unes avec les autres, mais toutes déplaisantes, désagréables, urticantes : des lettres d'insultes anonymes ; des menaces de créanciers ; des protestations de voisins contre les aboiements des chiens de la Villa ; des messages comminatoires à connotation politique ; une page anonyme avec des mots découpés dans les journaux : *Une Insulaire tu la baises tu l'épouses pas !* ; une circulaire des Messageries annonçant une réduction de la fréquence des escales à Bourg-Tapage ; des récriminations de clients ; des remontrances sur la médiocre scolarité de Benjamin à l'école primaire ; une lettre du gouverneur regrettant de ne pouvoir le proposer pour l'Ordre du Mérite colonial ; un échange de correspondance aigre-douce sur sa démission, ou son exclusion, du cercle civil.

Une lettre banale et courtoise de juin 1948 ne semblait pas devoir y figurer. Je la lus et la relus sans comprendre pourquoi Robert Tobias l'avait rangée dans ce méli-mélo.

Cher monsieur,

Je tiens avant le départ du paquebot à vous remercier pour l'accueil que votre charmante épouse et vous-même m'avez réservé. La soirée d'hier, avec les amis que vous aviez réunis, en fut le clou : vous avez eu la délicate attention de rassembler les personnalités les plus remarquables et les mets les plus savoureux de votre colonie. Et que dire de cette succession parfaite de vins et de liqueurs, sinon que nous y succombâmes...

J'ai admiré l'élégante décoration de votre Villa, et vos collections de monnaies et de

tableaux. Votre trait d'esprit à l'apéritif sur les trompettes de Jéricho m'a enchanté, je le remplacerai dans les salons parisiens chaque fois que je le pourrai. J'espère, si un jour vous passez par Versailles, pouvoir vous recevoir à mon tour.

Parmi ces politesses convenues, y avait-il une seule phrase qui puisse en justifier le classement dans le dossier des affaires désagréables ? J'essayai de comprendre, lus et relus. La seule qui ne me semblait pas totalement banale était celle sur les trompettes de Jéricho. Mais pourquoi ? Si c'était une phrase de Robert Tobias, en quoi pouvait-elle lui déplaire ? En ce que leur hôte allait la répéter ailleurs ? Jéricho est mentionné à diverses reprises dans la Bible. Fallait-il tout vérifier, ou chercher une allusion plus contemporaine ?

Je pris quelques notes et m'apprêtai à passer à l'étagère suivante. Midi sonna au clocher de la cathédrale et j'avais faim. Du jardin montaient des senteurs d'agrumes. À l'entrée le gardien lisait un gros livre, j'hésitai à le déranger lorsqu'il leva la tête. Je lui demandai à voir la collection de pièces anciennes.

« J'ai les clefs des meubles de l'étage, mais il n'y a rien dedans. Je n'ai jamais vu les pièces.

— Où sont-elles ?

— J'ai des consignes. Lorsqu'un touriste m'interroge, je réponds qu'elles sont dans un coffre à la Banque nationale de développement, vous savez, la tour affreuse.

— Merci. Au fait, y a-t-il un bon petit restaurant pas trop loin ? Si vous n'avez rien de mieux à faire, je vous invite. »

Il accepta de bon cœur et nous partîmes à pied.

« Je vous promets de ne rien raconter de cette escapade à votre directrice.

— Oh, de toute façon elle est à moitié folle. Du moment que je fais mon travail...

— Gardien de la Villa, ça consiste en quoi ?

— Passer la tondeuse, tailler les haies. Venir en renfort pour vendre les tickets. Nettoyer après le départ des visiteurs. Réparer quelques bricoles. Sortir les poubelles. Je suis logé dans la maison du gardien. Je peux étudier. »

Nous étions arrivés dans un jardin clos où quelques tables dressées attendaient les clients. La patronne, une forte femme en tablier, les bras nus, embrassa le jeune homme, et décida que nous goûterions la spécialité de la maison.

« Je vous ai dérangé dans votre lecture, je crois.

— Le manuel d'identification des baleines ? Je le connais presque par cœur.

— Vous vous intéressez aux baleines ?

— Oui. Tous les étés à Bourg-Tapage passent baleines et baleineaux.

Les mères mettent bas dans nos eaux chaudes, entraînent les petits et partent ensuite vers le sud, vers l'océan Antarctique, pour manger des tonnes de crevettes.

— Vous m'avez l'air passionné par le sujet.

— J'aurais aimé partir en France, et faire de l'océanographie. J'avais mon dossier de bourse, un cousin m'attendait à Brest. Je terminais mes études à Nicolas Baudin...

— ?

— Le lycée Nicolas Baudin, du nom du grand navigateur. Vous savez qu'il a décrit des baleines dans son expédition autour de l'Australie ? Et puis les Troubles sont arrivés, j'ai été coincé ici... Et voilà, je suis le gardien de la Villa. Lorsque la saison des baleines arrive, je passe tout mon temps libre en mer, à faire de l'identification. J'essaie de repérer des familles, de voir si les mères reviennent avec un baleineau de l'année. Il faut repérer les marques sur les nageoires, déterminer les individus, établir des fiches, les classer. On arrive à suivre les populations. J'envoie mes résultats au Muséum à Paris, comme d'autres observateurs un peu partout dans l'hémisphère Sud. On s'y attache. On est heureux des naissances, quand on connaît la famille. »

La patronne arriva avec deux grandes assiettes, remplies d'un poisson de belle taille, de riz garni de raisins et de pignons, et d'une variété locale d'épinards. Une salade d'un chou violet et gris complétait le festin. Un bol de sauce rouge foncé menaçait nos papilles

« Attention, me dit-elle, c'est fort. Et faites manger mon Frédéric, il en a bien besoin. Quand vous aurez tout terminé, je vous apporte un dessert dont vous me direz des nouvelles.

— C'est ma tante, dit-il en souriant.

— Alors, comment fait-on pour voir les baleines ?

— Il faut venir en janvier. Elles sont moins nombreuses qu'au siècle dernier, où elles faisaient l'orgueil de la colonie — et la fortune de quelques armateurs audacieux. Leurs navires chassaient à quelques centaines de milles au sud. Sur le blason de Bourg-Tapage, on voit la queue dressée d'une baleine qui s'apprête à sonder.

— Je l'avais remarquée, mais je croyais que c'était un coquillage stylisé. »

Il sourit, avec une très légère condescendance.

« Ce sont bien des baleines. Baleines à bosse ou *Megaptera novaeangliae*. Parfois aussi quelques baleines franches, la baleine des Basques. *Eubalaena glacialis*.

— Elles ne craignent plus l'homme et se laissent admirer ?

— Certaines années, elles restaient au large, et il fallait prendre le bateau pour les voir. Mais lorsqu'elles entraient dans la baie et venaient paresser juste devant le Boulevard, toute la ville en frémissait

de joie. Les instituteurs emmenaient les enfants, qui sans cela auraient fait l'école buissonnière. Les horaires au bureau ou à l'atelier devenaient flexibles. Les religieuses du Sacré-Cœur et leurs orphelins, la fanfare municipale en uniforme, les retraités, les Chinois avec lanternes et dragons, les syndicats et leurs banderoles, le club de natation — les Baleines de Bourg-Tapage, bien sûr —, les mauvais garçons de la Chaloupe se retrouvaient sur le front de mer. Des baraques à frites et à bière y apparaissaient aussitôt, bénéficiant ces jours-là seulement d'une tolérance sur le Boulevard. Le maire sous une tente d'apparat offrait des rafraîchissements aux notables. Selon une coutume séculaire, même les soldats punis pouvaient quitter la caserne pour une permission-baleine.

« Elles paraissaient dans la baie. Les spectateurs massés sur la plage, à l'ombre des filaos et des jacarandas, pouvaient voir cinq, six, parfois dix masses sombres. Quelques voiliers au mouillage donnaient l'échelle et semblaient minuscules. Le gris sombre des dos tranchait nettement avec l'argent de la mer ridée par la brise. Parfois, l'une soufflait, son panache salué par les cris d'admiration de la foule. Les baleineaux restaient plus discrets, sauf lorsque l'un d'eux se décidait à plonger : une ondulation, la queue se dressait et, d'un geste tout de grâce et de force, fouettait l'eau sans bruit ni vague et disparaissait. Quelques minutes plus tard, la mère plongeait à son tour. Une demi-heure plus tard, ils somnolaient à nouveau ensemble à la surface.

« Toutes les embarcations étaient alors interdites dans la baie, et même les bateaux quittant le port de commerce étaient tenus de suivre une route spécial baleines. Après une petite semaine de présence, les baleines partaient vers le nord. »

Thomas Colbert, en son escale de janvier 1949, avait-il vu des baleines, et le *Président Baudissin* était-il sorti du port par une route déviée ?

« Vous en parlez remarquablement, mais vous en parlez au passé.

— Au passé...

— Les baleines ne viennent plus ?

— Les baleines de Bourg-Tapage continuent de venir, quand fantaisie leur en prend. »

Ma remarque l'avait blessé, sans que je comprenne pourquoi. Sa réponse me surprit par sa raideur. Il contempla son assiette, et reprit d'une voix sourde sans me regarder :

« Au plus fort des Troubles, à l'époque où nos nuits étaient scandées du bruit d'armes automatiques — des inconnus tirant sur des cibles invisibles —, les baleines sont venues se reposer dans la baie. Indifférentes à nos folies, les mères et les jeunes s'occupaient à manger et dormir. Quelques téméraires sont venus les voir ; puis l'école primaire du Boulevard ; des retraités en casquette ; des femmes, en

petits groupes ; le bureau de l'amicale des Chinois ; le club de pétanque, celui d'athlétisme, puis celui de planche à voile, et les Baleines de Bourg-Tapage ; l'évêque, le pasteur, l'imam, venus ensemble ; les élèves du lycée, pourtant fermé depuis plusieurs mois, arrivés en groupe ; les chauffeurs des bus municipaux, en tenue ; les volontaires de la Croix-Rouge. J'y ai retrouvé les trois autres observateurs, que je n'avais pas revus depuis plus d'un an. Nous avons fait soigneusement nos fiches pour le Muséum. À la fin de la première journée, il y avait presque autant de monde que d'habitude.

« L'ambiance était tout autre. Pas de cris, ni d'applaudissements, pas de tente d'apparat ou de baraques à frites. Un silence absolu, comme seules les obsèques solennelles savent en susciter. En venant regarder les baleines, chacun portait le deuil de sa vie d'avant et la nostalgie des banales difficultés d'alors. Face à la mer, les habitants de Bourg-Tapage venaient pleurer. Toute une ville en larmes. Les grands politiques avaient pris soin de ne pas se montrer. Les baleineaux plongeaient, les mères soufflaient, et chaque mouvement spectaculaire venait rendre plus pesante encore la tristesse de la foule. Au coucher du soleil, le premier jour, très vite, il n'y eut plus personne sur le Boulevard.

« La nuit fut tranquille, sans coups de feu, et paradoxalement cette tranquillité nous sembla presque plus pénible à supporter. Le lendemain, elles étaient toujours là, et la mystérieuse trêve qu'elles avaient décrétée fut respectée. Elles partirent le troisième jour. Les semaines qui suivirent furent les plus désespérées d'une période sans espérance.

« Pardonnez-moi cette réponse un peu longue, mais oui, lorsque je raconte le passage des baleines dans la baie, spontanément je le fais au passé. »

Il se tut et je respectai son émotion. Dans cette ville chacun était un survivant de la période des Troubles, et en portait le poids. Il m'était facile d'arriver, de juger, de ricaner, mais que savais-je d'eux ? La directrice acariâtre de la Villa avait peut-être perdu un mari ou un fils lors des combats. Tous avaient connu des tragédies intimes et collectives, et n'avaient pas à justifier de leur souffrance auprès de moi, visiteur de passage. Je n'avais pas mesuré — mais qui pouvait le faire ? — ce à travers quoi ils étaient passés jour après jour.

Frédéric dut estimer que son silence devenait discourtois. Il continua en contrôlant sa voix qui ne tremblait plus :

« Les deux premières années après les Troubles, les baleines ne sont pas entrées dans la baie. J'ai pu refaire de l'identification avec la vedette des douaniers, qui ont accepté de m'embarquer. Elles sont revenues l'an dernier, une semaine à parader devant le Boulevard. Le ministère du Tourisme vient d'annoncer le lancement d'un produit

“Baleines” sur les marchés américain et canadien. Je parle anglais, je tenterai ma chance comme guide — si la directrice me donne des congés au bon moment ! »

Nous retournâmes à la Villa. Je remerciai Frédéric, l’abandonnai à son livre et à ses rêves, et repris le chemin des combles. Je n’avais exploré qu’un tiers de leur contenu. Les notes de Robert Tobias m’attendaient, et le petit lézard blanc narquois.

Sur l’étagère suivante, un carton portait en titre « Raymonde ». Il contenait tout ce que Robert Tobias avait pu trouver sur elle. Ces papiers n’étaient pas classés, et avaient été mis dans ce carton au fil des découvertes. Je crus d’abord que c’était une recension faite par un enfant admirant sa mère et continuée tout au long de sa vie. Je compris, à voir la minutie de l’enquête et le désordre du dossier, que ces éléments avaient été rassemblés par Robert après la mort de Raymonde, en 1954. Je lus ces feuillets sans y trouver grand-chose sinon mille indices du fait que Raymonde Tobias avait été une maîtresse femme, consciente de sa beauté et de sa richesse, fière de sa position et de son mari. Actionnaire majoritaire et décidée de la Société de l’Hôtel de Paris, elle avait créé et porté l’établissement pendant trente ans, en faisant le centre de la vie sociale de la colonie. Elle gérait aussi habilement les affaires de son mari pendant ses absences et faisait tourner la Villa qui portait son nom. Une lettre du peintre Ratmanoff permettait de comprendre que le tableau en pied de Raymonde à trente ans avait été commandé par elle, pour elle, sur ses fonds personnels, et pour être accroché dans la Villa. Son mari n’avait eu aucune part dans cette décision, contrairement à ce qu’on pouvait romantiquement imaginer.

Un exemplaire du *Matin austral* du 5 septembre 1903 avait été acheté chez un libraire parisien spécialisé, dont la facture portait la date de 1958. J’en parcourus les quatre pages, alors sans illustrations. Un article emphatique narrait

l’un des mariages les plus brillants que la colonie ait jamais connus. Qu’admirer le plus ? La foule joyeuse où se retrouvait tout ce que Bourg-Tapage compte de notables et de commerçants ? La joie du marié, respectueusement complice de son beau-père dans cette circonstance ? La messe solennelle célébrée par l’oncle de la mariée, le père Simon, dans une église débordant de fleurs et de chants pieux ? Le banquet donné au cercle civil où l’on dansa toute la nuit ? Le feu d’artifice, curiosité encore rare sous nos climats ? Non, le clou de ces noces fut la beauté insurpassable de celle qu’il nous faut désormais appeler Raymonde Tobias. Son charme, son élégance, son sourire sont connus de toutes les personnes de qualité de la colonie. Les dames s’extasiaient devant sa robe faite sur un patron venu de Paris et sa coiffure ornée de trois pièces d’or et de perles fines en diadème. L’émotion de ce jour saint se lisait dans les regards qu’elle portait tantôt sur son père, tantôt sur l’homme à qui elle allait enfin dire oui, d’une voix touchante.

Une grande enveloppe, intitulée « Simone », contenait un faire-part de naissance de la fille d'Albert et Raymonde Tobias, le 23 septembre 1909, quelques photographies, des dessins, des cahiers, un faire-part de décès du 5 janvier 1918.

Un peu caché au bout d'une étagère encoignée dans une poutre, un plus lourd classeur s'appelait « Gilbert ». Gilbert Tobias — Albert le père, Robert et Gilbert les fils, la rime marquait la filiation — était le troisième et dernier enfant du couple. Le dossier réuni par Robert sur son frère commençait en 1938, alors que son cadet, né en 1912, partait pour Paris. Il contenait uniquement des lettres de Gilbert. Celui-ci racontait son séjour dans la capitale pour de vagues projets d'études. Quelques allusions permettaient de comprendre qu'il laissait la place nette au « fils préféré », et qu'il souhaitait ne rien devoir à sa famille. Il semblait aussi que la perspective du mariage de son frère — ou plutôt sa fiancée insulaire — déplaisait au cadet qui choisit de s'éloigner. À la déclaration de guerre, Gilbert en métropole échappait à la mobilisation puisque recensé à Bourg-Tapage. Il commença à travailler dans un petit journal, et envoya fièrement ses articlets sur le théâtre et la mode à son aîné. Après l'armistice, où il reflua jusqu'à Bordeaux, il tenta sa chance à Vichy, réussit à se faire remarquer, retourna à Paris, et devint journaliste à *Je suis partout*, et un peu plus tard à *Radio-Paris*. Ses articles se firent sérieux — il se prétendait spécialiste des colonies — et, sur la base de considérations géopolitiques mal assurées, faisaient l'apologie de la collaboration et de l'Ordre nouveau. Ses lettres de 1941 et 1942 à son frère, qui lui parvenaient via des relais en Suisse et en Uruguay, célébraient ses triomphes. Le jeune homme s'éblouissait de ses succès minuscules, sortait nuit et jour, disposait d'une petite influence qu'il entendait exercer, se félicitait de sa brillante carrière dans la presse et de la justesse de ses choix, pendant que le bien sage Robert gérât les affaires de la famille au bout du monde. Le cadet insistait pour qu'il lui envoie au plus vite un certificat de baptême, certains intriguants trouvant un peu trop sémite son patronyme de prophète de l'Ancien Testament. Vénitien par son père et picard par sa mère, il estimait avoir toute sa place dans la Révolution nationale.

Une lettre de fin 1942, geignarde et pleurnicharde, demandait de l'argent, tout ce que son frère pourrait lui envoyer sur sa part d'héritage. Il évoquait une « grue » qui s'était laissé « mettre dans une situation intéressante, alors qu'elle m'avait dit avoir pris toutes les précautions ». Elle allait, bien sûr, le « faire passer », mais cela coûtait cher, il y avait des risques, les faiseuses d'anges se cachaient. Cette feuille avait été roulée en boule, rageusement, vouée à la corbeille à papier, puis Robert s'était ravisé, l'avait défroissée et rangée avec les

autres. L'annonce de cet avortement avait dû résonner bien tristement en son désarroi.

À partir de 1943, apparaissaient l'inquiétude, et la volonté de prendre sa part du conflit. Ses textes, de plus en plus engagés, présentaient le Troisième Reich comme le rempart de toute civilisation. Il reçut des menaces des « terroristes », c'est-à-dire de la Résistance, ce dont il se glorifiait imprudemment dans ses chroniques. Il ne resterait pas spectateur, et envisageait de rejoindre la Légion des volontaires français sur le front de l'Est. Il hésita, ne partit pas. En 1944, il comprit enfin que la partie était perdue, cessa de publier, échafauda des plans pour « après l'arrivée des communistes ». Une filière pour la Suisse lui parut sûre. Il se lamentait et demandait naïvement de l'aide et des conseils à son frère. Les Alliés se rapprochaient et les déplacements se faisaient de plus en plus difficiles. Il connaissait le sort des collaborateurs dans les zones déjà libérées, et avait la certitude de figurer sur les listes. Un ultime message daté du 5 juillet 1944, de Tours, annonçait qu'il partait pour l'Espagne et que de Madrid il enverrait des nouvelles rassurantes.

Rien d'autre. Gilbert Tobias semblait avoir disparu, dans les bombardements, les combats, ou l'épuration.

Aucune note non plus de la part de Robert, rien qui permette de deviner ses sentiments envers ce frère avec lequel il semblait peu lié. Robert, l'aîné des trois enfants du couple Tobias, se trouvait après guerre le seul survivant.

Enfin, un dernier carton contenait une seule enveloppe, intitulée « Venise ». Je l'ouvris à tout hasard. Elle contenait une dizaine de feuillets.

Notes sur mon père, Albert Tobias.

Né Alberto Biasi, dans un village près de Venise, en 1873.

Tout ce que je sais de lui. Je ne sais rien. M'a raconté peu avant sa mort.

Marin. Naufragé dans le Pacifique. Une vingtaine de survivants recueillis par des missionnaires. Embarqué sur le prochain bateau (six mois d'attente quand même — et avec les filles des îles... Ai-je des demi-frères et sœurs là-bas ? Mais quelle île ?).

Débarqué par hasard à Bourg-Tapage. Trouvé du travail. Décidé de rester.

Se fait appeler Alberto Diaz, argentin (mais ne parlait pas espagnol !), puis Alberto Bias.

Quelques mois après, change de nom : Alberto Biasi devient Albert Tobias (et moi, Robert Tobias, je suis aussi Roberto Biasi).

Simple tout ça. Merci papa.

Je ne sais rien de lui.

Très beau mariage avec Raymonde Durand d'Esmond.

En 1925, fait construire la Villa Raymonde. Je n'en suis que le gardien.

Mon père a bien un père.

Savoir.

Écrire aux maires des petites villes autour de Venise ? Il doit y en avoir beaucoup !!

*Police de Mussolini. Maires fascistes.
???*

Le feuillet suivant avait été rédigé plus tard d'une autre encre.

*Faire enquête, oui.
Parler avec le vicaire apostolique.*

Pour être sûr de bien comprendre, j'appelai Alexandre Channer. Nous ne fîmes aucune allusion à notre dîner, il ne me remercia pas, la soirée de la semaine passée avait été effacée d'un commun accord. Je lui demandai d'abord ce qu'était le cercle civil.

« Une institution ! Les militaires avaient leur cercle des officiers, alors la bourgeoisie commerçante a créé un cercle civil en 1899, une sorte de club où l'on pouvait dîner, jouer aux cartes, faire discrètement des affaires au bar ou au tennis, rencontrer des jeunes filles de bonne famille. L'admission sur parrainage était recherchée, et le restaurant excellent et bien placé sur la plage. Même après la création de l'Hôtel de Paris une vingtaine d'années plus tard, le cercle a continué de briller dans les nuits de Bourg-Tapage, jusqu'à l'arrivée de la télévision qui l'a tué rapidement.

— Merci mille fois. Et le vicaire apostolique ?

— Un vicaire apostolique représente le pape, là où l'importance de la communauté des catholiques ne justifie pas la création d'un diocèse de plein exercice. Bourg-Tapage a eu un vicaire apostolique jusqu'en 1973, date de la nomination de notre premier évêque. »

Je lui exprimai brièvement ma gratitude et mon admiration pour l'étendue de sa culture, et poursuivis :

« Si je vous parle des trompettes de Jéricho, vous pensez à quelque chose de particulier, en lien avec Bourg-Tapage ?

— Alors là, non, je ne vois rien ! Désolé. »

Je le remerciai, et replongeai dans la mémoire de Robert Tobias.

*Le vicaire m'a reçu, m'a écouté, a compris et va faire son enquête.
Enfin, il m'a dit qu'il allait... Je ne sais que penser.
On verra bien.
Ça m'a coûté une leçon de morale.
Petit prix.*

Le troisième feuillet était plus long, et comme les autres non daté.

Je veux noter dès ce soir ce que m'a appris notre bon vicaire.

Il m'a fait appeler à son bureau, et m'a dit avoir reçu une réponse à sa lettre au cardinal archevêque de Venise. Il me fait sentir qu'il a engagé son crédit pour moi, lui vicaire d'une île parfois oubliée sur les cartes, auprès d'un prince de l'Église.

Impénétrables, les voies du Seigneur et les raisonnements ecclésiastiques.

Ne peut me donner la lettre reçue de Venise (presque un an plus tard).

Je comprends.

Ce n'est pas l'usage.

J'acquiesce.

Les postes vaticanes ne sont pas un service de renseignements.

J'en conviens.

Mais il m'aime bien.

Je m'en réjouis. Non sum dignus...

Après encore quelques préliminaires, il m'explique qu'il m'autorise à lire la lettre. Je dois lui promettre, devant Dieu et entre hommes (que voulez-vous dire Monseigneur ?) de ne le révéler à personne.

Je promets.

Il me tend la lettre.

Je la lis dix fois.

J'ai promis de ne rien révéler, pas de ne pas essayer de l'apprendre par cœur.

Le patriarche archevêque de Venise

P/ le patriarche, le vicaire général

Au vicaire apostolique de Bourg-Tapage
Venise, le 1^{er} février 1939

Mon bien cher frère en Christ,

Vous m'avez demandé s'il m'était possible de rechercher des renseignements sur un certain Alberto Biasi, dont vous savez seulement qu'il est né autour de 1873 dans un village du diocèse de Venise.

Votre démarche est certes inhabituelle, mais vous ne la formulez pas sans avoir de puissantes raisons, dans la difficulté de votre apostolat si éloigné.

Comment ne pas vous répondre et ne pas tenter de vous apporter modestement toute mon aide fraternelle ?

Le nom de Biasi se rencontre dans l'est de la Vénétie. Le village de Villanova sul' mare, considéré comme le berceau de cette nombreuse famille, n'est pas dans le diocèse dont le patriarche est le berger, mais en Istrie. J'ai donc écrit à l'évêque de Parenzo qui a bien voulu seconder votre recherche.

Sur ses instructions, le curé de cette paroisse a retrouvé dans ses registres l'acte de baptême d'Alberto Biasi, en date du 5 mars 1873. Il me précise que la mère et la marraine, tante de l'enfant, ont signé d'une croix.

Ce malheureux a disparu en mer en 1895, célibataire.

Sa sœur aînée, Antonietta, est religieuse assomptionniste dans un couvent de Florence.

Son frère cadet, Giovanni, a repris la ferme familiale et vit toujours. Il a deux fils, Francesco et Antonio Biasi, qui travaillent avec lui et cinq petits-enfants.

C'est un bon et honnête paysan, en communion avec la Sainte Église, dit son curé.

Voilà ce que je puis vous confier.

Le patriarche-archevêque me demande de vous transmettre sa bénédiction et vous rejoint par la prière.

Signé : illisible

Toute cette citation de mémoire. Alberto Biasi n'est pas mort en mer, Monseigneur... sinon je ne serais pas là !

Donc, j'ai une tante religieuse, un oncle paysan, deux cousins germains en Italie. Si Gilbert et moi mourons sans héritier, c'est eux — ou leurs cinq enfants — qui seront propriétaires de la Villa Raymonde et de tout le reste !

Faire un tel cadeau à Mussolini ??

*J'ouvre l'atlas. Je ne trouve pas de Villanova sul' mare.
Acheter une carte précise d'Italie.*

Puis une feuille arrachée d'un carnet, entièrement écrite et très soigneusement rayée ligne à ligne, de sorte qu'on ne pouvait rien déceler du texte enfoui. Seule la dernière phrase était restée :

La mort de mon père fait de moi un homme seul au bord de l'abîme.

(Cette phrase résonna longtemps en moi comme un appel, comme une mise en garde. Je comprends aujourd'hui que, de cet abîme qui effrayait Robert Tobias, mon frère Michel, qui l'a vu s'ouvrir devant lui un dimanche de juin, m'a protégé.

Après la mort de notre père, Michel avait changé, et à la douleur du deuil s'était ajouté un injuste sentiment de solitude, la soudaine dureté de mon aîné. Nos jeux, notre complicité avaient disparu. Il me rudoyait volontiers, pour en fait dissimuler à ma vue le précipice qu'il apercevait tout d'un coup. À dix-huit ans, il ne pouvait rien faire d'autre pour moi.)

Encore une page, portant sur sa moitié inférieure, d'une écriture en biais :

Je relis ces notes.

Oublié de préciser que si mon père a quitté Villanova sul' mare pour s'embarquer, c'est qu'à ce moment-là l'Istrie appartenait à l'Autriche-Hongrie. Il fuyait la tyrannie des Habsbourg, m'a-t-il dit bien plus tard. Comme ces mots sous la Croix du Sud ont perdu toute signification ! Y croyait-il encore ?

Que n'est-il resté à labourer son maïs !

Mon père est né austro-hongrois, s'est prétendu argentin, pour devenir français.

Mon oncle, mes cousins sont italiens.

Reçu carte routière récente de l'Italie. Repéré Villanova sul' mare, au sud de Trieste et de Fiume.

On dit que la guerre approche.

Quel sens a tout cela ?

Demain ?

Dans ce carton, je trouvai ensuite le menu abondamment illustré du Nouvel An 1940 du cercle civil. Au revers du pigeon des forêts et des huîtres de l'anse Baudin, quelques lignes difficilement lisibles, sans doute notées dans l'urgence, au fil d'une conversation, sur le premier bout de papier disponible.

Père a acheté son premier tableau à cause de l'esclave.

Ressemblance avec ?

Maman ne sait pas.

Demi-frère (ou demi-sœur) dans les îles ?

Quelle île ?

Par quelle œuvre Albert Tobias avait-il débuté sa collection d'art

orientaliste ? Je descendis au salon turc revoir la *Bédouine au puits* de Géricault. Si la femme portant une jarre avait un type oriental marqué, l'esclave à l'arrière-plan — teint mat, très longs cheveux noirs, corps musclé, seins ronds — évoquait déjà Gauguin et le Pacifique, où s'était joué le destin d'Alberto Biasi. Dès lors, pour Robert — comme pour moi dans ses traces —, cette confidence recueillie après la mort de son père proposait une nouvelle piste : Alberto avait été jeté par le naufrage sur une île dont le nom demeurait inconnu et y avait passé six mois. Il avait vingt-quatre ans et y fréquenta une belle indigène. Lorsque, bien longtemps après, le hasard lui proposa un tableau où figurait une jeune fille aux traits semblables, il l'acheta, en fit le centre d'une pièce qu'il meubla et décora en harmonie. Le portrait de Raymonde à l'étage, et celui de la vahiné au rez-de-chaussée : la collection orientaliste, fausse piste masquant un jardin secret... Le détail n'aurait été que touchant, si pour Robert Tobias il n'avait ouvert d'autres angoisses sur la préservation de la famille. Aucun enfant encore chez lui ou chez son frère — mais peut-être des cousins germains vivant nus de la pêche au bord d'un lagon, que jamais il ne pourrait retrouver puisque son père n'avait laissé aucun détail sur l'île de son naufrage.

Le feuillet suivant était évidemment écrit après la guerre.

*Rectifications de frontières.
Tito a récupéré l'Istrie et réclame Trieste.
Que deviennent mes cousins ?*

Une dernière page manuscrite :

Tito et les communistes veulent slaviser toute l'Istrie conquise. Les Italiens sont chassés des villes et villages. Les noms des lieux et des habitants sont changés de force.

On ne dit plus Fiume, mais Rijeka.

Villanova sul' mare devient Novigrad na moru.

Même les noms de famille sont slavisés, et si je transpose les exemples des journaux, Giovanni, Francesco et Antonio Biasi — s'ils sont toujours vivants — s'appellent maintenant Ivan, Franjo et Anton Bjasic.

Mes cousins sont yougoslaves.

Plus aucune nouvelle de Gilbert depuis trop longtemps. Il a disparu. Pauvre Gilbert, parti sur un coup de tête ; jusqu'à la fin, charmant, inconstant, inconscient, inconséquent.

La petite Simone me manque autant qu'au jour terrible où la maladie l'emporta. Ma petite sœur chérie. Trente ans déjà que ma petite Simone est morte et il n'y a pas une semaine où son souvenir ne m'attriste.

Si j'ai une fille, je l'appellerai Simone. Je n'ai toujours pas d'enfants.

Ernestine ne veut pas entendre parler d'adoption, et je ne me résous pas non plus à un tel renoncement : accepter devant le juge l'enfant d'un autre couple. Cela ne sera pas.

Léon Seyrolle a peu d'espoir. Voir un autre médecin ? Mais qui ? Et pour faire

quoi ?

Si je meurs ainsi, sans enfant, ce sont les communistes qui récupéreront la Villa Raymonde !

Papa fuyait l'Autriche-Hongrie, c'est une autre tyrannie qui nous rattrape.

Qu'aurait-il fait ?

Plus de famille en Picardie du côté de maman. Ces cousins yougoslaves sont ce que j'ai de plus proche — à moins que sous le tropique...

Léguer la Villa. Les affaires. Le poids des responsabilités. Le patrimoine.

Léguer tout ce qui constitue une famille : les souvenirs, les secrets, les fous rires enfuis, les photographies, les sentiments.

Léguer tout ce qui constitue une famille : le nom, ce nom forgé par mon père.

Léguer tout ce qui constitue notre famille : les trois couronnes.

Je sortis du local d'archives et parcourus les couloirs de la Villa, savourant l'air embaumant le jasmin de nuit. Je n'y comprenais pas grand-chose, sinon que la généalogie de la famille était plus complexe que prévue. Ainsi, Benjamin Tobias aurait pu s'appeler Benjamin Biasi. Après Robert et Gilbert — sauf à choisir Norbert, Childebert ou Adalbert —, le prénom choisi pour la troisième génération, après guerre, rompait définitivement avec ce passé et ce jeu sur les noms — tout comme était rompu le lien de sang. Toutefois, consignait ces souvenirs, Robert ne laissait pas la mémoire, dont il était alors le seul dépositaire, se perdre. Avait-il raconté tout cela à Benjamin, qui avait dix ans à sa mort ? Ou son dernier acte de mémorialiste avait-il été de refermer ce dossier en y insérant le faire-part de naissance de son fils ?

Frédéric, qui en sueur achevait de tondre la pelouse, m'offrit une bière. Je la bus avec plaisir en sa compagnie.

« Au fait, comment êtes-vous arrivé à ce poste à la Villa Raymonde ?

— Par le tennis.

— ?...

— C'est une longue histoire.

— J'ai tout mon temps. »

Personne ne m'attendait à l'hôtel ou ailleurs, et j'appréciais ce garçon solitaire.

« Aux premiers temps des Troubles, la directrice a souhaité protéger les collections. Plus personne dans les ministères, évidemment, ne répondait à ses demandes d'aide. Alors, les bras qui lui manquaient, elle est allée les chercher au tennis.

— Pourquoi le tennis ?

— Parce que les clubs de foot et de rugby, comme les casernes de pompiers, étaient devenus des centres de recrutement et d'entraînement paramilitaires, selon leurs quartiers d'implantation. Les tennismen sont plus individualistes, ils n'ont pas connu cette dérive. Le lycée Baudin venait de fermer, un mois avant les vacances — et pour trois ans, mais cela nous ne le savions pas. Je passais beaucoup de temps sur les courts, et un jour nous avons vu arriver cette dame qui demandait de l'aide. Nous avons été une

dizaine à la suivre. En une semaine, nous avons tout descendu dans les caves : les tableaux, dans les caisses étanches prévues en cas de cyclone ; les autres collections, dans des valises ou des boîtes ; les meubles, les boiseries du salon turc ; les rideaux, les fenêtres ; les archives qui ont été pour l'occasion classées sommairement. Voyant toute cette jeunesse au travail, quelques mammas du quartier, qui n'étaient sans doute jamais entrées dans la Villa, sont venues spontanément nous faire du café, du thé, des gâteaux — avec les papayes et les oranges du jardin —, et puis improviser des repas à midi, avec les bananes, du poisson apporté par un pêcheur, un sac de riz apparu on ne sait comment. On n'imaginait pas les pénuries six mois plus tard... Le dernier jour, les caves étaient pleines à craquer. Nous avons cloué des planches sur l'escalier. Ne restaient que les murs et les volets intérieurs et extérieurs solidement barricadés.

— La Villa a souffert des combats ?

— Pas directement. Le fond du parc domine la cathédrale et le grand carrefour du haut de la baie des Marins, une position stratégique. Il a été parfois utilisé pour le guet et quelques échanges de tirs. Mais le front passait assez loin. Une roquette est tombée dans le jardin d'agrumes. Ce... ce château fort abandonné n'avait heureusement pas d'intérêt militaire.

— Et quand les Troubles ont été terminés ?

— Il y a eu ce grand concert à la cathédrale. La directrice a décidé de rouvrir juste après, et obtenu du gouvernement de transition deux prétendus ouvriers — plus à l'aise avec une arme qu'avec une pioche, mais c'était toujours ça. Elle est venue au tennis club chercher de l'aide pour les diriger : il fallait se rappeler très exactement la provenance des objets et la disposition des pièces pour pouvoir refaire le décor à l'identique. De tout le groupe d'adolescents qui l'avaient aidée, j'étais le seul à habiter encore non loin. Elle m'a fait venir, je l'ai assistée de mon mieux, j'ai joué le chef d'équipe pour les deux gars. Nous avons pu tout réaménager comme avant. Vous pouvez vérifier sur les photos. Le vice-roi est venu pour la cérémonie de réouverture, elle a réussi à lui arracher un poste budgétaire, et m'a dit que je commençais le lendemain. »

Le soir à l'hôtel, je revis une jolie Française avec qui depuis cinq jours j'échangeais quelques mots le matin à la piscine ou au buffet du petit déjeuner. Je me prétendais ingénieur pour une société des eaux, elle me dit qu'elle était chargée de l'audit d'une compagnie d'assurances, peut-être même était-ce vrai. De tous ces Occidentaux en mission qui s'abattaient sur Bourg-Tapage convalescent et y menaient grand train dans les hôtels, seuls jouaient franc jeu ceux qui portaient un béret bleu.

Le dîner nous permit de faire mieux connaissance. Ma chambre, plus grande que la sienne, donnait sur un balcon, d'où elle vint admirer la vue sur la baie. Elle passa la nuit avec moi. Entre l'amour et le sommeil, je lui lus à voix très basse les vers d'Alexandre Channer.

... du nonchaloir, des chiens errants, des aubes grises, ...

Une légère brise faisait entrer dans la chambre des odeurs sucrées, qui caressaient son corps et les draps froissés. Elle sourit pendant que je murmurais les mots d'un autre. Elle s'endormit avant la fin.

Sous l'absolu soleil de décembre, tais-toi !

Ne ris pas du pays des horizons turquoise.

Je la regardais dormir, enfin tranquille.

Ce fut très tôt le matin seulement qu'elle me confia devoir reprendre l'avion pour Paris dans trois heures. Au revoir et merci. Notre histoire ensemble fut à peine plus longue que celle de Thomas Colbert et Ernestine Juliette. Elle n'eut aucune conséquence. Mon égoïsme en conçut quelque dépit. Je compris que comme Thomas Colbert en son temps j'avais été utilisé pour une prestation rapide et insincère. Elle avait accepté mon invitation à dîner, et cela ressemblait à un accord passé dans un bar quelques décennies plus tôt. Méfiez-vous des contrats conclus à Bourg-Tapage.

À l'ouverture, je me présentai à la Banque nationale de développement. Channer m'avait confirmé que les archives de la Banque coloniale comme celles de la Banque d'Indochine avaient été confiées à cette banque semi-publique. J'espérais y trouver des informations sur les affaires des Tobias père et fils, dont les papiers de la Villa Raymonde ne disaient mot, et examiner les monnaies de leur collection.

L'hôtesse d'accueil s'enquit de l'objet de ma curiosité, puis, après une vérification par téléphone, m'expliqua que je n'aurais accès ni aux uns ni aux autres. Je pestai contre les banques, et ressortis dépité.

Le reste de la journée, je repris le chemin de la bibliothèque municipale, pour parcourir les vieux numéros du *Matin austral* de la mi-janvier 1949. Aucune allusion à un cambriolage de la Villa Raymonde. Pourtant, les rares vols ou agressions étaient dûment relatés, telles la tentative de forcer la réserve d'une épicerie ou la disparition suspecte de quelques canards chez un retraité. Robert Tobias n'avait pas prévenu la police. Colbert avait réussi le vol parfait.

Je n'avais toujours pas élucidé l'allusion à Jéricho. Je consultai des ouvrages d'histoire, pour vérifier ce qu'en juin 1948 ce nom pouvait évoquer : la naissance de l'État d'Israël, la première guerre israélo-arabe, les combats ?... Je ne trouvai rien de convaincant. D'ailleurs, le visiteur de passage évoquait un mot d'esprit sur les trompettes de Jéricho. C'était donc plutôt vers Josué et l'Ancien Testament que se situait le sel de la remarque ? Je perdis des heures à bâiller en feuilletant des exégèses de la Bible. J'abandonnai cette fouille au hasard, sollicitai et obtins un rendez-vous à l'évêché.

Toujours sur la piste de Robert Tobias, et du médecin qui l'avait accompagné, je cherchai dans l'annuaire si le nom de Seyrolle y figurait. Une Jacqueline Seyrolle habitait rue de Jaÿ d'Anzès. J'appelai à tout hasard. Une voix aigrelette me répondit.

« Pardonnez-moi de vous déranger, je cherche à rencontrer la famille du docteur Seyrolle. Peut-être êtes-vous une parente ?

— En effet, monsieur, je suis sa fille. Que voulez-vous exactement ?

— J'aurais voulu vous rencontrer pour évoquer le docteur Léon Seyrolle.

— Me parler de mon père ? Il est mort depuis... un demi-siècle...

— Je voudrais vous parler de la fin des années quarante.

— Vous m'intriguez. Et pourquoi cette curiosité ? »

Que répondre à cela ?

« Je crois que votre père était un ami de Robert Tobias. J'effectue des recherches sur la famille Tobias.

— Voilà qui est bien mystérieux. Passez me voir... mardi prochain, vers dix heures. »

Le soir au restaurant, je parcourus négligemment la brochure de la Banque nationale de développement, que j'avais prise pour me donner une contenance après la rebuffade. Rien d'intéressant, sinon, en dernière page, la composition du capital, dont le groupe S.T.C. détenait quatre pour cent. Après avoir pesé le pour et le contre, j'envoyai un message à Tucker, et lui demandai de m'en faire ouvrir les portes.

Il me répondit dans l'heure — ne dormait-il donc jamais ? — qu'il faisait le nécessaire pour le lendemain.

De bon matin le jeudi, dans un bureau donnant sur le jardin de la cathédrale, un père mariste bedonnant et myope m'apprit mille choses sur la symbolique de Jéricho assiégée, le sermon d'Origène, l'évocation du septième ange de l'Apocalypse, les interprétations chrétiennes... mais rien qui me permette de comprendre pourquoi dans un dîner mondain il y avait plus d'un demi-siècle cette allusion avait fait sourire les convives, puis contrarié Robert Tobias.

Grâce à l'intercession de Tucker, je fus ensuite reçu par le directeur général de la banque, dont le bureau occupait le dernier étage de la tour de verre noir plantée au milieu de la ville. La vue depuis les fenêtres dominait le port, les baies de la Chaloupe et des Marins, plus loin les îlots, vers l'intérieur la mairie en contre-plongée, Butte-Rouge, plus à droite la ville haute toute piquetée d'arbres, à l'horizon les montagnes encapuchonnées de nuages. Il me pria de m'asseoir, fit servir un café, et m'écouta. De mes diverses préoccupations, je commençai par celle qui me sembla la plus anodine.

« Monsieur le directeur, je voudrais tout d'abord savoir si le groupe S.T.C. est très présent dans l'économie locale. »

Il ouvrit de grands yeux, toussa, et répondit en cherchant ses mots :

« Mais... C'est S.T.C. qui vous envoie ? »

J'eus un sourire allusif, qui maintenait ma question. Il était délectable de désarçonner aussi visiblement ce banquier.

« ... Comme vous voulez... Le groupe est présent à Bourg-Tapage depuis une trentaine d'années, notamment dans le négoce des bois. Il a rapidement diversifié ses actifs. Vous savez, naturellement, qu'ils sont actionnaires de la banque. Quatre pour cent, ce que nous appelons une carte de visite. Mais avoir le directeur général de S.T.C.

à notre conseil d'administration est un atout et ses conseils sont évidemment très précieux. Vous le saluerez de ma part.

— Je n'y manquerai pas. »

J'essayai de sous-entendre que j'évoquais un vieux copain, avec qui je faisais peut-être du ski ou des sorties en voilier. Que diable Tucker lui avait-il dit ?

« Et hormis la banque ?

— S.T.C. était déjà présent dans les services portuaires, l'immobilier, le bois, un peu le tourisme. Ils ont racheté des entreprises au moment des Troubles. Plus personne n'investissait, tout le monde voulait vendre, que dis-je, brader et partir. Le pari était simple : les Troubles se termineraient bien un jour. Et ce jour a fini par arriver. Depuis que les casques bleus sont là, les choix stratégiques de S.T.C. se sont révélés aussi rentables que judicieux. »

Il devait croire que j'effectuais une mission de contrôle, qu'il passait une sorte d'examen. J'essayai de me faire une tête d'examinateur et sortis un calepin pour griffonner des notes imaginaires.

« Encore un peu de café ?

— Avec plaisir. »

Vu sous cet angle, un banquier sur la défensive est un être fragile et qui suscite la sympathie.

« Le coup le plus habile, c'est la pêche.

— La pêche ?

— Bourg-Tapage avait une grande tradition de pêche à la baleine, qui s'est arrêtée entre les deux guerres. La petite pêche côtière vivotait. S.T.C. a proposé une approche originale aux gros bras du syndicat : en faire des patrons pêcheurs. Le groupe achetait des bateaux à Taïwan, les leur louait, s'occupait des approvisionnements et du négoce, faisait crédit. Il y a du thon dans le Sud, là où allaient les baleiniers. Ils ont accepté le marché, sur une idée simple : quel que soit l'avenir de Bourg-Tapage, la pêche est une carte à jouer. Ils ont vite appris. Pendant les Troubles, ils ont tous pu pêcher et travailler. Quand le port était fermé, le Syndicat des thoniers congélateurs organisait avec l'aide logistique du groupe des transbordements au mouillage dans la baie des Marins, qui n'ont jamais été empêchés. De huit thoniers au départ on est à une trentaine, tous identiques. Regardez un dur comme Henri Véronique...

— C'est un Insulaire ?

— Oui. Il a eu son bateau, a pris goût au métier de patron pêcheur et aux comptes bien équilibrés. Il a su développer son affaire. »

Le directeur transpirait.

« J'aurais une deuxième question. J'ai visité la Villa Raymonde et demandé à voir la collection de pièces anciennes que Robert Tobias y avait rassemblée. On m'a répondu que ce trésor était dans les coffres

de votre Banque.

— Vous me l'apprenez. Je vais interroger le directeur du département des valeurs. Vous pourrez les examiner, bien sûr.

— Je voudrais également effectuer quelques recherches dans les archives, soit de la Banque coloniale, soit de la Banque d'Indochine, pour y retrouver les comptes de Robert Tobias, et si possible de son père, Albert, arrivé ici au tournant du siècle.

— Ces papiers sont effectivement chez nous, et à votre disposition.

— Un de vos collaborateurs pourra-t-il m'assister ? À deux nous irons plus vite.

— Mais certainement. Je vais demander à Louis Alexandrine de vous accompagner. Un de nos plus brillants analystes. Le premier Insulaire à atteindre ce niveau de responsabilité chez nous.

— Bien sûr, je peux lui faire confiance pour rester discret sur nos travaux ?

— Bien entendu.

— Y compris à votre égard ?

— Si vous le souhaitez... »

Le directeur fit venir un grand jeune homme, qui m'accompagna jusqu'au sous-sol. Les archives des deux banques occupaient plusieurs pièces garnies d'étagères sur tous les murs. Je l'instruisis de sa mission :

« Je voudrais que vous cherchiez à vous faire une idée de la situation de Robert Tobias, autour de l'année 1949. Disons pour être large de 1938, mort de son père, à 1959, année de son décès. Mais l'année 1949 est celle qui m'intéresse le plus. Il me faut savoir si ses affaires allaient bien, si ses banquiers le suivaient. Un rapport écrit me sera bien utile, mais donnez-moi vos premières impressions dès que possible. Et pendant ce temps, je vais faire des recherches sur le père, Albert Tobias. »

Les années les plus anciennes dormaient dans une autre pièce, et nous laissâmes la porte ouverte. Louis Alexandrine se mit au travail aussitôt. Il m'appela une seule fois, au bout de deux heures :

« L'Hôtel de Paris appartenait-il à Robert Tobias ?

— Je crois qu'il appartenait à sa mère, Raymonde Durand d'Esmond, mais il a pu s'en occuper. Son père y avait peut-être des parts en propre dont il aurait hérité.

— Je comprends mieux. Avant ce soir je vous fais un tableau de ses actifs et de ses mauvaises affaires.

— Mauvaises à ce point-là ?

— Mmoui... Vous verrez. »

Libéré de ces ennuyeux travaux de comptabilité rétroactive, je plongeai dans les cartons autour de 1900.

Dans les archives de la Banque coloniale, les liasses relatives aux sociétés d'Albert Tobias étaient parfaitement rangées. Par où attaquer ? Des comptes, des notes, des bilans, des télégrammes, des colonnes de chiffres, mais il aurait fallu un comptable pour s'y retrouver. Le dépouillement des prêts, des cautions, des nantissemments, des calculs d'intérêt m'eût pris trop de temps. Je ne voulais pas déranger Louis Alexandrine qui travaillait sur les affaires du fils.

Rien d'insurmontable pour un curateur aux documents privés. Je soupirai et entrepris de lire ces lettres d'affaires, qui pour moi se ressemblaient toutes. Sur la fin seulement, les difficultés s'accumulaient et même un œil non expert comme le mien comprenait que ces retards réitérés, ces excuses inutiles et ces promesses non tenues signalaient le déclin d'un patrimoine. Lorsque Albert Tobias disparaît, il n'est déjà plus l'homme à la main heureuse du début du siècle. La crise de 1929 expliquait sans doute ce lent effondrement.

Mais il fallait commencer par le commencement. Albert Tobias avait créé sa première affaire dès 1897, soit un an après son arrivée à Bourg-Tapage. Ce petit commerce où l'on vendait de tout rencontra le succès. Il put deux ans plus tard acheter une maison dans la ville basse, un quartier alors à peine construit. Il l'agrandit pour en faire un magasin d'articles de Paris, avec deux logements de rapport à l'étage. Il créa l'année suivante la première librairie-bazar de Bourg-Tapage. Une société de négoce de bois fit faillite : il la racheta.

Une lettre du directeur de la banque, de décembre 1902, donnait un éclairage sur ces premières années. Il répondait à Jules Durand d'Esmond :

Cher ami

Pardonnez-moi de vous répondre aussi tard et par écrit, mais une attaque de goutte me cloue à nouveau au lit. Je me dis aussi que vous écrire ce que je pense d'Albert Tobias sera plus clair qu'une conversation — puisque vous pourrez relire ma lettre à votre aise, si vous le souhaitez.

Je ne me prononcerai pas sur l'idylle qu'il entretient avec mademoiselle votre fille. Vous vous êtes adressé au banquier, non à l'ami, et c'est en banquier que je réponds. Mais je sais combien, depuis votre veuvage, vous êtes proche de votre unique enfant et ne puis ne pas en tenir compte.

Je ne tiendrai pas davantage compte de certaines extravagances — je pense à l'aubade qu'il fit donner sous vos fenêtres ! Mais quoi ? Si l'on n'est pas extravagant à vingt-sept ans, on ne le sera jamais.

Aucune extravagance dans ses affaires en tout cas.

Albert Tobias est arrivé à Bourg-Tapage en 1896, et a d'abord travaillé comme commis chez Lormond Frères, où il a donné toute satisfaction pour son sérieux. Le père Lormond lui a offert la place de premier commis, ce n'est pas ce dont il rêvait.

Assez vite, il a voulu être maître de son affaire. Il est venu me voir, et m'a exposé son projet de commerce, intelligemment conçu. Le garçon est sympathique, mais je le croyais sans le sou, je lui fis donc une réponse destinée à le décourager. Il me dit alors pouvoir apporter au capital de son affaire, outre les modestes économies faites sur ses appointements chez Lormond, quelque chose de plus sérieux : des pièces d'or

en garant. Je demandai à les voir, il me présenta trois pièces anciennes, que par leur dessin je daterais du début du XVIII^e siècle. Je n'y connais rien, je remarquai seulement un visage couronné d'un côté et une tour de l'autre.

Surpris, je les fis éprouver : de l'or du meilleur aloi. Je lui demandai comment ces pièces étaient arrivées en sa possession, il me dit en souriant qu'il n'avait pas le droit de me répondre. Je crus alors avoir affaire à un aventurier, voire à un gredin, et lui promis assez froidement une réponse rapide. Je ne participerais pas à un projet débuté sous d'aussi malhonnêtes auspices.

Quelques télégrammes plus tard, je dus réviser mon jugement : aucune plainte pour vol de telles couronnes d'or n'était signalée en Europe ou en Amérique. Et l'évaluation de la valeur de ces pièces dépassait ce que j'aurais supposé. Rien ne l'obligeait à me dire d'où il les tenait. J'imaginai... quelque aventure galante... pourquoi pas ?

Je le revis, lui promis mon soutien. Les pièces, déposées à mon coffre et gagées, furent la sûreté d'un premier emprunt, qui lui permit d'ouvrir son commerce. Lorsqu'il lança un peu plus tard sa librairie, je l'aidai à trouver des actionnaires : le vieux Lormond vivait encore et eut l'élégance de placer quelques fonds dans cette affaire de son ancien commis qui ne le concurrençait pas.

Il a d'autres projets. Je sais qu'il s'intéresse à l'automobile, qui bientôt arrivera à Bourg-Tapage. Il veut aussi créer un hôtel convenable, qui manque à notre colonie. Il m'exposait avec justesse que si le quartier du port a ses hôtels louches, les officiers leur cercle, et nous le cercle civil (vous souvenez-vous de notre enthousiasme lorsque nous l'avons créé ?...), le voyageur ou le fonctionnaire en mission ne savent où descendre.

Il n'a pas — pas encore — les moyens de ces nouveaux projets. Je note qu'il rembourse ses emprunts rubis sur l'ongle, et suis disposé à l'aider encore. J'espère et je crois qu'il finira par y arriver. Notre colonie a besoin d'hommes comme lui.

Alors bien sûr, nul ne sait d'où il vient. Certes, et je m'en réjouis, il connaît son Credo et son Confiteor et va à la messe. Mais que sont, où vivent ses parents ? Quelle est même sa nationalité ? D'où vient ce petit trésor en or ? Et ce léger accent, de quel pays trahit-il l'origine ? À ces questions il n'y a pas de réponse.

Si nous étions à Bordeaux, je vous dirais que cela m'inquiète. Mais ici ? Une colonie n'est-elle pas le lieu où les jeunes gens courageux peuvent se forger entièrement une vie nouvelle ? Son avenir m'intéresse plus que son passé. Et je crois en ses capacités.

Si ce projet d'union voit le jour, cela consolidera ses affaires, et c'est très bien.

Vous envisagiez il y a quelque temps d'envoyer Raymonde en métropole pour y trouver un parti. Croyez-vous que là-bas elle échapperait aux coureurs de dot ? Que vous pourriez mieux vérifier qui sont les prétendants ? Que vous sauriez les ramener à Bourg-Tapage pour adoucir vos vieux jours ?... mais je m'égare.

En tant que banquier en tout cas, je prête de l'argent à Albert Tobias et en prêterai encore sauf accident. Il n'est pas encore un entrepreneur considérable de notre colonie, mais il peut le devenir s'il continue dans la même voie.

Voilà, cher ami, ce que vous disent mes livres de compte ! Je reste à votre disposition et souhaite à votre fille tous les bonheurs auxquels elle peut prétendre.

Bien à vous.

Le directeur réapparut pour m'inviter à déjeuner, oubliant son jeune collaborateur. Il essayait à toute force d'être aimable, et je n'eus pas le cœur de refuser — laissant avec un peu de remords Louis Alexandrine dans la poussière des registres. Il me conduisit lui-même au restaurant du golf en me racontant en détail l'histoire du lieu.

Le golf de Bourg-Tapage, situé sur les flancs d'une colline tournée vers la baie des Marins, avait été progressivement rattrapé par la croissance de la ville. Son restaurant et sa piste de danse ont été depuis l'origine un haut lieu de la vie sociale. Les guirlandes d'ampoules colorées, à demeure dans les arbres, la brise de mer au crépuscule, l'orchestre nonchalant et les plaisanteries des barmans avaient accueilli trois générations de jeunes gens triomphants et de jeunes femmes en robes ajustées.

Cerné désormais au sud par les plus sobres maisons de la ville haute, à l'est par un quartier d'artisans, d'entrepôts et de garages qui escaladait un promontoire le séparant du quartier de la Chaloupe, au nord par des immeubles populaires de plus en plus élevés, le golf leur offrait ses pelouses et ses bosquets fleuris.

Pendant les Troubles, herbes et buissons avaient repris leur liberté, en l'absence des jardiniers. La zone du golf n'avait pas été directement affectée par les combats.

Lorsque le cimetière central était devenu de fait inaccessible aux habitants des quartiers Sud, pendant les mois les plus terribles, le trou n° 11 avait servi à enterrer les morts : les victimes des combats, mais aussi les vieilles femmes en noir, les enfants mort-nés ou les malades qui n'avaient pu se procurer leurs médicaments. Parties du bunker, les tombes avaient progressé sur le parcours, vers le fairway. Au bout de six mois, elles avaient empiété sur la partie plane du trou n° 8.

(Et que savais-je des lignes de front traversant les villes ?

Le hasard des combats découpe, déchire, désagrége, déstructure ce qui donne du sens à un quartier. Les trajets, les réseaux, les habitudes, les promenades se bloquent. Soudain le voisin habite au-delà, dans un espace impossible à atteindre. Les bus ne circulent plus, ou sur des itinéraires réduits comme des moignons. Enfuis, le marché aux légumes, l'école, le cimetière, la cathédrale, le jardin public — et tout aussi absurdement de ce côté-ci, tout autant amputés du reste de la ville, l'atelier communal, le lycée, le grand magasin, le cinéma.

Coupez une pomme en deux, vous avez deux demi-pommes. Séparez une ville — avec ce qu'il faut de fer, de feu et de sang pour fendre en deux sa substance même, sur une ligne dictée par des logiques militaires, entre sacs de sable, tranchées, barricades, immeubles éventrés, avenues désertées... —, séparez une ville en deux, vous n'aurez pas deux demi-villes, mais deux morceaux de chair palpitants et blessés, inguérissables, inconsolables, épuisés de la nostalgie de la moitié qui leur manque.

Le bruit des armes, les destructions, les morts et les blessés, la violence nue des combats secrètent une douleur supplémentaire. La douleur première est d'avoir disjoint ce qui était uni.

Mon père ne m'a jamais raconté Beyrouth divisé, ni son choix de l'exil.

Je ne peux tenir que de lui ce que je sais des lignes de front.)

À l'arrivée des casques bleus, les familles avaient d'abord consolidé les croix précaires, apporté des pots de fleurs, esquissé des allées de circulation. Elles avaient également demandé que le terrain des anciens trous n° 8 et 11 soit laissé en l'état.

Les golfeurs étaient revenus sur un parcours à seize trous. Le golf-club avait saisi la mairie de la nécessité de recréer ailleurs les deux trous manquants, notamment pour attirer les touristes. Golfeur lui-même, le maire avait été sensible à l'argument et envisagé l'achat d'un dépôt de bus abandonné, adjacent au trou n° 3. Mais où trouver les crédits nécessaires ? Une société à capitaux sud-africains avait présenté un projet de golf, casino et hôtel de luxe de deux cent cinquante chambres sur une plage, à mi-chemin entre la ville et l'aéroport, auquel le gouvernement avait accordé bien plus d'intérêt.

Certaines voix distinguées avaient demandé que l'ensemble du golf soit transformé en jardin du souvenir. Les golfeurs s'étaient tus par décence, mais les habitants des quartiers Nord avaient réclamé le maintien du golf et de ses emplois de jardiniers, de serveurs, de secrétaires, de réceptionnistes, de caddies, même si eux aussi avaient perdu des proches pendant les Troubles.

« Et, conclut le directeur de la Banque, vous savez comment cela s'exprime à la tribune de l'Assemblée ? Un élu de ce quartier a osé dire : il faut hélas être riche pour porter le deuil longtemps. Et comme souvent, comme trop souvent, on ne décide rien. Vous pourrez jouer, mais sur un golf à seize trous. »

Nous avons déjeuné en terrasse, en belvédère au-dessus des barques et du phare de la baie des Marins. Une guêpe jaune agressive et stupide vint s'intéresser à mon assiette, où elle périt écrasée d'un coup de cuillère. Tout en bas de la pelouse, à demi masquées par un imposant manguier aux feuilles vert tendre et bronze, j'entr'apercevais de petites constructions de maçonnerie carrelées de blanc, de modestes mausolées absurdes et navrants.

Le directeur me confia également, après vérification, que sa banque ne détenait aucun trésor de monnaies anciennes. Lesquin et Colbert avaient bien tout raflé, et depuis 1949 personne n'osait dire que la collection de pièces de la Villa Raymonde s'était envolée.

Avant de rentrer, le directeur insista pour me faire visiter sur le port deux affaires liées à S.T.C., une société de lamanage et un entrepôt frigorifique à l'écœurante odeur de poisson. Il ne m'épargna pas le montage financier complexe de l'opération : subventions, avances fiscales, prises de participation clients, filiale dédiée... Mon air

approbateur suggérait que je comprenais quelque chose à ce dont il me faisait la louange.

De retour à la banque, je redescendis dans les sous-sols. Louis Alexandrine — avait-il seulement déjeuné ? — dépouillait toujours des liasses, et lorsque je lui proposai de faire une pause avec moi dans le jardin d'un café du Boulevard, il ne refusa pas. À l'ombre d'un arbre à pain, j'écoutai ses premières impressions :

« Robert Tobias est devenu le maître de ses affaires à la mort de son père, en 1938. Avant cela, même si son père l'associe, il ne décide rien et ne semble pas tout savoir. Les affaires Tobias ne vont pas bien : Albert Tobias s'est obstiné dans la chasse à la baleine, alors que l'activité était durablement déficitaire et achevait de disparaître. Il était bien placé sur le négoce des bois, mais a souffert de la crise de 1929. Sa librairie, son garage et sa concession automobile et de matériel agricole étaient encore solides, mais trop routiniers. Ses investissements immobiliers ont souffert de l'atonie économique de la période. Albert Tobias se rendait-il compte de la fragilité de ses positions ? »

J'avais le soleil de l'après-midi dans les yeux, à travers les filaos qui, de l'autre côté du Boulevard, longeaient la plage. La mer grise, fouettée par une brise sèche, moutonnait. Les descriptions de Frédéric me revenaient en tête. De cette même table, en janvier et avec un peu de chance, on pouvait voir les baleines jouer à mi-distance des arbres et de l'horizon.

« À son décès, en 1938, Robert continue dans ses traces. La Seconde Guerre survient et avec elle les temps difficiles. Tobias s'endette et a du mal à rembourser. Il ne diminue pas son train de vie, ne licencie aucun des employés recrutés par son père et devenus trop nombreux. La banque se fait pressante, et peu à peu convertit ses créances en participations. Les sociétés de Tobias tombent les unes après les autres dans son escarcelle. L'année 1949, que vous m'avez particulièrement signalée, n'est qu'une année parmi d'autres dans cette spirale. Il est contraint de vendre un beau terrain dans les hauts de la baie des Marins, alors en pleine expansion. Mais vendre les actifs pour boucher les trous ne fait pas une stratégie. En outre, la colonie lui demande de payer ses impôts, ce qu'il avait un peu négligé de faire. En 1951, la banque et la colonie signent avec lui un premier protocole pour effacer ses dettes fiscales, par lequel il lègue la Villa Raymonde à la colonie avec toutefois maintien de la jouissance pour sa famille jusqu'à sa mort. Il y a des échanges allusifs sur la valeur des tableaux que je n'ai pas compris.

— Je ne crois pas que ce soit très important », le rassurai-je, sans comprendre pourquoi il y aurait des doutes sur la collection Tobias.

« La mort de sa mère en 1954 lui donne un peu de temps, puisqu'il hérite de ses biens propres, notamment l'Hôtel de Paris, ainsi que des terrains et des parts de sociétés dans le négoce de bois. Là encore, il vend peu à peu. Il doit en 1956 renégocier le protocole avec la colonie, accepter la vente en viager de la Villa. Mais il refuse toujours de diminuer son train de vie, avec domestiques et grandes réceptions. Quand il meurt en 1959, ses divers créanciers, et notamment la banque et la colonie, font valoir leurs droits. Une fois purgé de ses dettes, le patrimoine de Robert Tobias ne vaut quasiment plus rien.

— Vous avez vu tout cela en une matinée ?

— Ce n'était pas difficile, les bilans et les assemblées générales sont éloquents.

— Éloquents pour qui parle leur langue ! Vous pouvez me mettre tous ces éléments par écrit et me faire porter une note à mon hôtel ? »

À quoi me servirait-elle ? Je n'en savais encore rien.

« J'ai encore deux ou trois choses à vérifier, mais je pense finir dans la journée. Le rapport pour demain, ça vous va ?

— C'est parfait. »

Nous dégustons un thé à la menthe, rite que la petite communauté syro-libanaise avait diffusé dès avant la guerre dans toute la colonie.

« Il y a quelque chose d'autre. Trop tenu pour le consigner par écrit.

— Allez-y.

— Juste une ou deux allusions. Dans un conseil d'administration, Tobias confirme un engagement antérieur d'aller prendre les eaux à Vichy.

— Et alors ? Bonnes vacances, monsieur Tobias ? »

Mauvaise plaisanterie, pensai-je trop tard, puisque Vichy pour Tobias était aussi le miroir aux alouettes où son frère Gilbert s'était compromis et perdu.

« Non. Le procès-verbal d'un conseil d'administration n'est pas une chronique des vacances projetées. Si les actionnaires en ont parlé et ont souhaité le noter, c'est que la cure de Tobias importait à la société.

— Je ne comprends pas.

— La cure à Vichy, pour les coloniaux, soignait les alcooliques.

— Tobias buvait ?

— Quelle autre explication à cette remarque du procès-verbal ? »

Le portrait se nuancait de couleurs imprévues. L'apéritif dans les salons de la Villa comme un rituel suicidaire...

« Les actionnaires prenaient acte de la volonté de Tobias d'aller se désintoxiquer ?

— Ou plutôt, par cette remarque anodine, ils le contraignaient à le faire.

— En quelle année ?

— 1953. »

Cette année-là, un enfant de quatre ans jouait au pied des orangers.

Ascension et chute de la maison Tobias... De la possession de trois pièces d'or, Albert Tobias avait su faire le début d'une fortune. Son fils avait continué sur sa lancée sans génie et, ayant perdu les pièces d'or, avait fini par tout perdre. C'était logique et cruel comme un conte de Grimm.

Et je n'étais pas encore satisfait.

L'enfant de quatre ans, ardemment voulu, payé d'un sacrifice indicible, baptisé d'un prénom ironique, assistait au déclin de celui dont il portait le nom. Que savait-il ? Que devinait-il ?

Je ne parvenais pas à imaginer dans les jardins de la Villa ce couple avec cet enfant.

Le soir même, un peu avant la fermeture, je remontai à la Villa Raymonde. Je demandai à Frédéric où était la chambre de Benjamin. Il n'en savait rien, mais me confirma que j'avais vu toutes les pièces. L'enfant dormait-il avec ses parents ? Ou dans un salon converti provisoirement en chambre, et qui avait retrouvé son usage initial ?

Peu importait. Mais quelle que soit la réponse, Robert Tobias, si attentif à l'aménagement intérieur, n'avait transformé aucune des nombreuses pièces de la Villa pour en faire une chambre. Benjamin, et non Bienvenu.

La lumière dorée, nostalgique, éclairait de biais les salons. Les arbres du verger se découpaient sur le ciel et la mer lointaine, avant que dans deux quarts d'heure la trahison du soleil ne ravisse soudainement toute couleur. Les meubles du salon colonial prenaient des nuances abricot. Je passai ensuite au salon turc, où les tableaux devenaient indistincts, sauf un cheval blanc orgueilleusement dressé, devant le puits, face à la Bédouine effrayée. La force du trait d'un Géricault.

Tout d'un coup, je compris. Les trompettes de Jéricho. Une plaisanterie au salon turc, à l'heure de l'apéritif. Quelque jeu de mots sur Jéricho et Géricault. Seul un tel calembour avait pu donner à cette lettre de son hôte d'un soir un sens spécial. Robert Tobias savait que ce tableau avait pour son père une signification singulière. Pourquoi avait-il condamné cette lettre au dossier des mauvaises nouvelles ? Parce que son hôte annonçait qu'il allait répéter le trait d'esprit ? Mais quelle menace, quelle information déplaisante contenait-il ? Géricault en était la clef, mais comment ?

À la crête d'une colline à l'horizon, le soleil rasant faisait surgir des draps mis à sécher et des toits de tôle. Je rentrai dans la Villa pour contempler à nouveau le tableau de Géricault, ne distinguant plus dans l'envahissement de la nuit que les grandes masses sombres et le poitrail blanc du cheval.

Il me fallait trouver un spécialiste du peintre français. Le décalage horaire, l'absence de contacts dans ce milieu, la difficulté d'expliquer ce que je voulais vraiment rendirent infructueuses mes premières approches. Fallait-il vraiment continuer ?

Tout occupé de cette quête, je partis aussi dans une autre direction. Je devais remonter encore plus haut et savoir comment Alberto Biasi,

jeune marin sans le sou, avait pu se retrouver propriétaire des trois pièces d'or à son arrivée à Bourg-Tapage. Je sentais que ces pièces m'obsédaient au-delà du raisonnable et que je n'avais pas besoin de suivre cette piste. Mais comment faire autrement ? À New York déjà, j'avais recherché tous les articles que je pouvais trouver sur les couronnes d'or, et, face à la baie, du balcon de ma chambre, je les relus soigneusement. Chacune de ces études savantes, publiée dans telle ou telle revue spécialisée, mentionnait, au moins par une brève citation, l'étude du professeur Bronfmann, de l'université de Varsovie. Ce texte, paru en 1947 dans les *Annales de l'Académie des Sciences* de Pologne, établissait une recension complète et définitive des pièces d'Alexandre-Auguste de Gerolstein-Anhalt. Un ami à Paris réussit à se le procurer et me l'envoya : quarante pages en polonais, et quinze pages de notes. Grâce au réceptionniste de l'hôtel, je parvins à contacter une vieille dame née à Cracovie, qui pourrait me le traduire. Je fonçai chez elle, dus subir le récit d'une vie entre l'Europe, les États-Unis, le Brésil et Bourg-Tapage, et réussis à la convaincre de se mettre au travail aussitôt. Elle avait gardé un fort accent et fumait sans cesse. Son prix serait le mien. J'insistai sur l'urgence.

Après trois jours de tâtonnements et de refus dans les milieux de la peinture classique, je me souvins de mon premier client, ou plutôt de sa petite-fille, pour qui j'avais inventé mon métier. Passionnée d'art, elle courait les galeries et les expositions. Je réussis à la joindre, et la suppliai de me trouver un spécialiste de Géricault. L'idée que j'en aie besoin à l'autre bout du monde l'amusa. Elle releva le gant, mobilisa ses relations. Le lendemain, très tôt le matin, j'appelai son contact, Charles Vélain, conservateur au musée du Louvre.

Après m'être confondu en excuses, je commençai à expliquer mon propos, mais il me coupa assez vite :

« Vous êtes à Bourg-Tapage, au vu du numéro de téléphone qui s'affiche. Vous voulez donc en savoir plus sur le Géricault de la Villa Raymonde ?

— Bravo ! mais comment...

— Le Géricault de Robert Tobias. Douteux, mon cher, plus que douteux. La *Bédouine au puits* est apparue vers 1935 : jamais référencé ni même cité antérieurement. Le tableau est toujours resté à Bourg-Tapage, et ses propriétaires successifs, Tobias puis le musée, ont continûment refusé qu'il soit expertisé, ou même qu'il sorte de la Villa. Je crois que c'est une des conditions de la donation faite par Tobias. Il n'existe même pas en carte postale ! Je l'ai vu comme simple visiteur, et je n'y crois pas. Mes collègues non plus. Probablement une sorte d'imitation, brillante d'ailleurs, issue d'un atelier orientaliste du début du xx^e.

— C'est un faux ?

— Je ne pourrais le dire qu'après l'avoir examiné, et l'examiner est impossible. Mais vous pouvez le penser.

— Il figure pourtant sur les guides touristiques comme l'un des trésors du patrimoine de Bourg-Tapage.

— Vous pensez que cette littérature fait foi ? Ouvrez n'importe quel livre sur Géricault, vous n'y verrez point de *Bédouine au puits*. Et, avant que vous ne dérangiez l'un de mes collègues, je peux vous dire que le Delacroix aussi est plus que douteux. Le dessin d'Ingres également. On peut discuter sur le Fromentin. »

Je restai un instant silencieux. Cette révélation avait diverses conséquences, et j'essayais de tenir tous les fils.

« Ce doute sur le Géricault de Tobias, il est récent ?

— Depuis que le musée a été créé, un peu après la guerre, je crois. La *Bédouine au puits* a été alors mieux connue dans le monde de l'art, et son attribution n'a jamais convaincu. Lorsque j'étais étudiant — ce n'est pas d'hier —, mon maître le citait en exemple des œuvres notoirement suspectes.

— Mais pourquoi Tobias a-t-il fait courir cette légende ?

— Qui peut savoir ? Par vanité ? Pour éviter l'humiliation d'avoir été dupé ? Pour garder chez lui avec les honneurs le supposé plus beau tableau jamais arrivé dans son île ?

— Parce qu'il y croyait quand même ?

— Un tableau douteux, c'est un accident dans une vie de collectionneur. Deux, c'est une malchance insigne. Trois, voire quatre si vous ajoutez le Fromentin, ce n'est plus de la malchance...

— Qu'est-ce donc ?

— Une tromperie organisée. »

Après avoir remercié le conservateur, je sortis sur le balcon réfléchir face à la mer aux implications de ce jugement. Une bonne brise du large s'était levée et faisait danser les palmes au jardin. Robert Tobias savait que son Géricault était faux, cela expliquait pourquoi il avait trouvé désagréable que son hôte d'un soir s'en fasse le propagandiste maladroit. Le tableau était apparu vers 1935. La petite collection d'art orientaliste avait été constituée par Albert Tobias pour créer le salon turc de la Villa et y exposer innocemment la *Bédouine au puits* et son esclave au second plan. Sans doute avait-il acheté ce tableau, puis les deux autres, sciemment à un faussaire. Peut-être même l'avait-il fait exécuter en exigeant ce détail.

Tous les tableaux étaient faux, toutes les monnaies d'or avaient été volées par deux marins en escale : la fortune et le crédit de Robert Tobias reposaient sur une fiction. Que le public ou les banquiers l'apprennent, et il était ruiné, aux abois.

Je repris mes notes pour vérifier à quelle date avait été prononcée

son exclusion du cercle civil : 1952. Rien de plus inexorable que la chronologie dressée par Louis Alexandrine. L'édifice social de Robert Tobias vacillait.

À sa mort, en 1959, tout Bourg-Tapage apprit qu'il avait vendu en viager la Villa Raymonde à la colonie, sous la condition de n'y rien changer. La colonie avait fait preuve d'élégance, n'engageant aucune démarche. Ernestine Tobias quitta d'elle-même la Villa Raymonde, qu'elle n'avait plus les moyens d'entretenir, en 1962. Benjamin et sa mère s'installèrent dans un modeste appartement et disparurent de la scène publique.

Il me fallut attendre encore deux jours pour recevoir la traduction de l'article polonais. Hugo Bronfmann, dans une brève introduction, expliquait dans quelles conditions il avait rédigé ce travail esquissé avant la guerre. Il avait fui Varsovie à l'arrivée des troupes nazies et s'était réfugié avec sa bibliothèque et ses papiers dans un village où il avait une maison de campagne. Une famille de paysans l'avait caché et nourri, le faisant passer pour un ouvrier agricole simple d'esprit. Malgré son âge et son inexpérience, il avait tenté de son mieux de remplacer dans les travaux des champs le fils qui jamais ne reviendrait du front ; et le soir, la nuit, l'hiver, il rédigeait ses analyses. Ses livres et sa correspondance étaient cachés dans une cave sous le grenier à foin. Cette longue réflexion solitaire, ces travaux de l'esprit lui avaient sans doute permis de tenir dans les horreurs sans nom de la Pologne occupée.

L'article était dédié *au prince Alexandre-Auguste, protecteur des juifs, et à la famille K, qui m'a sauvé la vie.*

Sa *recension des couronnes d'Alexandre-Auguste* était malgré ses modestes dimensions une œuvre fondamentale, autant pour la méthode que pour les résultats obtenus.

Il avait décidé de raconter l'histoire de tous les exemplaires connus de cette monnaie exceptionnelle. Choissant l'année 1690 comme point de départ, l'étude dénombrait deux cent trente-huit pièces. L'enquête se déployait sur tous les continents — avant que la catastrophe de 1939 n'interrompe les courriers répondant au professeur Bronfmann, titulaire d'une chaire d'histoire de l'Europe à l'université de Varsovie.

Le dénombrement commençait par les pièces toujours restées dans des institutions publiques. Les numéros 1 à 8, recensés dans le trésor de Louis XV, dormaient toujours à la Monnaie de Paris. Les numéros 22 à 45, arrivés dès 1730 au Vatican, n'en avaient jamais bougé. Mais même les couronnes des Monnaies et des musées se ressentaient du ressac de l'Histoire. Les pièces françaises 9 à 12 avaient été offertes par Napoléon à son frère Joseph,

alors roi d'Espagne. Au retour des Bourbons d'Espagne sur le trône, elles étaient restées à Madrid pour près d'un siècle et demi. Lorsque les franquistes ont approché de Madrid en 1938, « l'or des républicains » a été envoyé par bateau spécial au gouvernement ami du Mexique. Dans les caves de la Banque nationale du Mexique, elles rejoignaient ainsi les pièces 83, 107, 122 et 139, achetées par Napoléon III à des collectionneurs privés et par lui offertes à son protégé Maximilien, éphémère et malheureux empereur de ce pays. Plus près de Bronfmann, les pièces de la Banque de Lituanie — numéros 53, 77, 78, 201, 234 et 235 — avaient été confiées juste avant la guerre à la Banque de France où elles se trouvaient toujours — *bien que la Lituanie ait rejoint la glorieuse Union soviétique et réclamé en vain la restitution de son dépôt sacré au gouvernement revanchard de la France*, phrase qui avait peut-être été ajoutée au texte original de Bronfmann.

Les couronnes appartenant à des personnes privées étaient évidemment plus difficiles encore à suivre. Elles apparaissaient dans des cadeaux faits par des princes, des dots, des successions, plus tard des ventes aux enchères. Elles disparaissaient lors des troubles politiques : les guerres napoléoniennes, les révolutions de 1848, la Première Guerre mondiale, la prise du pouvoir par les bolcheviks, la montée du nazisme... Les catastrophes prélevaient leur dû, que ce soit l'éruption de la montagne Pelée détruisant Saint-Pierre de la Martinique en 1902 — et la pièce 154, et le coffre, et la demeure en bois, et toute la famille Lussart Moreys de la Courtine —, ou le naufrage du *Titanic* en 1912, avec les pièces 88 et 112, que venait d'acheter Henry Selkirk jr, riche collectionneur américain noyé avec elles.

Faire le lien entre les différentes séquences soulevait d'innombrables et exaspérantes difficultés. Les cinq pièces de la dot de la princesse Aldobrandini, mariée en 1845, sont-elles bien les cinq apparues dans une vente à Rome en 1895 ? Lorsque le shah, en 1928, achète la pièce 192, augmente-t-elle pour toujours à Téhéran le trésor des Pahlavi, ou fait-elle partie du lot de huit pièces proposées à une vente à Genève en 1932 et acquises par un lord anglais ? Et ces huit pièces, sont-elles toujours dans son manoir du nord de l'Angleterre ? Et dans cette même vente, d'où pouvaient sortir les deux pièces acquises par un milliardaire argentin ?

D'innombrables lettres étaient parties de Varsovie dans les années 30, pour reconstituer ce puzzle à deux cent trente-huit morceaux. Beaucoup de réponses étaient arrivées, dans toutes les langues, et les propriétaires publics ou privés, comprenant l'intérêt de l'enquête, avaient répondu de leur mieux, interrogeant leurs archives ou la chronique familiale, confirmant la vente ou l'achat d'une pièce

et ce qu'ils en savaient.

Il fallait du temps pour dépouiller ce courrier et le relier d'une part aux grands et petits événements historiques, d'autre part à la littérature spécialisée. La barbarie nazie fournit au professeur Bronfmann les années dont il avait besoin. Chacune de ses hypothèses était étayée rigoureusement en note, évaluée, parfois rejetée.

Sur les deux cent trente-huit pièces repérées, il avait réussi à retrouver la trace de cent cinquante-cinq d'entre elles, tout en notant avec coquetterie dans l'ultime phrase de son article que, à cause de la guerre puis de la maladie — litote pour désigner le rideau de fer ? —, jamais il n'avait eu le bonheur d'en tenir une entre ses mains.

Grâce à son œuvre, chacune avait retrouvé son passé, parfois paisible, souvent tumultueux, alternant les longs sommeils dans des coffres ou des banques et des fuites éperdues en calèche ou en train, cousues dans le revers d'une robe ou cachées dans une mallette.

Et les trois couronnes volées par Lesquin et Colbert ? Point de Bourg-Tapage, ni de collection de Robert Tobias dans l'article de 1949. J'avais pourtant à peu près la preuve que les pièces étaient arrivées dans l'île en 1896, avec Alberto Biasi.

Je repris toute l'étude en cernant mieux ce que je cherchais. Et je trouvais, rendant grâce au professeur Bronfmann de la rigueur de son analyse.

Les pièces 66, 67 et 68 avaient été offertes par Alexandre-Auguste lui-même à sa cousine, l'épouse de l'électeur de Saxe. Restées dans la famille pendant deux siècles, elles avaient été vendues en 1849 au comte Heinrich von Stüder. Son fils Karl Friedrich von Stüder les avait conservées, puis transmises à son fils Ludwig. Ludwig von Stüder, en rupture avec la bonne société de l'Empire allemand — mais pour quelle raison ? Bronfmann n'en disait mot —, avait décidé en 1894 d'émigrer dans le Pacifique, où une colonie allemande s'implantait en Micronésie. Le bateau qui l'y emmenait fit naufrage en 1895, et pour Bronfmann les pièces étaient perdues.

Au moment du naufrage, Ludwig von Stüder trouve la mort, mais le matelot Alberto Biasi réussit à se sauver et à récupérer les trois couronnes. Lorsqu'il arrive à Bourg-Tapage, il a dans ses affaires ce petit trésor que personne ne soupçonne, le début de sa fortune.

Que pouvais-je espérer de plus ? Une apparition du fantôme de Ludwig von Stüder racontant ses dernières heures, la tempête, le navire drossé sur des brisants, la coque qui craque, les vagues énormes, les cris de détresse dans le vent, ce jeune marin qui lui tend la main ?

Avec le sentiment absurde de rendre justice au travail de Bronfmann et de mettre mes pas dans ses pas, je me devais de continuer sa

chronique.

Histoire des pièces 66, 67 et 68
d'Alexandre-Auguste de Gerolstein-Anhalt :
Heinrich von Stüder
Karl Friedrich von Stüder
Ludwig von Stüder
Albert Bjasic/ Alberto Biasi/Albert Tobias
Robert Tobias
Thomas Colbert

Et, frissonnant de ma propre découverte, je compris que les initiales emblématiques de la fortune de Colbert, démarrée à New York, pouvaient aussi se lire Seaman's Three Crowns.

S.T.C. : les Trois Couronnes du Matelot.

Toutes ces interrogations m'obsédaient. Comme un naufragé qui parvient sur une île battue par les tempêtes, je trouvai refuge dans l'histoire racontée par le matelot. Il fallait remonter encore le cours de cette histoire. Devais-je tenter de renouer des fils rompus depuis si longtemps ?

Je ne pouvais plus m'arrêter. Il me fallait aussi connaître les débuts d'Albert Tobias, ou plutôt d'Alberto Biasi, ou Albert Bjasic. Juste après la guerre, Robert Tobias avait retrouvé les traces de son père, né à Villanova sul' mare, ou plutôt Novigrad na moru, alors dans l'Empire austro-hongrois, en Italie entre les deux guerres, en Yougoslavie du temps où ce pays existait, aujourd'hui en Croatie.

Les toponymes bougent moins que les frontières. Je repérai sur une carte ce bourg sur la côte occidentale de l'Istrie. L'ordinateur me trouva un annuaire téléphonique, et je l'interrogeai sur les Bjasic de Novigrad. Ils étaient onze. Lorsque le décalage horaire le permit, je les appelai l'un après l'autre. Évidemment, ils me répondirent en croate, langue que je ne comprends pas — et d'ailleurs je ne savais pas moi-même ce que je voulais leur dire, à Marija Bjasic, à Stjepan Bjasic, à Marko Bjasic, à Johnny Bjasic — qui ne savait d'anglais que son prénom —, à Ana Bjasic...

Au huitième appel, une jeune fille gazouilla quelque chose, puis j'entendis une voix d'homme, un homme âgé, me parler en allemand. Je tentai une réponse en anglais, puis en français. Il vint à l'italien, qu'il parlait aussi mal que moi, et c'est dans la langue de Dante — parfois entrecoupée d'expressions venues du latin d'église — qu'eut lieu, péniblement et lentement, notre conversation.

Il me fallut du temps pour comprendre simplement qu'il était le beau-père du Luka Bjasic dont j'avais fait le numéro. Luka était sorti ou en voyage, lui-même habitait chez sa fille, ou peut-être lui rendait-il simplement visite lorsque le téléphone avait sonné. Je prétendis faire des recherches généalogiques, et lui demandai s'il pouvait me parler d'Albert Bjasic.

« Lequel ? » me demanda-t-il. J'avais heureusement pris des notes en lisant la copie de la lettre de 1939 du cardinal archevêque de Venise.

« Le frère de Giovanni / Ivan, l'oncle de Francesco / Franjo et d'Antonio / Anton. »

Ah, ce pauvre garçon... L'oncle du grand-père de Luka. Il est parti en mer, le bateau a fait naufrage, il s'est noyé, c'était avant la

Première Guerre mondiale.

Il n'avait laissé aucun souvenir, aucune anecdote ? Non, il est parti si jeune, mort si jeune. Dans la famille, on se répétait, comme pour accentuer la cruauté de son destin, que c'était un très beau garçon, on disait encore, un siècle après, beau comme l'oncle Alberto. Dans la tradition familiale et les collines croates, la seule trace qu'il ait laissée.

« *Un bello ragazzo...* », répétait le vieil homme, dans son italien hésitant, avec un accent rugueux, depuis la maison de Luka Bjasic à Novigrad na moru.

Je le remerciai de mon mieux et raccrochai. Il n'était pas si difficile de renouer le lien avec les Bjasic. Le téléphone et l'ordinateur permettaient seulement de gagner du temps. À l'époque de Robert Tobias, il y eût fallu quelques mois, pour échanger des lettres, ou pour un long et ennuyeux voyage en bateau puis en train jusqu'à Trieste et on y était presque.

Il n'avait pas fait cet effort. Juste après la guerre, quand il avait enfin eu la certitude de ses origines, son anticommunisme viscéral l'avait retenu de prendre contact avec ses cousins germains. Mais ensuite, lorsque la Yougoslavie de Tito s'était entrouverte, et qu'on pouvait y circuler plus facilement que dans tous les pays de l'autre côté du rideau de fer ?

Ensuite ? Benjamin était là. Quel sens cela aurait-il eu, d'aller retrouver la famille en Yougoslavie ? Pour leur dire quoi ? Leur parenté ? Mais elle ne l'intéressait pas pour elle-même, il n'en avait rien à faire, de ces paysans croates, de leurs champs de maïs et de leurs alcools de prune.

Il lui eût peut-être été possible, avant guerre, quand l'Istrie était italienne, de se faire reconnaître comme Roberto Biasi, de la branche exotique de la famille, d'évoquer la perspective d'héritage, de s'intégrer à une famille nombreuse. En ce temps-là, il ne s'inquiétait pas encore de l'absence d'enfants. Son frère Gilbert était un tout jeune homme, nul ne pouvait imaginer qu'il disparaîtrait dans les tumultes et les bombardements de la campagne de France et de la Libération. Et avant guerre, le cardinal archevêque de Venise n'avait pas encore retrouvé la trace de son père. Avant guerre, il n'avait pas de raison de se soucier des Bjasic ou des Biasi.

Depuis, il savait où chercher la famille de son père, il était certain de sa stérilité, il avait appris la mort de son frère. Mais Benjamin était là.

Déshériter Benjamin — à supposer la chose juridiquement possible, et au prix d'un épouvantable scandale et d'une humiliation sans bornes — pour doter ces cousins, inconnus, sous le joug communiste, et qui n'attendaient rien ? Il ne pouvait infliger pareil affront à Ernestine, ni survivre à l'opprobre.

Benjamin avait définitivement fermé la porte de la Croatie.

C'est pourquoi moi aussi je pris congé poliment, et ne dis mot de ce que fut la longue vie d'Albert Tobias et des ses trois enfants, Robert, Simone et Gilbert. La suite n'était plus du sang des Bjasic et ne les intéressait pas. Leur apprendre aujourd'hui — dans une Croatie juste apaisée — qu'un lointain cousin, cousin par le nom déformé sinon par le sang, avait, dans une île au bout du monde et qu'ils ne sauraient pas situer sur une carte, tenu un rôle politique de premier plan, et fini assassiné ? Que leur apporterait la connaissance de pareils tumultes et que pourraient-ils en faire ?

Seuls le sang et la fortune de Thomas Colbert pouvaient se greffer sur le nom de Tobias. Le nom des Bjasic s'était arrêté avec le *bello ragazzo*, l'oncle Alberto qui l'avait renié en créant Albert Tobias. Et tout ce que son malheureux fils aurait pu faire ou rêver n'y aurait rien changé.

Je pouvais continuer encore et encore, suivre les traces des angoisses de Robert Tobias. Il avait imaginé avoir un frère ou une sœur dans le Pacifique, conçu pendant les six mois passés là-bas par son père après le naufrage. Les archives austro-hongroises ou allemandes ne sont pas moins bien tenues que les nôtres. À Trieste ou à Hambourg, j'aurais pu vérifier sur quel navire avaient embarqué le *seemann* Alberto Biasi — ou Albert Bjasic ? — et le passager de première classe Ludwig von Stüder, à proximité de quelle île le naufrage avait eu lieu — aux îles Salomon, en Nouvelle-Guinée, dans l'archipel des Carolines ?... Autant de destinations délicieusement improbables et difficiles d'accès. D'avions en pirogues, il n'était peut-être pas impossible de trouver le lieu exact, d'interroger les anciens des tribus, de découvrir tel ou tel métis... et pour en faire quoi ? Théoriquement cousins germains de Benjamin Tobias, mais sans aucun lien de sang, ils n'avaient rien à faire dans cette histoire — juste y figurer dans le brouillard, sur le tableau d'un faussaire signé Géricault, dans les rêveries obsessionnelles d'un mari malheureux à Bourg-Tapage au lendemain de la guerre.

L'attrait d'un voyage déraisonnablement long n'était pas suffisant.

Le soleil maintenant levé sur l'Istrie s'était couché sur Bourg-Tapage, avec cette soudaineté tropicale toujours surprenante.

Depuis près de deux semaines, j'avais savouré l'ennui des débuts de soirée, boutiques fermées, rares passants, chiens errants, lumières chiches. Dans le salon de l'hôtel, je trouvai un carton d'invitation au vernissage de deux peintres et d'un céramiste, à l'Espace du Léopard bleu. Faute de mieux, je m'y rendis.

Cet entrepôt reconverti en galerie d'art nichait au fond d'une impasse donnant sur la rue de Colmar. Les œuvres exposées se

révélèrent pires que ce que j'avais redouté : bavardes et de grand format, sans conversation ni intérêt. Je déambulai à pas lents d'une croûte à l'autre, félicitai l'un des artistes, esquivai de justesse une colonne de plâtre, support d'une soupière richement colorée — peut-être une tête de femme ? ou un globe terrestre ? —, et envisageai de battre en retraite. Une improbable amazone très grande et très âgée dans une longue robe noire décolletée et pailletée m'offrit une coupe de champagne que je ne pus refuser. Les invités arrivaient peu à peu, et leur nombre permettait de moins voir les tableaux. Alexandre Channer fendit la cohue :

« Quelle bonne surprise ! Comme vous le constatez, il y a une vie culturelle à Bourg-Tapage, vous ne pouvez y échapper. Autour de nous, des poètes, des comédiens, une compositrice, des danseurs, la moitié d'un quatuor à cordes... Toujours les mêmes, chacun jaloux de tous les autres et crevant d'envie de percer à Paris, à Bruxelles, ou même à Limoges, plutôt que de croupir dans ce trou. Nul ne l'avouera, l'on vient surtout pour vérifier qu'aucun concurrent n'a pris l'avion.

— Vous exagérez.

— Bien sûr. Qu'avez-vous pensé de l'exposition ?

— C'est intéressant.

— C'est épouvantable. Je connais ces deux usurpateurs, surtout celui qui barbouille au lycée Baudin comme professeur de dessin. Mais nous n'avons hélas rien de mieux à vous proposer. »

La sépulcrale dame en noir remplit nos coupes déjà vides, pendant qu'un pianiste préludait quelques accords.

« Un seul tableau mérite que vous le regardiez. Il est à vendre depuis un an qu'il est sorti d'une collection privée. »

Il m'entraîna dans une autre pièce, moins éclairée, plus calme, et me désigna un monumental rectangle abstrait, de longues horizontales dans des tons de bleu, et quelques traits rageurs en biais, bruns ou verts.

« Régis Étienne était sans doute le meilleur peintre de Bourg-Tapage. »

Que sous-entendait cet imparfait ? Je n'osai le lui demander, craignant de l'entendre repartir dans une tirade tragique. Il perçut mon manque d'enthousiasme et nous revînmes dans la salle principale.

« Avez-vous trouvé chez nous ce que vous êtes venu y chercher ? »

La question me parut courtoisement malicieuse, puisque je ne lui avais jamais dit l'objet de mon voyage. Et j'avais éprouvé depuis mon arrivée dans l'île que cet objet se dérobaît à chaque fois que je croyais enfin m'en saisir. Je ne pouvais mettre Channer dans la confidence, et regrettai de lui en avoir trop dit le premier jour, rendu moins vigilant par le décalage horaire et la chaleur. Il fallait brouiller les pistes.

« Votre histoire est bien compliquée, monsieur l'historien.

— Pourquoi voudriez-vous qu'elle soit simple ? Parce que nous sommes une petite île avec un petit nombre d'habitants ?

— Ce n'est pas... »

Un jeune couple vint nous interrompre pour une bruyante démonstration d'affection et de respect, à laquelle Alexandre Channer fut visiblement sensible. Il reprit aussitôt :

« Vous connaissez le début d'*Anna Karénine* ? »

Je confessai que non.

« “Toutes les familles heureuses se ressemblent, toutes les familles malheureuses sont malheureuses chacune à leur manière.” Ce qui vaut pour les familles vaut également pour les communautés humaines. Nous avons été malheureux d'une façon qui n'appartient qu'à nous. Pardon, je m'égare. Allons nous amuser comme tout le monde. »

Une voix forte réclama le silence, puis un jeune homme au crâne rasé déclama un texte auquel je ne compris rien, sinon qu'il n'aimait pas les grandes orgues. Quelques flashs de photographes et des applaudissements polis saluèrent la fin de la performance.

Le cercle qui s'était formé se disloqua. Une femme entre deux âges et entre deux vins s'agrippa à moi pour me convaincre des méfaits de ce salaud de Néron, et il me fallut quelques instants pour comprendre qu'elle ne critiquait pas l'empereur de Rome pour avoir jeté les chrétiens aux lions, mais son ex-mari. Des jeunes filles passaient avec des plateaux de petits-fours. Channer discuta avec l'un des peintres, puis revint vers moi pour me présenter l'attaché militaire français. Le lieutenant-colonel Mayès, en civil, me serra chaleureusement la main et expliqua sa présence en se qualifiant de grand amateur de photographie. Le double sens du propos ne m'apparut qu'après.

Trop de questions restaient sans réponses, et je ne fus pas prudent. Channer papillonnait ailleurs. Champagne à la main, j'attaquai :

« Mon colonel, vous vous occupez de questions de renseignement ? »

À cette insolence, il répondit en mimant une surprise théâtrale.

« Moi ? Quelle drôle d'idée ! Mais pas du tout ! »

Je n'avais plus de temps à perdre.

« Disons en tout cas que vous connaissez ceux qui s'en occupent ? Et que si j'avais besoin de leur parler, et de choses importantes, vous pourriez transmettre ?

— Vous m'intriguez. »

Nous fûmes interrompus par une nouvelle prestation, musicale cette fois. Je notai que le colonel n'en profitait pas pour s'éloigner et restait près de moi. Quand le trompettiste et la chanteuse eurent terminé leurs envolées dans les aigus, je repris :

« Je m'intéresse à Benjamin Tobias. Après l'attentat, la France a annoncé qu'elle apporterait toute son aide pour trouver l'assassin. Une

équipe d'investigation criminelle de la gendarmerie a été envoyée tout spécialement. Des prélèvements ont été faits. Tout cela figure dans les journaux de l'époque. Mais ensuite nul n'en a plus jamais entendu parler.

— Où voulez-vous en venir ?

— Les analyses ont bien dû donner quelques résultats. La nature de l'explosif, par exemple. Et de celle-ci on peut déduire un mode d'approvisionnement, des complicités, des filières extérieures. Ou la technique de mise à feu. Matériel militaire, et de quel pays ? Matériel de chantier, volé quand et où ? Bricolage terroriste, formé par qui ? Ces informations découlent nécessairement de l'enquête menée.

— Si vous avez raison — vous semblez très informé de ces réalités —, que ces données existent et que j'y aie accès, pourquoi vous en ferais-je part ? »

Je souris, pour montrer que l'objection ne me faisait pas peur.

« L'Histoire a besoin de savoir. En attendant, les rumeurs courent.

— L'Histoire attendra, et vous aussi qui parlez en son nom. Quant aux rumeurs depuis l'attentat... comment vous dire ? Elles sont un moindre mal. Peut-être en effet nos gendarmes ont-ils acquis des certitudes. Peut-être que ces certitudes désignent des commanditaires — dans un camp ou un autre. Il eût été criminel de les désigner publiquement, alors que le monde entier espérait encore éviter la déflagration. Le faire savoir pendant les Troubles, c'était prendre parti, relancer le processus de vengeance, ajouter à la propagande, tendre un doigt vindicatif vers une cible...

— Les Troubles sont terminés.

— Et vous croyez que mon pays, se drapant dans sa vertu, pourrait dénoncer publiquement les responsables de l'attentat ? Et que chacun ici hocherait la tête et continuerait comme si de rien n'était ? Le lendemain de cette révélation, Bourg-Tapage serait paralysé par des manifestations. Avant une semaine, les armes ressortiraient de leurs cachettes et les quartiers se refermeraient, ressuscitant la ligne de front. Les partis qui ont signé le cessez-le-feu dénonceraient leur signature les uns après les autres. Les forces de l'O.N.U. seraient consignées dans leurs casernes en attendant une nouvelle délibération du Conseil de sécurité qui ne viendrait pas assez vite. De provocations en rodомontades, les coups de feu se feraient à nouveau entendre, les premières ambulances, les premiers blessés, les premiers morts... Et la France irresponsable, qui aurait ainsi relancé la violence, serait à juste titre prise à partie par toutes les forces en présence, et tous les pays de la zone. Personne ne pourrait vouloir un pareil enchaînement de catastrophes. C'est pour cela que les résultats des analyses — s'ils existent, et quelle qu'en soit la teneur — n'ont pas été communiqués au procureur de Bourg-Tapage et ne sont pas près de l'être. Encore

moins à vous, qui que vous soyez. Revenez me voir dans une trentaine d'années, je vous promets d'y réfléchir. »

Il me tourna abruptement le dos.

« Attendez ! »

L'information est une marchandise comme une autre.

(L'une des phrases favorites de mon père ? ou ne l'avait-il prononcée qu'une fois, et pour je ne sais quelle raison s'était-elle gravée dans ma mémoire ? Elle me revint à cet instant, et je lui obéis, devenant négociant.)

« La mort de Benjamin Tobias n'a pas livré tous ses secrets. Si je vous confie tout ce que j'en sais, répondrez-vous à mes questions ? »

Je n'avais pas réfléchi. Si vraiment je détenais une parcelle de vérité, au nom de quoi en ferais-je l'échange ?

Le colonel me toisa.

« Vous n'avez pas compris ou vous ne voulez pas comprendre ? Ce dossier est clos. Définitivement. Et si vous aimez Bourg-Tapage, priez pour qu'il le reste. »

Le lendemain, je descendis à pied jusqu'au Boulevard et remontai au sommet de Butte-Rouge. Le Front de défense des Insulaires y occupait un immeuble de bureaux un peu décrépit, hérissé de climatiseurs hors d'âge. Le bâtiment abritait aussi l'imprimerie du mouvement, l'association des femmes, le mouvement de jeunesse, le groupe Cultures et Identités, un mystérieux Comité pour la réalisation des objectifs II, le Conseil des réalisations internationales. Une jeune chargée de mission m'accueillit, me précisa que je serais reçu par la vice-présidente déléguée, et m'accompagna à son bureau.

Lucienne Élisabeth, une forte femme, âgée, aux gestes lents, aux cheveux blancs noués en un chignon négligent, m'invita à m'asseoir et m'offrit un thé à la menthe :

« Alors, tu veux que je te parle de Benjamin ? »

Personne jusque-là ne l'avait appelé par son seul prénom. Je ne remarquai pas le tutoiement, ou plutôt l'acceptai aussitôt comme une évidence.

« Comment avez vous fait sa connaissance ?

— C'est une longue histoire. »

D'un tiroir du bureau, elle sortit une pipe, la bourra et l'alluma pensivement. Elle souffla un nuage de fumée au plafond, et considéra ma question.

« J'étais allée à une réunion du syndicat. Dans les années... Mon Dieu... J'avais quoi ? quarante ans. Je venais de perdre mon second mari. Je vais à la réunion, j'écoute, je ne dis rien. Il n'y avait pas grand monde, c'était le tout début. Benjamin venait de quitter son emploi de commis aux écritures dans une compagnie de navigation pour faire du syndicalisme à temps plein. À la fin, il est venu me voir, et m'a demandé qui j'étais. J'étais confuse, qu'il s'intéresse à moi. Alors je lui ai raconté en quelques mots : mon premier homme, un scieur de long, un beau gars, parti quand il a su que j'attendais un gosse. Le second, le père des deux autres, un chauffeur. Gentil. Il ramenait la paye à la maison. Puis, un vendredi soir en redescendant de la montagne avec du bois, un coup de trop avec les copains, le camion a sauté en bas. »

Elle s'interrompt, se ressaisit :

« Dis donc, mon garçon, tu veux que je te parle de Benjamin, et moi je te raconte ma vie...

— Continuez, je vous en prie.

— Et là, Benjamin me dit : veux-tu travailler avec moi ? Je n'ai pas

compris. Je ne sais rien faire, lui ai-je dit. Dans les autres syndicats, s'il y avait des femmes, c'était pour balayer les salles, préparer les casse-croûte et les bières. Et là, il me dit : Je veux que tu t'occupes du secteur du bois. Je n'ai personne sur le bois. Et moi : Tu rigoles, je n'y connais rien. Il a insisté, doucement, à sa manière. On ira ensemble, on apprendra, on parlera aux équipiers, aux métreurs, aux transporteurs, aux mécanos. Bref, au bout d'une heure, j'accepte, me disant qu'il se trompe tellement que dans un jour ou deux il s'en apercevra.

On a commencé vraiment deux semaines plus tard. Grève dans une scierie. On monte, lui, moi, et un jeune. Il parle aux gars ; il me présente comme la spécialiste du secteur. Il me passe un micro. Tout le monde se marre : une femme, pour le bois ! Je me marre avec eux. Je ne sais pas quoi dire. Je reconnais un ancien collègue de mon homme. Alors là, je bafouille, je ris, je pleure, je me mets à raconter ma vie, le travail, les gosses à la maison, les copeaux de bois qu'il ramenait dans les cheveux, la paye, le danger. Ils écoutent. Je parle, ils m'écoutent. Tu ne peux pas imaginer... Je parle, ils m'écoutent.

« Benjamin reprend le micro, les grévistes ont adhéré, on a fait une grève dure, avec occupation de la scierie. J'y allais tous les jours, et crois-moi, c'était pas pour leur faire la tambouille. Le patron a fini par céder à moitié. Je crois que c'est une des toutes premières fois où on a vu le nom de notre syndicat dans le journal. »

Me donnait-elle enfin à voir le vrai Benjamin Tobias ?

« Il y a eu d'autres mouvements, j'allais voir, je discutais, j'apprenais. À force de tourner, c'est toujours les mêmes questions qui reviennent. Primes de panier. Tenues de travail. Sécurité. Heures sup. Formation. Tu deviens malin, au fil du temps. Tu connais toutes les ficelles. Et j'en parlais avec Benjamin. On en a passé, des soirées, à discuter, à imaginer... Je lui disais : Benjamin, rentre chez toi, ta femme t'attend. Mais il aimait bien discuter avec moi. Il y avait des gars solides au syndicat des dockers, ou à celui de la mairie, ou des bus. Il y avait Félix Henriette, qui lui avait succédé au syndicat des employés. Mais il venait à la maison, on parlait. C'est dans ma cuisine qu'on a décidé ensemble notre règle sur l'alcool.

— Quelle règle ?

— Si tu es remarqué publiquement en état d'ivresse, tu ne peux plus exercer aucune responsabilité au syndicat pendant deux années. Ça a surpris, mais tout le monde pensait que c'était pour faire joli. On a sorti un ou deux délégués, mais quand ç'a été le patron du syndicat à l'hôpital, là ça a fait du bruit. La majorité ne voulait pas. Benjamin a tenu bon. Il a dit : Si nous n'appliquons pas la règle, je m'en vais. Il l'aurait fait. Il me disait : Tu crois que j'ai raison, Lucienne ? Je l'ai encouragé à tenir bon. À cause du père des gamins qui n'aurait pas dû

conduire ce soir-là. Il a tenu. Quelques militants sont partis, les autres ont plié, sans comprendre quel pas en avant on faisait. Ça nous a donné une force incroyable...

« Après le syndicat, ce fut la politique. Là non plus, je ne voulais pas y aller. On avait grossi, il y avait des gens plus jeunes, mieux formés. Moi je ne sais pas lire un dossier. Benjamin a insisté : Lucienne, je n'ai personne d'autre. Quel flatteur ! Mes gosses étaient plus grands, je crois qu'ils étaient fiers de leur mère, j'y suis allée. J'étais deuxième sur sa liste, on a eu trois élus. Lucienne Élisabeth à l'Assemblée... Certains ont ricané, disant que je n'avais pas le niveau... Pas grave. Les Insulaires étaient heureux. Bien sûr, on a fait courir le bruit que j'étais sa maîtresse...

— Comment a-t-il réagi ?

— Il s'est inquiété pour moi, alors que je vivais seule ! Lui, qui était marié, avait plus à perdre. On en a ri ensemble. Et on a décidé que nous ne parlerions jamais de la vie privée de nos adversaires. Jamais de commentaires ou d'allusions d'ordre privé, sur les petites amies ou les dettes de jeu. Par contre on était féroces quand ça avait un lien avec les fonctions : les négligences à payer l'impôt, les embauches de complaisance, les petites combines... »

À l'évocation de ses souvenirs, je la voyais visiblement rajeunir.

« Vous avez été la première femme à l'Assemblée ?

— Non. Il y avait déjà deux élues, l'une la veuve, l'autre la fille de leurs prédécesseurs respectifs. Elles s'étaient fait élire sur leur nom, elles avaient repris l'affaire... Elles ont d'ailleurs été correctes avec moi et m'ont donné de bons conseils.

— Comment s'est passé ce premier mandat ?

— J'ai travaillé. J'ai mis mon grain de sel quand je pouvais, mais une femme, sans groupe politique, sans expérience... Dans le travail en commissions, portes closes, j'ai pu faire avancer deux ou trois idées. J'ai reçu beaucoup de visites. J'ai appris.

« J'ai été réélue cinq ans plus tard. Nous n'étions plus trois, mais sept. Nous comptons. On m'a fait des propositions pour m'occuper de la famille, ou de la santé. Des secteurs pour les femmes... Benjamin et moi on a parlé. J'ai dit non : j'ai demandé l'agriculture et les forêts. Je ne les ai pas eues. Benjamin a refusé tout poste si je n'obtenais rien. Je me suis retrouvée présidente de l'Office des forêts. Tous les patrons des scieries, que je n'avais vus depuis quinze ans que dans les grèves et les négociations, venaient maintenant me demander des coupes de bois, m'invitaient au restaurant... Moi, aller manger avec eux ! J'ai remis de l'ordre, j'ai stoppé les petits arrangements, les petits cadeaux, j'ai fait fixer des règles. La première réserve naturelle, derrière le Diadème, c'est moi.

« En parallèle, j'étais la quatrième vice-présidente de l'Assemblée.

Dès le début, le président m'avait prévenue : il n'avait pas pu empêcher mon élection, mais il s'arrangerait avec les autres vice-présidents pour ne jamais me laisser la tribune. Ils y sont arrivés. Sauf une fois : celui qui devait venir a eu un gros retard. C'était le règlement, j'étais là, j'y suis montée. Lucienne Élisabeth assise tout là-haut ! J'y ai passé un moment plaisant. Le président de la commission des finances m'avait accueillie à ma première séance de mon premier mandat en saluant ma jolie robe, alors quand j'ai ouvert la séance je l'ai salué pour son joli costume. On a bien rigolé. Le pauvre, il est mort pendant les Troubles. Oui, j'ai présidé l'Assemblée une fois.

« Deux ans après, Benjamin et tout le monde, on a démissionné, on les a laissés entre eux.

« Après, c'est devenu plus dur. Les insultes, les menaces. Les enfants qui ont peur. Les journaux. La télévision italienne, qui vient écouter Lucienne Élisabeth ! On espérait. Les grèves qui repartaient. La police. Le port bloqué, débloqué, re-bloqué. Les gars qui s'énervent et qu'il faut retenir.

« Et puis un matin Henriette m'appelle en larmes. Une bombe sous la voiture de Benjamin. Lui et le chauffeur. »

Elle parlait de plus en plus doucement en avançant dans le temps. Le bruit vague des climatiseurs couvrait presque sa voix. Elle regarda sa pipe et se remit à fumer. Je ne disais rien. J'oubliais de prendre des notes et de faire le journaliste.

« Morts sur le coup. Benjamin. Et un gamin de vingt-cinq ans. Un peu après, les Troubles ont commencé. Et maintenant, il faut essayer de recoudre tout ça comme une couverture rapiécée.

— Vous êtes toujours à l'Assemblée ?

— Non, je suis trop vieille, je suis fatiguée. Je ne suis pas trop malade, mais je n'ai plus envie. Tu vois ? Je suis lasse. Lasse.

— Vous n'exercez plus aucune fonction officielle ?

— Je suis membre du Conseil privé, il me reste encore deux ans. Je voulais refuser. Je suis allée le dire à notre vice-roi dans son grand bureau, et en deux heures de discussion il m'a fait changer d'avis. Au Conseil privé, les séances ne sont pas publiques, on réfléchit sur l'avenir, j'apprécie cette liberté. On s'écoute, on se met plus facilement d'accord. Il y a du respect. Je suis la seule femme. Mais je suis trop vieille, je ne sers plus à rien. Place aux jeunes. »

Dans cette voix de contralto, l'accent de Bourg-Tapage, que désormais je trouvais beau. J'étais tombé sous le charme de cette vieille femme aux mouvements contrariés par l'arthrose.

« Grâce à vous, les Insulaires ont repris leur place.

— Grâce à moi ? Non, tu ne peux pas dire ça. On était beaucoup.

— Beaucoup, et notamment des femmes, c'était original.

— On était en avance. C'était une volonté de Benjamin. Il avait

raison.

— Pourquoi, d'après vous, insistait-il autant sur le rôle des femmes ?

— Parce que ce sont les femmes qui font les Insulaires. »

Me souvenant de la remarque de Channer, je choisis une nuance critique :

« Mais pourquoi faut-il être né d'une femme insulaire pour être soi-même insulaire ? »

Elle avait dû s'expliquer des centaines de fois sur ce point, et me répondit sans paraître sur la défensive.

« Parce que c'est comme ça. C'est la tradition. Ma mère, ma grand-mère me le disaient déjà. Les hommes, ça va, ça vient. Seules les femmes insulaires font des Insulaires. Nos femmes sont notre trésor. C'est comme ça. Pareil dans la tradition juive, disait Benjamin. Je ne sais pas. Nous voulons rester nous-mêmes, par les femmes. Si le père est insulaire, ça ne compte pas. Si la mère est insulaire, quel que soit le père, on est insulaire.

— Et on a des droits spécifiques ?

— Oui, car sinon à quoi sert de distinguer ? Regarde, mon fils cadet fait ses études à Houston, il a une bonne amie américaine. S'il fait sa vie avec elle, s'ils ont des enfants, ils ne seront pas Insulaires. Crois-tu que je les aimerais moins que le fils de ma fille ? S'il le faut, j'irai jusqu'aux États-Unis voir le bébé. Mais il ne sera pas Insulaire. »

Je ne pouvais pas entrer dans cette logique. Quelque chose en moi s'y opposait. Et en même temps, au nom de quoi étais-je en désaccord, qui étais-je pour avoir un avis ? J'écoutai encore :

« Tu as remarqué les noms des familles insulaires : les Élisabeth, les Juliette, les Alexandrine, les Honorine, les Véronique, les Agnès... Ce sont des prénoms de femmes. Tous. Lorsqu'il a fallu choisir un nom de famille, il y a un siècle et demi, les anciens ont tout naturellement pris le prénom de leur mère. Benjamin n'a rien inventé, il s'inscrit dans notre tradition. Il disait : Je suis un conservateur, pas un révolutionnaire, puisque je m'inspire du passé. »

Elle parlait les yeux mi-clos, sans vraiment me regarder. Voyait-elle un autre interlocuteur au travers de moi, un fantôme, l'ombre d'un ami ?

« Je connais des femmes insulaires qui ont épousé des Chinois, ou des Syriens. Leurs enfants portent des noms chinois, ou syriens. Ils vont avec leur père à la pagode, ou à la mosquée. Peu importe. Ils sont Insulaires, comme leur mère. Nos femmes sont notre trésor. Nos femmes feront ce pays. »

De sa voix douce et grave, elle me resservait des slogans de campagne dans lesquels je ne voulais pas me laisser enfermer.

« Benjamin était marié, m'avez-vous dit. Sa femme vit toujours ?

— Oui. Anne a beaucoup souffert, un mari toujours sur la brèche,

puis l'attentat.

— Elle aussi est insulaire ?

— Oui.

— Il est possible de lui parler ?

— Non. Elle refuse toujours. Elle a choisi de se tenir loin de la politique. Deux enfants, ça occupe.

— Ils ont eu des enfants ? Que deviennent-ils ?

— Louise et Malcolm. Ils vont bien. Je suis la marraine de Malcolm.

— Je pourrais les rencontrer ?

— Non. Leur mère ne le souhaite pas, et nous avons promis de l'aider quels que soient ses choix. Louise a vingt et un ans, Malcolm seize. Ils doivent vivre leur vie.

— Ils sont à Bourg-Tapage ?

— À leur âge, ils font des études. Ici, ailleurs...

— Ils s'intéressent à la politique ?

— Non, mon garçon, tu ne m'entraîneras pas sur ce terrain. Laisse les petits tranquilles. »

Robert Tobias avait épousé une Insulaire, et en avait payé le prix social au regard des usages et des codes de son monde. Benjamin Tobias, fils de Thomas Colbert et d'Ernestine Juliette, lui aussi, avait épousé une Insulaire. Leurs enfants, Louise et Malcolm, ont trois grands-parents insulaires. Le quart manquant — qu'il s'appelle Tobias ou Colbert — ne comptait pas.

Ces jeunes gens m'importaient, sans que je comprenne encore bien pourquoi. Je tentai une autre approche :

« Benjamin Tobias s'occupait beaucoup d'eux ?

— Quand je l'ai connu, Louise marchait à peine, il venait de lancer le syndicat. Anne et lui n'avaient pas beaucoup de sous. Il jouait avec Louise, il l'emmenait à la mer, se promener sur le Boulevard. À la naissance de Malcolm, il était déjà pris presque tous les soirs. Il essayait de passer à la maison dans la journée, pour jouer avec le petit. Il regrettait de ne pas pouvoir en profiter davantage.

— Et la politique ?

— Il disait qu'ils feraient leurs choix plus tard. Quand Malcolm a eu huit ans, il l'avait pris avec lui à l'Assemblée, comme un menuisier aurait emmené son gamin à l'atelier. Une séance comme d'habitude — houleuse, chahutée, agressive. Le petit avait été choqué de voir tous ces gens méchants avec son papa et avec moi sa marraine. Benjamin avait regretté de lui avoir infligé cette scène. »

J'hésitai un peu avant d'insister :

« Vous auriez une photographie ? »

Elle ouvrit un tiroir et me tendit un cadre. Deux adolescents au visage grave. Louise portait une robe fleurie et souriait gauchement. Malcolm, grand et bien bâti pour environ treize ans, en tenue de sport,

le visage fermé, passait le bras derrière l'épaule de sa sœur, en un geste de protection plus que de tendresse. Derrière eux, un jardin public, une étendue d'eau, lac ou mer. Des palmiers, des filaos.

« La photographie est prise ici ?

— Je ne te le dirai pas.

— Je peux en faire une copie ?

— Non. »

Qu'aura été la jeunesse de ces deux-là ? Je me devais de leur épargner la vérité sur la naissance de leur père, inutile fardeau pour ces orphelins. Je repensai incongrûment au docteur Gramont et aux secrets enfouis. Lucienne Élisabeth avait connu Benjamin Tobias infiniment mieux que je ne le connaîtrais jamais. Elle ne savait rien sur janvier 1949. Les trois couronnes, bien ou mal acquises, avaient acheté un silence éternel. Il ne m'appartenait pas de le briser.

Sur le moment, je n'ai pas pris la mesure de ce que j'apprenais. Il m'y fallut plusieurs jours. Devant moi se dressait une évidence, une vérité dont l'énoncé me faisait frissonner. Nul ne le savait encore, ni à Bourg-Tapage ni à New York. Une telle révélation, comme une pierre tombant dans un étang, produirait ses effets en cercles concentriques dans mille directions que je ne pouvais imaginer. La recherche que m'avait demandée Hélène Colbert changeait de signification.

Louise et Malcolm Tobias étaient les petits-enfants de Thomas Colbert.

Je lui rendis le cadre, qu'elle remplaça dans le tiroir. Puis à ma grande surprise elle me demanda :

« Tu as des enfants, mon garçon ? »

Était-ce donc si important ? Le docteur Gramont m'avait posé la même question.

« Euh... Non. Pas encore.

— Il y a des choses que tu ne peux pas comprendre. Tu vois, tes questions sur les femmes insulaires, sur les enfants de Benjamin, il me semble que j'y aurais répondu autrement, à un père de famille. Ou à une femme. »

Elle s'était remise à tirer sur sa pipe et n'avait pas l'air de vouloir se moquer de moi.

« Ça change les choses à ce point ?

— Oui. Comme tu dis. Ça change les choses. À ce point et plus encore. Ça donne du poids. Tu es gentil, tu as tout bien préparé, mais il te manque encore de l'épaisseur. De t'inscrire dans une chaîne : tes parents à un bout ; tes enfants à l'autre ; toi, au milieu. Bien posé. Bien équilibré. Équilibré par ce qu'il y a eu avant toi et ce qu'il y aura après toi. Pour l'instant, tu flottes, léger, rattaché à rien. Sans enfant, tu représentes pour tes parents une branche morte. Légère, mais

morte. »

Qu'avait écrit Robert Tobias dans un moment de doute ? *La mort de mon père fait de moi un homme seul au bord de l'abîme*. Quels sens multiples recelaient ces mots griffonnés sur un carnet, échappés à la rature de toute une page et classés dans un dossier sur sa famille ?

« Mon père n'est plus de ce monde, répondis-je trop vite et absurdement, montrant par là que je ne saisisais pas le message.

— Peu importe. Il n'est plus là auprès de ta mère. Ce qui compte, ce n'est pas la vie de chacun, c'est la chaîne. Ils te soutiennent. Ils te portent. Et tu donneras plus de sens à leur vie de couple le jour où tu auras un enfant. Tu n'as pas d'enfant, tu ne comptes pas. Tu deviens un homme complet, une femme complète, le jour où un enfant né de toi pleure dans tes bras. Tu vois, mon premier homme, il est parti quand il a su que j'étais enceinte. Il est revenu quinze ans après me voir, à l'Assemblée, sans prévenir. Je l'ai foutu dehors, je crois qu'on m'a entendue crier depuis la salle des séances. Il n'existe pas. »

Au regard de cette conception de la vie à Bourg-Tapage, combien la stérilité de Robert Tobias avait dû être une malédiction... Et si Ernestine Juliette partageait cette manière de voir le monde, quel sens avait eu pour elle la scène de janvier 1949 ? Comment l'aurait-elle décrite, si elle avait été l'auteur du texte ?

« Tu comprends pourquoi on est insulaire quand on est né de femme insulaire ? Parce qu'on construit une chaîne sur des générations. Des femmes, des filles, des petites-filles. Et les hommes qui vont avec. Nos femmes sont notre trésor. Ce sont les maillons qui font tenir la chaîne. Et la chaîne des générations doit continuer. Par les femmes. »

J'avais complètement perdu le contrôle de l'entretien et je ne savais plus ce que j'étais venu demander à cette sibylle ridée.

« En France, quand une femme voit sa fille devenir mère, elle minaude, elle feint de regretter, elle dit qu'elle ne veut pas être déjà grand-mère. Elle croit que cela la vieillit. Ici, quand une femme devient grand-mère d'une petite-fille, la tradition, c'est de faire une grande réception avec la famille et les amis.

— Pour fêter la naissance ?

— Oui, mais ce n'est pas la mère qui reçoit, c'est la grand-mère. Elle préside, avec sa fille et sa petite-fille. Et elle ouvre le banquet avec cette phrase rituelle, ce cri d'orgueil : Mon fruit n'est pas stérile ! La belle-mère de Benjamin l'a fait à la naissance de Louise, elle a poussé ce cri devant sa fille et Benjamin et ses invités. Je l'ai fait pour la naissance de Claire, chez ma fille aînée. Tu comprends, mon garçon ? Tu ne peux pas comprendre, tu n'as pas d'enfant. »

Son univers avait une cohérence qui s'imposait, et où je ne figurais que dans une faille. Je bredouillai :

« Ne parlons plus de moi. Revenons à Benjamin Tobias, s'il vous

plaît. »

Et c'était véritablement une supplique.

« Tu veux un autre thé ? Non ? Que veux-tu savoir encore ?

— Vous m'avez un peu parlé de sa femme. Avez-vous connu sa mère ?

— Ernestine. Un peu. Elle avait près de soixante-dix ans, et vivait avec son fils et sa belle-fille. Elle était de santé fragile, mais aidait comme elle pouvait, gardait Louise et Malcolm, les emmenait promener. Elle n'était pas d'accord avec les activités de Benjamin, mais ne le montrait pas. Elle a quand même été fière quand il a été élu la première fois. Heureusement pour elle, elle est morte avant lui. Jusqu'à la fin, elle a gardé cette allure, cette élégance... L'une des plus jolies filles de la colonie, dans son jeune temps. Je crois même qu'il doit y avoir des cartes postales d'avant son mariage, où on la voit poser en costume folklorique. »

Je l'écoutais dérouler ses souvenirs, et j'étais fasciné. Elle n'était à première vue ni belle, ni intelligente, ni instruite, et pourtant toute la lumière de la pièce se concentrait sur son visage, et ses réponses lentes semblaient empreintes d'une ineffable et profonde sagesse, à laquelle je n'avais pas accès. Vingt ans plus tôt, haranguant des ouvriers en grève, elle avait dû être redoutable. Benjamin Tobias ne s'y était pas trompé. J'osai une question que j'avais jusqu'alors retenue :

« Benjamin était le fils d'un riche bourgeois, Albert Tobias. Il a grandi à la Villa Raymonde, au milieu d'œuvres d'art, a joué dans un parc arboré... Cette enfance dorée ne lui a jamais posé problème pour s'adresser au peuple ?

— Non.

— Il n'en parlait jamais ?

— Non. Benjamin n'avait rien d'un gars de la haute. Il a commencé comme petit employé de bureau. Quand il s'est lancé dans le syndicalisme, il vivait avec sa femme et sa mère dans un appartement miteux près de la Cathédrale.

— Dans les journaux, j'ai trouvé une ou deux allusions ironiques... »

Elle sourit, au souvenir des affrontements passés.

« Ils ont essayé de le coincer avec ça. L'enfant des beaux quartiers... Ça n'a jamais marché. Personne n'était dupe. Qu'est-ce que ça pouvait faire que son père ait eu plusieurs sociétés, des dizaines d'employés ? Ce n'est pas son père qui dirigeait le syndicat. À la mort du père Tobias, il avait une dizaine d'années, pas plus. Sa mère et lui ont quitté la Villa Raymonde pour la ville basse. Sa mère, Ernestine Juliette... Une très grande famille, les Juliette. Très nombreuse. On les connaissait tous. Pour nous, Benjamin, c'était le fils d'Ernestine. »

Dans le regard de ses proches, de ses partisans, même de ses

adversaires, nul ne voyait plus l'ombre de Robert Tobias, mort quarante ans plus tôt. Celui qui avait tant voulu un fils avait disparu tout autant que le matelot dont il avait loué les services. Seul le patronyme était supposé tracer une filiation, et Benjamin ignorait sans doute que le nom Tobias avait été forgé de toutes pièces par Alberto Biasi à son arrivée dans l'île. Nul ne savait qu'il n'y avait pas de lien de sang entre d'une part Albert et Robert, d'autre part Benjamin et Malcolm et Louise. Le seul héritage que Benjamin avait reçu de son père ruiné était ce nom : mais ce nom fabriqué n'était pas celui de son géniteur. Une sorte de vertige me prit.

Jamais je ne saurais ce que Benjamin en avait su, consciemment, ou avec cette certitude tranquille qu'ont les enfants qui devinent les secrets tus en famille.

(Et je devine aussi que je ne sais pas tout de la mort de mon père. Les mots choisis pour nous consoler, les discours à l'église, la brochure imprimée un an plus tard à sa mémoire ne rendaient pas hommage à un marchand de meubles et luminaires victime d'un stupide accident de la route, mais à un militant, à un héros tombé au combat, dont le drapeau national recouvrait le cercueil. Il a fallu que je vienne à Bourg-Tapage et que j'écoute Lucienne Élisabeth pour apercevoir enfin cet autre visage, que tous alors m'avaient caché, à moi trop jeune, pour me protéger.

Quel avait été le destin de mon père ?

Une vie, ce n'est pas seulement la somme des choix que l'on a faits. Elle est cette somme, multipliée par le regard des autres, et divisée par le coefficient imprescriptible du hasard.)

« Tiens, je vais te montrer son bureau, à Benjamin. Passe-moi ma canne. »

Du menton elle me désigna un bel objet, au pommeau sculpté et orné d'une petite plaque gravée :

« Vingt ans dans le syndicat du bois, quand tu arrêtes, les gars te font un cadeau... »

Je la lui présentai, elle s'y agrippa, se mit debout avec difficulté, et gagna la porte.

« Je t'emmène au bout du couloir. »

Sa démarche lente contraignait les militants présents à se serrer contre les murs pour ne pas la gêner. Elle acceptait leur effacement comme un hommage dû, et saluait tel ou tel par son prénom, un encouragement.

Elle ouvrit une porte sur laquelle figurait toujours le nom du défunt secrétaire général. Une table d'architecte recouverte de documents épars occupait tout le fond de la pièce, encombrée de chaises et d'armoires. L'agenda de l'année 1999 était ouvert à la semaine

du 5 septembre. Des piles de dossiers étaient posées par terre, sur une commode, un guéridon. Aucun objet personnel, des affiches des congrès passés du syndicat et du Front de défense des Insulaires. Un grand poster pour les élections de 1997, avec ce simple slogan, jouant sur l'identité des initiales : Benjamin Tobias pour Bourg-Tapage. Elle commenta la visite avec nostalgie.

« Du temps de Benjamin, tu peux me croire, il y avait toujours du monde. Il travaillait, lisait, téléphonait, recevait, tout en même temps. Il y arrivait. Les autres étaient impressionnés.

— Et depuis ?

— Au début, la police est venue, pour l'enquête. La police dans nos locaux... Il a fallu l'expliquer. Ils ont tout regardé, rien trouvé. Ceux qui ont fait le coup ne sont pas des amateurs.

— On a une idée de qui c'était ?

— Non. On n'a jamais su. Je crois que la police a bien fait son travail, elle a même demandé de l'aide à Paris, mais sans résultats. Et quand les Troubles ont commencé, l'enquête n'a pas pu se poursuivre normalement.

— Et maintenant cette pièce est une sorte de musée ?

— Non, simplement personne ne veut s'y installer.

— Rien n'a changé depuis sa mort ?

— Rien. Un jour il faudra mettre de l'ordre ici. Se débarrasser de ces vieux meubles, donner un coup de peinture.

— Mais ce jour-là, ça voudra dire qu'on a commencé à l'oublier ? »

J'eus aussitôt le sentiment d'avoir dit une nouvelle sottise, de ne pas être à la hauteur de cette vieille femme essoufflée, de ne pas mériter ses confidences et ses souvenirs. Par délicatesse, elle répondit à ma banalité par une boutade.

« Ça voudra dire qu'on a enfin trouvé des crédits pour refaire les bureaux. Benjamin écoutait beaucoup, essayait de mettre tout le monde d'accord. Il parlait mieux que nous tous. Il savait y faire à l'Assemblée. Mais il disait toujours qu'il était seulement un porte-voix. Dans les grandes réunions, avec les journalistes, il faut montrer une vedette. Alors il se contraignait à jouer la vedette. Ensuite, il se retrouvait ici à discuter avec l'équipe, à organiser le boulot, ou dans ma cuisine à boire un café. »

Du fond du couloir une voix forte appela : « Lucienne ! »

Elle maugréa quelques mots indistincts. Un homme corpulent, d'une cinquantaine d'années, vint à elle et l'embrassa avec force démonstrations. Elle sembla moins chaleureuse à son égard.

« Lucienne, nous allons commencer la négociation sur la scierie de la vallée Harding. Tu avais dit que tu voulais y participer. »

Puis il parut remarquer mon indiscrete présence et n'envisagea pas de me saluer. Elle répondit avec un soupir exagéré :

« Je termine avec ce journaliste, commencez sans moi, je vous rejoins en courant. »

Je l'accompagnai le long du couloir, à son pas. De la main qui ne tenait pas la canne, elle me prit familièrement le bras — comme l'avait fait le docteur Gramont le mois précédent, mais là je le ressentis comme un privilège — et nous avançâmes jusqu'à la salle de réunion. Une multitude d'impressions se bousculaient dans ma tête et je ne savais que dire pour terminer l'entretien avec brio. J'étais perdu.

Elle m'avait donné son temps et ses souvenirs, et je ne pouvais rien lui offrir en échange.

À cet instant, j'envisageai de tout raconter à Lucienne Élisabeth : le texte de Thomas Colbert, les trois couronnes d'or, le secret de la naissance de Benjamin Tobias. Mais on l'attendait. Mais je n'avais pas avec moi les trois pages, seul point de départ possible. Mais l'improvisation m'effrayait.

À la porte, muet, j'embrassai Lucienne Élisabeth. Elle ne répondit pas à cet élan spontané, mais ne s'y opposa pas. Je ne saurais dire si elle fut surprise.

Elle fit mine d'entrer, puis se ravisa et, dans un geste étudié, qui lui coûta un effort physique, se tourna à demi vers moi, m'agrippa l'avant-bras, et laissa sa main glisser lentement vers le coude, le poignet, la main, l'extrémité des doigts. Je frissonnai de cette caresse d'adieu. Elle dit enfin, d'une voix sourde et émue, en plantant son regard dans le mien :

« Mon garçon, quand tu écriras ton article, ne dis pas de mal de mon petit frère. »

Telle une reine de tragédie, elle franchit le seuil, appuyée sur sa canne, et disparut.

Dans les moments de doute, revenir au texte de Thomas Colbert, et à ses acteurs.

De Robert Tobias, j'étais remonté jusqu'au *bello ragazzo* croate Alberto Biasi, je décidai d'aller encore un peu plus en amont, jusqu'à Ludwig von Stüder, des mains de qui il tenait les pièces. Reprendre une réflexion ordonnée, ouvrir des vieux livres, m'attarder sur les notes en bas de page, décrypter des allusions : après tout, tel était mon métier provisoire, et pour cela seulement j'étais payé.

Pendant une longue journée, je me mis en quête du dernier possesseur des trois couronnes repéré par le professeur Bronfmann. Après avoir relevé quelques allusions et suivi maintes fausses pistes, je découvris une communication dans un colloque sur les utopies révolutionnaires, tenu à Bruxelles en 1967, dont je pus lire les actes sur écran.

Ce brillant étudiant féru de justice sociale s'intéressait à la condition ouvrière, aux mouvements progressistes, à la Première Internationale. Il avait sans doute rencontré Friedrich Engels. Mais le marxisme ne le retint pas. Sa réflexion l'avait conduit sur un sentier parallèle pour parvenir à la société parfaite. À vingt-quatre ans, il publie un petit traité, *L'héritage est un esclavage*.

Pour assurer le bonheur de l'humanité, sans violence et en une génération, Ludwig von Stüder préconise de supprimer l'héritage, afin de parvenir en douceur au communisme universel. L'État, légataire universel obligatoire de chaque citoyen, assurera l'éducation des enfants et les installera dans la vie. La période de transition, d'une vingtaine d'années, où se côtoieront de « nouveaux hommes » nés sans patrimoine et des « anciens hommes » ayant encore châteaux, usines, bijoux est minutieusement imaginée. Des développements originaux examinent les implications de cette révolution sur le financement de l'économie, la fiscalité, la notion de taux d'intérêt, l'épargne... Si ces thèses avaient été connues et entendues en leur temps, il est probable que ni Lénine ni Hitler n'auraient eu de place dans l'histoire du monde.

Karl Friedrich von Stüder découvrit les théories de son fils avec horreur et le fit enfermer dans un asile d'aliénés en Poméranie.

Après deux années de traitement, Ludwig n'avait plus d'idées révolutionnaires. Voyant poindre la complète guérison, Karl Friedrich

von Stüder se fit attribuer par le ministère impérial de la Marine une concession à Ponape, en Micronésie, donna à son fils un petit capital, dont les pièces d'or, et le confia à un pasteur qui regagnait sa mission. Ils embarquèrent vers ce nouveau destin depuis Trieste. Ludwig périt en 1895 dans le naufrage. Le matelot Alberto Biasi récupéra les pièces.

Pour le samedi et le dimanche, m'accordant une récréation, j'entrepris une grande randonnée dans l'intérieur. J'achetai des chaussures, une carte, une tenue, un grand sac à dos, de la nourriture, et je partis tôt le samedi matin. La route du nord longeait d'abord la mer à petite distance, puis après trente kilomètres tournait franchement vers l'intérieur et les montagnes. Un village endormi, où je pris un café dans une épicerie-bar-station-service déserte, puis un hameau, puis trois maisons, la route se transformait en chemin de plus en plus raviné, je continuai tant que je pus. Les scieries de la montagne stockaient leurs matériels sur les bas-côtés. Au bout de la piste, trois camions militaires et des tentes dressées. Des soldats en béret bleu — indonésiens, me sembla-t-il — venaient passer deux jours de repos, et ne semblaient pas vouloir s'éloigner beaucoup de leurs installations. Je les saluai, et m'engageai dans le sentier fléché. Il montait assez franchement dans la forêt silencieuse, franchissait une première crête et redescendait à pic au fond d'une vallée encaissée, parmi une végétation exubérante. Les troncs recouverts d'orchidées et de fougères épiphytes laissaient à peine passer le marcheur. Des vols de perruches vertes fendaient l'air en piaillant. Il fallait ensuite remonter la vallée jusqu'à sa naissance, dans l'effondrement d'un plateau. Je m'installai pour un déjeuner serein dans un pré, le dos calé à un tronc.

Je repris la marche. Le sentier montait toujours, plus doucement, redescendait un peu dans un ancien cratère, en ressortait pour me faire admirer les montagnes les plus hautes de l'île. Les nuages avaient envahi et obscurci le ciel, et le guide signalait bien que dans les hauteurs de l'intérieur les averses l'après-midi étaient fréquentes. Les trois pics du Diadème semblaient proches maintenant. Un léger brouillard fit son apparition, créant aussitôt, avec l'altitude, une sensible impression de froid. La pluie se mit à tomber, doucement d'abord puis avec tant de violence que je faillis manquer l'abri, une modeste cabane en rondins, pourvue de bat-flanc, d'une cheminée et d'une provision de bûches. J'allumai un bon feu et me changeai. Le dîner fut expédié dans le bruit crépitant des gouttes frappant la tôle du toit.

Dans un carton posé sur la pile de bois, je trouvai deux magazines abandonnés par des marcheurs dix et douze ans plus tôt. À la lumière de la bougie, je les lus en entier, par ennui d'abord, puis avec le

ravissement de remonter le temps et de rendre actuels, pour un instant, l'ouverture d'une alors nouvelle boutique de vêtements, le départ à la retraite de Mlle Émilienne, institutrice à l'échelon exceptionnel, la recette d'une tarte caramélisée aux mangues, les mouvements de bateaux pour le mois suivant, et quelques conseils pour l'éducation des enfants difficiles. Ces pages un peu collées par l'humidité des montagnes dataient d'avant les Troubles : Frou-frou, mode de Paris, n'existait sans doute plus, ni peut-être Mlle Émilienne, et les adolescents de cette génération avaient ensuite appris le maniement des armes.

La dernière page du magazine avait pour titre « Cinquante ans déjà... », et montrait dans un numéro un bal à la mairie et dans l'autre l'équipe d'infirmières de l'hôpital général. Ces photographies posées, en noir et blanc, me renvoyaient la lumière éteinte du temps de Robert Tobias. Un matelot juste débarqué du *Président Baudissin* était peut-être passé devant, une heure ou un an plus tôt. Si la moitié des infirmières étaient des Insulaires, je n'en vis qu'une au bal, elle tournait la tête au moment du cliché. La robe blanche élégante et le collier de perles confirmaient son rang, et je me dis que ce pouvait être Ernestine Tobias. La légende identifiait seulement le maire et quelques notables.

Avec un sentiment proche de la honte, j'essayai de deviner si la robe ajustée pouvait révéler un début de grossesse. Mais, sauf pour quelque matrone vigilante, le mouvement du buste en rotation interdisait toute conclusion. Et d'ailleurs, je recomptai sur mes doigts : au moment de la photographie, Benjamin avait deux ou trois ans. Je ne reconnus pas son père parmi les messieurs en smoking. Et cette femme qui tournait la tête, au visage mal éclairé, à peine distinct, ne pouvait pas être celle que je voulais contre toute raison reconnaître : Ernestine.

Il faisait froid dans la cabane humide, et mon léger repas ne me réchauffait plus. J'enfilai ma veste par-dessus mon pull et remis mon bonnet. Le feu s'éteignait.

Qu'avaient été ces années pour le couple Tobias ? Seulement des soirées élégantes à la mairie, au golf, au cercle civil, à l'Hôtel de Paris ?

Mais j'entendais aussi, j'entendais à nouveau la voix de Lucienne Élisabeth. Les femmes insulaires sont notre trésor. Pour Ernestine, son ventre insulaire allait porter un enfant insulaire. Qu'il soit de son mari, qu'elle aimait et dont elle comprenait la souffrance, ou d'un inconnu ne comptait pas, à l'égard de cette certitude qui la dépassait.

Je regardais sans fin cette scène de bal, ces visages souriants, ces silhouettes se tenant bien droit pour le photographe, les messieurs

debout, les femmes assises sur des fauteuils ou des tabourets, des couples de part et d'autre, tendrement enlacés, ou la main protectrice du mari sur une épaule nue, et cette femme donnant le bras à son époux et tournant la tête, j'entendais presque l'orchestre et le tintement des verres sur le plateau des serveurs. Tous souriaient, mais pas pour les mêmes raisons. Ernestine — quelle autre Insulaire en robe de dentelle et collier de perles au bal de la mairie en ces années d'immédiat après-guerre ? — souriait parce qu'elle avait enfanté, sa mère avait célébré la naissance de Benjamin, et proclamé que son fruit n'était pas stérile.

Comment, avec quels mots, du fond de quel désespoir Robert Tobias avait-il pu demander une chose pareille à sa femme ? Je devinais qu'il ne souriait plus. Il avait compris que pour sa femme l'enfant s'inscrivait non dans un lignage personnel, dans ce nom inventé à la génération précédente, mais dans une chaîne qui courait les siècles et où il n'existait pas. Il était presque aussi inconnu que l'inconnu du port. Sa femme n'avait pas accepté par amour, mais avec indifférence. Peu lui importait qui était le père, pourvu qu'il y ait un enfant né d'elle.

Il l'avait compris avant la prestation de Thomas Colbert — pour s'y résoudre avec fatalité, elle et lui ayant des desseins différents, mais que le même projet réalisait. Ou plutôt après, se sentant joué, manipulé, et pour le dire brutalement, cocu ; oui, trompé parce qu'elle ne lui avait pas dit les vraies raisons de son accord. Elle se moquait bien de l'héritage, du frère disparu, du nom de Tobias. Elle avait pour seul but d'être enceinte. Elle avait écarté les cuisses pour l'inconnu du port en attendant que les choses se fassent, en allait-il de même depuis leur nuit de noces quand elle les écartait pour lui, son mari ?

L'enfant qui jouait dans les jardins de la Villa, l'enfant qu'ils avaient laissé à la servante le soir du bal à la mairie était d'elle seulement, et lui n'y avait jamais eu aucune part. J'imaginai que dans cette réception comme dans les autres, on lui demandait comment se portait le garçonnet, et il lui fallait toujours répondre avec une joie feinte et convenue : « Il pousse, le petit sacripant ! » Et plus l'enfant grandirait, plus ses traits ressembleraient à sa mère et à cet inconnu entr'aperçu, dont il ne pouvait pas se rappeler clairement le visage et qu'il n'avait aucun moyen de retrouver dans le vaste monde, plus la sentence serait cruelle, plus ses méditations s'effondreraient autour de ce drame dont il avait minutieusement construit les mécanismes. Le nom de Tobias continuerait, mais sans rien de lui, sinon ce patronyme, les restes de sa fortune, et le sourire serein d'Ernestine heureuse, heureuse de l'enfant pour les siècles à venir.

Dans le silence de la cabane, je rêvais au désarroi de Robert Tobias.

Il l'avait aimée suffisamment fort pour l'épouser malgré les préjugés tenaces de l'entre-deux-guerres et les lettres d'insultes anonymes. Il l'aimait toujours, sans doute, et la haïssait aussi lorsqu'il voyait sur le perron de sa villa sa femme insulaire bercer l'enfant insulaire — son enfant à elle seule. Il avait pourtant été prévenu : une Insulaire, on la baise, on ne l'épouse pas. Il l'avait épousée, et cette union se terminait ainsi, sans lui, une famille insulaire sous son toit. Il avait aimé Ernestine, et s'était cru assez fort pour l'aimer encore après que son ventre se fut arrondi d'un autre que lui, et, pis encore, à sa demande. Il avait plaidé pour qu'elle l'accepte. Si, mari et femme, ils en avaient continûment souffert autant l'un que l'autre, peut-être auraient-ils pu se retrouver dans le sacrifice faits par tous deux. Mais là où lui avait fait un sacrifice, elle était allée, heureuse, à son destin. Il avait aimé Ernestine. Je doutais qu'il ait pu encore l'aimer, à ce degré de malentendu.

La fatigue de la marche, après trop de journées assis le nez dans les papiers, finit par prendre le dessus, et je m'enfouis dans mon duvet en devinant les profondeurs insondables du désespoir de Robert Tobias. Dans les premiers instants de sommeil, je me rappelle avoir compris vaguement que, comme Thomas Colbert, je n'avais rien à faire dans cette histoire et dans cette douleur, que je n'étais pas moins que lui mercenaire, lui vendant sa semence et moi mon intelligence, que lui comme moi venus de loin et de passage à Bourg-Tapage ne pouvions qu'ajouter du désordre et du désarroi à ce qu'avait vécu Robert Tobias.

La pluie lutta bruyamment avec le vent et n'abandonna la partie qu'à l'approche de l'aube.

Au matin, dans un air comme lavé, le Diadème étincelait, ses flancs noyés dans la forêt, son sommet rocheux étonnamment blanc. Je repris ma route dans mes vêtements presque secs, par un long contrefort qui grimpait vers les montagnes, puis s'ouvrait sur un amphithéâtre tout occupé par la forêt primaire. À la sortie de ce vaste virage, un croisement indiquait la voie d'accès au sommet, ascension décrite comme harassante et technique, parmi des blocs instables. Je pris le sentier descendant. La vallée s'alanguissait maintenant en une série de gradins, témoins d'anciennes éruptions, où maints ruisseaux se rassemblaient en une petite rivière cascadante.

Je déjeunai en son milieu, sur un banc de sable où poussaient des bouleaux nains. Une heure de marche plus tard, j'arrivai à l'orée d'un défilé. Il ne fallait pas manquer le sentier de retour, sous peine de continuer dans des chaos rocheux jusqu'à la mer. Des marques de peinture sur une falaise de basalte indiquaient la voie, qui montait à nouveau, longuement, droit dans la pente. La lassitude commençait à

se faire sentir. La descente après l'ultime col dégringolait abruptement, encombrée de racines, interminable. Je rejoignis une piste et les traces de l'exploitation du bois. Une heure après, je vis des Indonésiens jouer au football, puis ma voiture. Trois heures de route pour rentrer à Bourg-Tapage, en écoutant de la musique à la radio, bercé par les échappées sur la mer et les îlots. Le soir, point de dîner, et après la douche je m'écroulai sur mon lit pour douze heures de sommeil sans rêves.

De tout ce que j'avais appris, de tout ce butin accumulé, je n'avais toujours rien dit à Hélène Colbert.

Aux tout premiers jours, j'estimais que ces petites découvertes avaient bien peu d'importance, et qu'il ne fallait pas la déranger pour des brouilles. Puis il y eut une forme d'orgueil naïf à commencer à comprendre des choses qu'elle ignorait. Et pouvais-je sans risques lui rendre compte d'un tableau encore imparfait et dont le sens ne se révélait pas, ou pas encore ? Il me fallait avancer davantage, et atteindre une vérité plus complète. Quand enfin l'ensemble du drame prit ses contours définitifs, si je lui avais alors confié mes résultats, elle m'eût sans doute blâmé d'avoir trop attendu. N'avais-je pas réorienté l'enquête très au-delà de mon mandat ?

Il me faudrait bien, néanmoins, lui présenter mes conclusions, et je ne parvenais pas à déterminer ce que je pourrais lui dire.

Laquelle des mises en garde de Jim Bollinder avais-je transgressée ? « Avec ces gens-là, rien n'arrive par hasard » ? Ou : « Si tu croises un tel squal, ne t'étonne pas de te faire arracher un bras » ? Les deux, peut-être.

Le mardi matin, prenant mon petit déjeuner à l'ombre des filaos, au bord de la piscine, je savourai ce qui ressemblait faussement à des vacances. Le soleil déjà exigeant et le ciel parfait promettaient une journée idéale. J'écrivis une carte postale à ma mère.

Un homme d'une quarantaine d'années, pas très grand, solidement bâti, que j'avais remarqué près du buffet car il boitait légèrement, vint à ma table, son café à la main, et me dit :

« Monsieur Zafar, puis-je m'asseoir un moment avec vous ? »

Comment cet inconnu connaissait-il mon patronyme ?

« À qui ai-je l'honneur ? »

— Je m'appelle Louis-Marie Agnès et je suis inspecteur de police. »

Je ne m'attendais pas à cette entrée en matière et me sentis confusément mal à l'aise. Il ne parut rien remarquer et continua :

« Vous nous intéressez. Autant venir vous parler.

— Je vous intéresse ? Je ne vois vraiment pas en quoi... »

Il sourit, attendit un peu avant de poursuivre.

« Vous êtes à Bourg-Tapage depuis dix-huit jours. Vous arrivez de New York. Vous passez du temps dans les archives de la mairie. Vous obtenez qu'on vous ouvre les réserves de la Villa Raymonde en vous présentant comme journaliste d'un hebdomadaire américain, où

personne ne vous connaît. Vous mentez mal, si je puis me permettre. Ou vous ne vous souciez pas d'être crédible. »

J'eus à mon tour un sourire entendu, pour valider sa seconde hypothèse, ne sachant toujours pas où il voulait en venir.

« Vous m'avez donc suivi ? »

— Non. Mais vous nous intriguez. Vous ne figurez pas dans les fichiers auxquels j'ai accès.

— Heureux de l'apprendre.

— Que vous ayez une passion pour les archives ne nous gêne pas, mais que vous preniez le soin de forger un mensonge sur vos motifs nous amène à nous interroger. Nous avons commencé à regarder. Jeudi, vous obtenez un long rendez-vous avec Lucienne Élisabeth. Toujours aussi imprudents, au Front ! Ils reçoivent un prétendu journaliste et ne prennent pas la peine de se demander à qui ils ont affaire. Vous ne faites pas beaucoup d'efforts, décidément, pour brouiller les pistes.

— Vous ne me dites pas qui j'ai vu les autres jours ?

— Parce que je ne le sais pas. Nous ne vous avons pas surveillé étroitement ni n'avons écouté votre téléphone. Nos effectifs ne le permettent pas. Et nous ne savons pas encore si vous en valez la peine. »

Disait-il cela avec le regret ironique de ne pas l'avoir fait, ou pour me rassurer, ou pour me démontrer l'étendue de ses pouvoirs ? Ou les trois à la fois ?

« Fort bien. Et que me voulez-vous ce matin ? »

— Monsieur Zafar, qu'êtes-vous venu faire à Bourg-Tapage ? »

Je ne m'étais pas attendu à une question aussi directe. Comme Raskolnikov face à Porphyre Petrovitch, je me sentais coupable du seul fait que j'étais interrogé par la police. Mais tout en moi se révoltait contre cette curiosité de l'autorité publique. Pour me donner une contenance, j'appelai le garçon afin de me faire resservir un thé, sans lui proposer un nouveau café — cette grossièreté délibérée me fit honte après coup. Je choisis ce qui me parut une formulation agressive :

« Suis-je obligé de vous répondre ? »

Son sourire s'élargit devant ma naïveté. Il savoura visiblement les deux secondes qu'il laissa s'écouler.

« Non. Vous ne prenez aucun risque en ne répondant pas. Aucune geôle obscure du commissariat ne vous attend, aucune chambre de torture dans un local non officiel n'existe. Quoique en climat tropical, nous sommes ici dans un État de droit. Vous pouvez tout à fait ne pas me répondre, je vous souhaiterai un bon retour chez vous, voilà tout.

— Eh bien, monsieur l'inspecteur, je ne vous répondrai pas. »

Ma réponse avait fusé plus vite que ma réflexion. Je ne pensai même pas au secret prévu à mon contrat, ni à l'éventualité de lui raconter une histoire à laquelle il n'aurait sans doute pas cru. Je défendais mon droit à une vie privée, protégée de l'intrusion des autorités.

« Je m'attendais à cette réponse. Mais comprenez-vous bien la situation ?

— Que voulez-vous dire ?

— Nous reconstruisons la paix civile, et c'est un processus beaucoup plus long et incertain que ce que disent vos prétendus confrères les journalistes. Non pas que le feu couve sous la cendre, mais parce qu'il est toujours et partout plus facile de détruire ou de bloquer que de construire et de progresser. L'année de la Pacification, puis l'année de la Stabilisation, et maintenant les années de la Reconstruction, selon le vocabulaire officiel. Cet effort opiniâtre, moi j'y crois et j'y participe. J'ai connu Bourg-Tapage avant les Troubles, avec ses problèmes et ses difficultés terriblement ordinaires. J'ai connu la descente aux enfers et garde le souvenir de scènes que je ne veux pas revivre. Aujourd'hui, notre malade est sur la voie de la guérison, mais peut rechuter. Dans ce processus, tout élément venu de l'extérieur doit être regardé avec prudence. Venez-vous pour aider, ou nous apportez-vous de nouvelles menaces ? »

Mes recherches, mon contrat, mes secrets... je ne pensais qu'à moi dans cette affaire, alors que ce que je pouvais découvrir risquait de perturber les équilibres fragiles de Bourg-Tapage. Je pris alors conscience que le secret de la naissance de Benjamin Tobias pouvait provoquer un séisme. L'ensemble de l'histoire récente changeait de sens, pour chacun des camps, si Benjamin Tobias était reconnu comme le fils d'un milliardaire français vivant à New York. Pouvais-je dire tout cela à cet inspecteur de police ?

« Les gens qui viennent de l'extérieur sont les bienvenus, s'ils sont des touristes, des investisseurs, des amis. Puis-je vous ranger dans l'une de ces catégories ? Ils ne sont pas les bienvenus s'ils viennent nous utiliser, nous faire la leçon, prétendre régler à notre place nos problèmes.

— Pourtant vous avez été bien aise de voir arriver les casques bleus, et les représentants spéciaux du secrétaire général de l'O.N.U., ce Canadien, puis ce Mauricien...

— Je vois que vous avez bien suivi notre actualité. Vous avez raison. Les gens qui viennent de l'extérieur sont parfois bien utiles pour nous aider à parler entre nous, à rechercher des solutions ou des compromis que nous n'avons pas la force, le courage ou l'imagination de construire par nous-mêmes. Nous nous en méfions, parce qu'ils ne sont pas nés dans l'île, mais nous ne savons pas nous en passer. Mais il

y a eu aussi trop de visiteurs indésirables, des donneurs de leçons, des provocateurs, des inconscients, des manipulateurs, des gens qui sont arrivés avec leurs certitudes et ont décrété à notre place ce qui était bon pour nous. Êtes-vous de ceux-là ? »

Je ne considérais plus sa curiosité ainsi expliquée comme inacceptable, même si je ne pouvais toujours pas y répondre.

« Mes activités à Bourg-Tapage n'ont rien à voir avec la politique », lui concédai-je.

Il termina son café en me regardant fixement, comme pour évaluer ma réponse et son auteur.

« Puis-je vous croire ? Rien à voir avec la politique, mais vous fouillez le passé de Benjamin Tobias, et vous passez deux heures avec Lucienne Élisabeth en prétextant une enquête pour votre hebdomadaire...

— L'avez-vous questionnée ? »

Il ne dissimula pas sa surprise et son amusement.

« Demander à Lucienne ce qu'elle vous a dit ? Vous plaisantez ! Je préfère m'adresser directement à vous. »

Il me laissa la possibilité de répondre, je gardai le silence.

« Et vous avez aussi tout tranquillement demandé à l'attaché militaire français de vous révéler qui a organisé l'attentat contre Tobias. Pas moins. Comme s'il allait vous livrer un secret diplomatique et judiciaire que pas un à Bourg-Tapage ne connaît — ni sans doute ne souhaite connaître. »

Il me sembla que je rougis. Je tentai de me composer un visage impassible. Quelle conversation avait-il eue avec le colonel Mayès ?

« Simple curiosité d'historien. Je n'avais nullement l'intention... de me... »

Je n'arrivai pas à finir ma phrase. Il soupira de ma confusion.

« Mais dans quel monde vivez-vous ? Vous posez ce genre de questions, et vous me dites que vos activités n'ont rien à voir avec la politique ? Vous ne me dites pas pourquoi vous avez fait ce long voyage jusqu'à nous. Nul ne peut vous contraindre. Mais si vous ne voulez pas parler, au moins m'entendrez-vous. Je vous demande — j'ose le dire, je vous supplie — de faire attention. Même avec les meilleures intentions du monde, vous pouvez perturber un processus qui se joue sur des années. Vous repartirez, vous continuerez vos activités dont je ne sais rien et dont vous ne voulez rien me dire... »

Il laissa s'installer une attente, que j'aurais pu briser. Mais non.

« Vous êtes d'origine libanaise. Vous connaissez les stratégies, les alliances de notre communauté syro-libanaise...

— Mais je n'ai rien à voir avec ces gens-là ! Je n'ai rencontré ni contacté personne ! Dans aucun camp et surtout pas ceux-là ! »

Il détourna un instant le regard.

« Peu importe, monsieur Zafar. Que vous le vouliez ou non, vous serez considéré comme l'un des leurs, et vos actes ne seront compris qu'à travers ce prisme. Ici, personne ne choisit ses allégeances. Vous pas plus qu'un autre. Elles vous sont assignées au berceau, et vous emprisonnent pour toujours — naguère elles pouvaient vous tuer. Vous ne vous en libérerez pas en montant dans l'avion. »

Un tumulte d'adolescents se fit autour de la piscine, et me sembla venir d'une autre planète.

« Quoi que vous ayez semé, vous ne serez pas là pour la récolte. Nous, nous restons là. Nous jouons ici et ici seulement notre avenir et celui de nos familles. Les gens venus de l'extérieur nous inquiètent toujours. »

Mon silence ne contenait plus une once de mépris, bien au contraire je sollicitai une forme de pardon, et j'espérais qu'il ne s'y tromperait pas.

« Vous pouvez comprendre ce message. Vous aussi avez une responsabilité à cet égard. Vous ne m'avez pas répondu, mais vous m'avez écouté. Pensez-y. »

Il soupira à nouveau. Une phrase du docteur Gramont me revenait en mémoire : « Je voulais en échange de mes confidences vous obliger à entendre mes mises en garde. Les avez-vous entendues ? »

« Je vous laisse ma carte de visite, pour le cas où vous souhaiteriez prolonger notre entretien — demain, dans un mois... J'espère que vous me rassurerez. »

Il se leva pendant que je bredouillais un merci qui n'était pas de pure convenance, et se dirigea vers le hall. J'avais honte, en le regardant s'éloigner. Boitait-il de naissance, ou suite à une blessure reçue pendant les Troubles ?

La rue de Jaÿ d'Anzès descendait de la place de la mairie jusqu'à la place de Strasbourg. En pente douce, elle donnait à voir la mer tout en bas, entre deux rangées de palmiers. La rue la plus convenable de la ville, bordée de constructions élégantes de l'entre-deux-guerres, un rien prétentieuses, affichait ses ambitions sous la forme de balcons ouvragés et de cariatides. Des boutiques établies depuis des lustres occupaient les rez-de-chaussée. L'Hôtel de Paris y a régné, avant d'être transformé en galerie commerciale.

Au numéro 19 se trouvait le siège de l'office du tourisme de Bourg-Tapage, abritant désormais l'état-major des casques bleus. Une théorie de véhicules militaires garés sur le trottoir et des va-et-vient d'uniformes voulaient suggérer l'efficacité. Une brise de mer soutenue remontait la rue, faisant voler des papiers, apportant une odeur salée, des cris d'oiseaux, une nostalgie de voyages.

Comme convenu, à dix heures précises, je fis tinter la sonnette de Jacqueline Seyrolle, au 27 de la rue de Jaÿ d'Anzès, au premier étage au-dessus de la pharmacie. Une petite dame âgée en jupe noire et chemisier blanc m'ouvrit. Elle m'inspecta du regard — je notai des yeux bleu acier —, parut approuver mon choix de porter costume et cravate, et me pria d'entrer.

L'appartement semblait n'avoir pas bougé depuis un demi-siècle. Il me fit penser à une version tropicale du salon du docteur Gramont. Des meubles compliqués en bois très noir, un tapis usé sur un plancher de teck, des gravures devenues indistinctes dans des cadres autrefois dorés, des plantes vertes trop grandes et vaguement menaçantes, une lumière filtrée par des rideaux devant les fenêtres ouvertes sur la cour intérieure...

À son invite, je m'assis dans un fauteuil Voltaire au tissu fleuri et fané. Elle s'installa en face de moi, très droite, les mains jointes :

« Monsieur, je vous écoute. »

Elle ne me facilitait pas les choses et j'eus l'impression que j'avais à lui vendre un aspirateur ou une encyclopédie.

« Je vous remercie de me recevoir. J'effectue actuellement des recherches sur les Tobias. J'ai parcouru les archives de la Villa Raymonde. Robert Tobias consignait certains aspects de sa vie, sa passion pour les monnaies anciennes, des éléments sur sa famille. Il gardait ses agendas, avec mention de ses dîners et des invités. Le nom du docteur Seyrolle revient souvent.

— Je vois. Et qu'attendez-vous de moi ?

— Qu'est-ce que le nom de Robert Tobias évoque pour vous ? »

Elle ferma les yeux un instant, parut se concentrer. Joignant les mains, elle me regarda fixement. Puis elle répondit :

« Robert Tobias et mon père étaient en effet amis. Mon père, médecin de la famille, est très vite devenu un proche. Nous allions souvent à la Villa. Elle n'avait pas encore été amputée de la plus belle partie du verger. Nous habitions dans cet appartement, et ce jardin me semblait immense. Robert et Ernestine Tobias me laissaient libre de courir, de manger des mandarines, de faire du vélo dans les allées. J'ai là-haut mes plus beaux souvenirs d'enfance, mes parents et leurs amis sur la terrasse, la corde à sauter, les gâteaux d'Ernestine... Il y avait aussi une très vieille dame — enfin, elle me paraissait très vieille...

— Raymonde Durand d'Esmond, la mère de Robert.

— Elle venait l'après-midi sur la terrasse s'allonger dans une chaise longue, à mi-ombre, nous faisait un geste de la main. Il ne fallait pas la déranger.

— Auriez-vous conservé des photographies de cette époque ?

— Mon père en prenait. Où ai-je rangé l'album ? »

(Les photographies de famille, qui prétendent rendre compte d'une histoire, sédimentent des rapports de force et organisent des légendes. Comme curateur aux documents privés, combien de fois avais-je constaté la distance ou le mensonge entre celles que je trouvais, et tout ce que j'apprenais par ailleurs ! Aucune surprise à attendre, je le devinais, dans les images que Jacqueline Seyrolle allait me montrer.

Les albums de la famille Zafar ne recensent que des moments de fêtes, mariages, anniversaires, Nouvel An : une foule endimanchée de nièces, de beaux-frères, de cousins, de tantes, dont les aînés ressassaient aux plus jeunes l'exact degré de parenté, dans un vertige généalogique dont il importait de transmettre la mémoire orale. Toujours au premier rang, mon frère, ma sœur et moi grandissions. Et puis mon père n'y apparaissait plus.)

Elle se dirigea sans hésiter vers un buffet, sortit un gros livre à la couverture rouge, l'ouvrit soigneusement sur la table, et tourna les pages. Je m'étais levé avec elle et regardais en suivant ses commentaires.

« Cela fait bien longtemps que je ne les ai pas regardées. Mes parents. Maman et les Tobias. Henri et moi...

— Henri ?

— Mon grand frère... Robert Tobias rentrant du tennis. Maman donnant le bras à Ernestine enceinte. Dans ce groupe, à droite en robe du soir c'est maman. Un piquenique à la plage. Papa et Robert dans le bateau de papa. Les parents autour du berceau de Benjamin. Henri guidant les premiers pas de Benjamin. Robert et maman déguisés pour

un bal costumé... »

Elle montrait ses photographies, elle ne partageait pas ses sentiments. Je ne demandai pas à faire des copies de ces images en noir et blanc aux bords dentelés. Ernestine souriant à l'objectif était-elle la femme tournant la tête du bal de la mairie ? Et la voilette noire de sa tenue de marquise aux bras d'un Arlequin, le masque qu'elle porterait pour se dissimuler à un marin de passage ? La séance terminée, elle retourna s'asseoir, je l'imitai gauchement.

« Vous avez connu Benjamin Tobias enfant ?

— Oui. J'avais dix ans à sa naissance, et j'ai joué avec lui, comme une sœur avec un petit frère. Sous l'œil de nos mères, je l'ai changé, nourri, habillé. J'ai joué à la poupée avec lui. Il me suivait partout, il m'appelait Line. Je lui ai même sauvé la vie.

— Vous pouvez me raconter ?

— Quand il avait quatre ans, il était sur son petit vélo dans une allée, il me suivait. Je ne sais comment il a fait, il est tombé dans le bassin, la tête dans l'eau, les pieds pris dans le cadre du vélo, qu'il n'avait pas la force de repousser. Je l'ai entendu crier quand il est tombé, j'ai sauté dans le petit bassin, je l'ai dégagé. J'étais fière de ramener mon petit bonhomme tout mouillé et de raconter mon exploit. Si j'avais su la suite de l'histoire, je lui aurais maintenu la tête sous l'eau de tout mon poids. »

La violence de cette conclusion me frappa comme une giflle. J'écoutais nonchalamment cette chronique d'une enfance sans soucis à Bourg-Tapage, et le regret revendiqué de n'avoir pas commis un meurtre me ramenait au présent.

« Pardonnez-moi, je ne suis pas sûr de bien comprendre.

— Vous m'avez très bien comprise. Si j'avais su ce que deviendrait Benjamin Tobias, j'aurais préféré le voir noyé, voire l'y aider... Je me serais damnée pour l'éternité, nous aurions beaucoup pleuré cette tragédie domestique, mais combien de tragédies eussent été épargnées... Malheureusement, je l'ai sauvé de la noyade. C'est ainsi. Mais vous vouliez me parler de Robert Tobias, je crois ? »

Elle me signifiait par là qu'elle ne souhaitait plus évoquer le fils. J'obtempérai :

« Oui. Votre père et lui étaient donc amis. Si Robert Tobias avait demandé à votre père un service...

— ... il le lui aurait rendu sans hésitation. »

Évidemment, si le docteur Seyrolle avait participé à ce singulier rendez-vous avec le matelot, il ne l'avait pas raconté le soir à sa fille de dix ans.

« Mais pourquoi cette curiosité ? L'amitié de mon père et de Robert Tobias vous intéresse donc ?

— Je cherche à comprendre ses affaires après guerre.

— Je crains de ne pouvoir vous aider beaucoup. J'étais bien jeune, et de toute façon mon père ne s'intéressait pas aux affaires. Il aimait son métier, les sports, la mer.

— Peu de points communs avec Robert Tobias.

— Pour des raisons que je ne connais pas, nous avons cessé de fréquenter les Tobias après la mort de mon père. En 1955. Je ne suis plus revenue à la Villa. Après mon baccalauréat, je suis partie faire ma pharmacie à Montpellier. Je suis revenue en 1966, j'ai ouvert mon officine avec l'aide de ma mère. J'ai continué toute seule. Puis avec un confrère. Jusqu'à ma retraite il y a six mois.

— Vous avez donc été pharmacienne toute votre vie active. »

Un cri aigu et répété me fit sursauter. Un petit lézard blanc apparut au plafond, près de l'armoire.

« La première femme à oser l'être à Bourg-Tapage. Cela n'a pas toujours été facile. Je pensais m'arrêter pour mes soixante ans et passer la main à mon associé. Mais les Troubles sont arrivés. L'officine est toujours restée ouverte. Lorsque les gens n'avaient plus d'argent, je donnais les médicaments. Mon associé s'est enfui, on ne l'a toujours pas retrouvé. Six mois après le début des Troubles, je n'avais pratiquement plus de stocks, heureusement j'ai commencé à en recevoir par l'aide humanitaire : j'ai distribué des médicaments anglais, allemands, italiens... Mes chers confrères, et nombre de médecins, avaient disparu. Il y avait mes clients fidèles, et je savais à peu près ce dont ils avaient besoin. Prolonger l'ordonnance périmée. Et puis ces inconnus, malades, blessés, en crise. Ces femmes qui portaient leur enfant, ces hommes qui amenaient leur mère. On savait où me trouver, et j'avais l'habitude qu'on sonne à ma porte à n'importe quelle heure.

— Vous avez tenu toute seule ?

— Il fallait bien. Et je ne suis pas restée toute seule. Lorsque les combats se sont rapprochés du centre et nous ont coupés de l'hôpital, on venait m'apporter de plus en plus souvent des blessés. J'ai deviné que je n'y résisterais pas, qu'il me fallait de l'aide. Un petit matin où j'avais dans mon officine deux grands gaillards, hachés menu par une rafale de pistolet-mitrailleur, je dus prendre une décision. J'ai laissé là les combattants et suis allé chercher le fils du boucher.

— Pourquoi lui ?

— Parce que je pensais que lui au moins ne s'évanouirait pas à la vue du sang. Je me rappelle encore notre première conversation. Il sortait du lit, et je lui ai demandé, sur un ton sarcastique que j'ai aussitôt regretté : "Alors Jean, tu n'es pas allé te battre pour la Cause ? — Mon père m'a interdit de mourir à vingt ans."

— Quel sage précepte... »

(Au fond de moi une voix proteste contre la fadeur de ma remarque. Le rôle d'un père n'est pas d'envoyer son fils au combat, mais de le protéger à toute force de la folie des hommes : cacher le déserteur ou l'insoumis, mentir aux autorités, barrer la porte de son foyer à la soldatesque, et s'il le faut hélas choisir l'exil et emmener les siens de l'autre côté de la mer.)

Elle garda un instant le silence pour maintenir à distance toute émotion visible.

« J'avais besoin d'un brancardier, et il était costaud. Malgré son air un peu endormi, il apprenait vite et savait ensuite exactement quoi faire. Je l'ai formé comme aide-infirmier, puis quasiment comme aide-anesthésiste. Il nettoyait la pièce et la table d'opération, me passait les instruments, lançait le groupe électrogène, préparait les piqûres et les perfusions, pansait les blessés, et mettait dehors fermement tous les proches qui encombraient mon bloc improvisé. Nous avons plusieurs fois opéré presque vingt-quatre heures d'affilée, il était livide, mais il a tenu, et moi avec lui. Le plus terrible, ce n'était pas la fatigue ou le manque de sommeil, on apprend à faire avec, c'était le manque de médicaments. Et surtout la sainte trinité de la chirurgie de guerre : narcoleptiques, antalgiques, antibiotiques. »

Et cette surabondance de malheurs n'aurait jamais existé si elle avait laissé le petit Benjamin se noyer dans le bassin ? Voilà ce qu'elle me disait, de cette voix étrangement détachée et tranquille.

« Vous n'aviez pas peur ? »

Elle haussa les épaules.

« Peur de mourir ? À mon âge ? J'ai soigné des blessés par balles de l'un ou l'autre camp, sans poser de questions, ni sur leurs actes, ni sur ma sécurité, ni sur l'avenir. Que voulez-vous faire d'autre ? Et ne me dites pas que c'est de l'héroïsme. J'ai fait mon métier. »

Et, de manière surprenante, elle eut un sourire enjoué, et ses yeux bleus prirent une nuance myosotis.

« Oui, j'ai été héroïque à cette période-là. J'ai maintenu le Chœur de Bourg-Tapage. Vous pratiquez le chant ? »

— Non, désolé.

— Dommage, avec cette voix de baryton-basse... Quand je suis revenue au pays, il n'y avait pas grand-chose, j'ai créé le Chœur pour pouvoir entendre Monteverdi, William Byrd, Bach, d'autres amis lointains. »

Elle déroulait ses souvenirs dans le désordre, ou dans l'ordre qu'elle avait choisi.

« Convaincre, réunir les participants, apprendre sur le tas à diriger... faire un premier concert en tremblant, il y a plus de vingt-cinq ans maintenant... continuer, s'améliorer, donner du Mozart ou du Haydn

avec un orchestre formé par les professeurs et les meilleurs élèves du Conservatoire... amener le public à des choses plus difficiles, des motets a cappella... terminer un concert par le *Locus Iste* de Bruckner sous les voûtes de la cathédrale... voilà ce qui fut pour moi un grand bonheur.

Et oui, je fus héroïque en maintenant le Chœur pendant les Troubles. Répétition comme avant tous les jeudis, mais pour des raisons de sécurité dans ma salle à manger. Venait qui pouvait. Vous vous rendez compte d'une folie ? Sortir le soir, avec sous le bras non pas un tract, non pas une arme, mais des partitions... Nous avons continué à travailler notre répertoire, malgré le déséquilibre des pupitres, un déficit structurel de voix d'hommes en ces temps de combats. La polyphonie en souffrait, tant pis. S'inquiéter de la justesse d'un si bémol ou d'un accent sur le second temps de la cinquième mesure quand parlent les armes... Nous avons eu des morts aussi parmi nos chanteurs. La musique n'est pas un talisman. Nous avons tenu bon. Il fallait bien s'accrocher à quelque chose...

Trois mois après la fin des Troubles, nous avons donné un concert : Monteverdi, et le *Requiem* de Fauré. *Libera me, Domine, de morte aeterna*... J'ai rarement entendu un pareil silence dans la cathédrale. Notre vice-roi canadien, après l'accord final, est monté sur scène me faire le baisemain. »

L'allusion d'Alexandre Channer me revint en mémoire : « Nous avons vécu pendant trois ans dans un *Dies Irae* sans espérance. » Et je compris qu'il n'avait pas évoqué la messe des morts en latin, mais un souvenir de concert. Comme à chaque fois qu'un habitant de Bourg-Tapage me racontait les Troubles, j'éprouvais un sentiment où la compassion se mêlait à la culpabilité. À l'époque, j'avais lu dans le journal des récits poignants — en page intérieure, et succédant aux récits poignants de l'année précédente sur un autre théâtre. L'émotion du lecteur était sincère, inefficace, abstraite, à tout prendre commode. Elle sentit mon intérêt et voulut pousser son avantage :

« Voyez, si je n'avais pas sauvé Benjamin Tobias, tout cela n'aurait pas eu lieu. »

Qui étais-je pour contester sa vision ?

« Vous ne l'avez jamais revu ?

— Si, une fois. Lorsque j'ai lancé le chœur d'enfants, il est venu me présenter sa fille.

— Louise ?

— Je ne sais plus. Jolie voix. À l'époque, il était un syndicaliste de renom, juste engagé en politique. La petite avait huit ou neuf ans. Il y a une tradition du chant choral féminin chez les Insulaires, dont le Chœur a bénéficié depuis l'origine. Elle est restée deux saisons, je ne sais pas pourquoi elle n'est plus revenue.

— Et vous lui avez parlé ?

— Oui, je lui ai rappelé nos jeux dans le jardin de la Villa. Il m'a dit n'en avoir aucun souvenir — ce qui est bien possible puisque la dernière fois que je l'avais vu il devait avoir cinq ans — et ne semblait pas désireux de se plonger dans des échanges nostalgiques. Moi non plus d'ailleurs, car dès ce temps-là son action me paraissait dangereuse et néfaste. Ma remarque était polie, mais n'exprimait aucune sympathie. Comme sa réponse. Mais vous vouliez me parler de Robert Tobias, ou de son fils ?

— De Robert.

— Je crois vous avoir dit tout ce que je sais. Mon père est mort en 1955. Robert et Ernestine Tobias ont assisté aux obsèques. Maman a fait face. Mon frère Henri était déjà en métropole, en école d'officiers.

— Pourrais-je le joindre ?

— Henri est mort en Algérie. Regardez le monument, place de la mairie. Il y a une grande plaque pour ceux de la Grande Guerre, une un peu plus courte pour ceux de 39-45. Et Henri, tout seul, en lettres dorées, en dessous : l'inscription Lieutenant Henri Seyrolle est presque joyeuse, on dirait qu'elle vient juste d'être posée. »

Je pestai contre ma maladresse — mais comment aurais-je pu deviner ? — et tout autant contre ma malchance.

« Pardonnez-moi de raviver ces souvenirs douloureux.

— Ne vous excusez pas. »

Très éloignée de toute idée de politesse, sa réponse m'interdisait l'accès à ses sentiments personnels. Toujours droite dans son fauteuil, elle attendait la suite et ne me proposait rien à boire. Il fallait sans doute franchir une épreuve avant d'avoir droit à un verre d'eau.

« Pourrais-je jeter un coup d'œil à la bibliothèque de votre père ?

— Suivez-moi. »

Elle se leva et m'amena dans un vaste salon-salle à manger donnant sur la rue.

« C'est ici que nous chantions pendant les Troubles, malgré l'acoustique médiocre. »

La pièce était meublée dans le même style chargé que le petit salon. La table et les huit lourdes chaises n'avaient pas dû servir beaucoup ces dernières années. Des tableaux aux thèmes convenus ornaient les murs, un paysage, une marine, une scène de bergerie. Et une *Bédouine au puits*.

« Une reproduction du tableau de la Villa Raymonde...

— Un cadeau de Robert Tobias à mon père, pour ses quarante ans. »

À côté du piano droit, et d'une étagère remplie de partitions, se dressait un mur entier garni de livres. Léon Seyrolle les rangeait par ordre alphabétique. En trois minutes, je trouvai le recueil de nouvelles

de Karen Blixen. Quand je m'en emparai, il s'ouvrit tout seul à la première page d'*Une histoire immortelle*. Certaines lignes étaient soulignées au crayon.

Tel un chien d'arrêt qui cesse de courir partout et, une patte levée, marque la proximité du gibier, je restai enfin immobile. Je gardai le silence. Tout était en place. Tout était résolu. Je ne pouvais rien faire d'autre. Comment lui dire que ce Benjamin Tobias qu'elle regrettait de n'avoir pas noyé enfant ne serait jamais venu au monde si son père n'avait pas proposé cette solution trouvée dans ce recueil de nouvelles à la stérilité de son meilleur ami ?

Elle me prit le livre des mains, regarda sans comprendre.

« Allez-vous me dire ce que c'est que votre enquête ? »

Son regard clair me transperçait. Un demi-siècle plus tard, de quelle contrée venais-je pour la tourmenter ? Était-il en mon pouvoir de la rassurer ? Je repensai aux avertissements du docteur Gramont.

« Quoi qu'ait fait votre père, il n'y a rien dont vous puissiez avoir honte.

— Mais que voulez-vous dire ?

— Votre père et Robert Tobias partageaient un secret. Votre père, en tant que médecin. Ce secret leur appartient. »

Rien de ce qu'elle pourrait imaginer ne serait comparable au piège que les deux amis s'étaient tendus à eux-mêmes.

« Monsieur, vous êtes bien en train de me dire que vous avez découvert un secret, entre mon père et Robert Tobias ? Un secret qui vous amène ici cinquante ans après ? »

Je ne voyais pas ce que je pouvais lui répondre. Elle réfléchissait plus vite que moi.

« Robert Tobias portait le poids de ce secret. Un poids si lourd qu'il ne nous invitait plus à la Villa.

— Je ne crois pas qu'on puisse tirer des conclusions aussi... assurées.

— Monsieur, je vous rappelle que Léon Seyrolle était mon père. »

Désespérément, je cherchai des constructions qui l'orientent vers de fausses pistes. En acceptant de me recevoir, elle avait conclu avec moi un marché implicite, et ne supportait pas que je le trahisse. Méfiez-vous des contrats que vous passerez à Bourg-Tapage.

« Lorsque j'ai sonné à votre porte, je ne pensais pas vous bouleverser. Je m'y suis sans doute très mal pris.

— Vous seriez davantage convaincant si vous me disiez ce que vous recherchez sur Robert Tobias. Pourquoi vous intéressez-vous à lui ?

— Je cherche à débrouiller une obscure affaire d'héritage. »

Cette demi-confiance, à la réflexion, n'était pas trop mensongère. Comme digne, elle ne résista pas.

« Il est mort il y a bien longtemps. Sans fortune, me semble-t-il. Son seul bien était la Villa Raymonde qu'il avait vendue en voyage à la

colonie. Et vous enquêtez sur son héritage ?

— Non pas l'héritage de Robert Tobias. Mais une succession en cours, pour laquelle j'ai besoin d'y voir clair sur les affaires de celui-ci. »

Elle réfléchit un moment.

« Du reste, peu m'importe. Vos recherches sur Robert Tobias vous ont amené à vous intéresser à mon père ?

— C'est bien cela.

— Vous avez découvert une sorte de secret entre eux ?

— Oui.

— Et vous ne voulez pas me dire de quoi traite ce secret ?

— Je n'en ai pas le droit. D'abord parce que j'ai signé une clause de confidentialité avec mes mandataires. Ensuite parce que ce secret n'appartient qu'à Léon Seyrolle et Robert Tobias.

— Je pourrais accepter votre première réponse, certainement pas la seconde. Mais vous m'avez fait parler, mise sur la piste de quelque chose que j'ignore et me laisseriez ainsi, dans le doute, l'interrogation, sans moyen de savoir ce dont il est question, ni ce que mon père a pu faire ou dire ? »

Je sentais monter son indignation, je cherchais à la contenir, et je tremblais à l'idée de déclencher sa colère. Il eût fallu pour la satisfaire lui raconter l'escale de Thomas Colbert, et lui apprendre qui l'avait abordé dans un bar. Je devais la protéger, elle aussi, de cette histoire.

« Votre père a agi en tant que médecin envers un patient et un ami. Ses choix ont été dictés par sa conscience, et il n'y a rien de condamnable dans ses gestes. »

Elle serra les poings et chercha une réponse acide :

« Il me semble qu'il m'appartient d'en juger, davantage à moi sa fille qu'à vous un parfait inconnu. »

Quoi qu'elle fasse ou dise, elle ne saurait rien de moi. Pouvais-je convoquer à nouveau un matelot de vingt-trois ans dans une mise en scène décidée entre le médecin et son ami, peut-être dans ce salon même ? Elle pouvait me maudire, ce n'était rien à côté de ce dont je la préservais.

Elle se leva — je me levai aussi :

« Monsieur, je vous somme de me dire ce que vous savez sur mon père. »

Je gardai le silence. Que sur moi s'abatte sa foudre.

« Je vous somme de parler, ou de quitter ma maison immédiatement. »

Il me fallait lui adresser un dernier message.

« Je m'en vais. Je suis désolé. Je vous prie de me pardonner en sachant que vous ne le ferez sans doute pas. Je ne peux rien vous confier. Mais ne croyez pas que mon silence couvre un secret

coupable. Votre père était un homme de bien. Vous pouvez être fière de lui. Je vous remercie de m'avoir accueilli et de m'avoir parlé. Je suis désolé. Encore une fois, je vous prie de me pardonner. »

Tout en parlant, j'avais gagné le couloir, l'entrée, le palier. La porte se referma sur ma dernière phrase inutile.

J'étais épuisé et malheureux de l'avoir blessée et trahie. Je n'avais pas eu d'autre solution.

Je remontai la rue de Jaÿ d'Anzès jusqu'au Grand Café et m'installai à l'intérieur. Je ne reconnus personne parmi les rares clients. Tant mieux. Je pris un journal pour me donner une contenance et tournai les pages sans les lire. Le garçon vint prendre ma commande, et me dit :

« Vous avez vu, on va passer le week-end avec Rita. »

J'acquiesçai comme on le fait dans un bistrot, sans engager la conversation ni chercher à comprendre qui pouvait être cette Rita. Voyant que je ne réagissais pas, il poussa vers moi une feuille d'allure officielle, froissée et tachée d'avoir été beaucoup lue.

Direction de la Météorologie

La dépression tropicale n° 28 s'est renforcée dans la journée et a atteint le stade de cyclone tropical. Elle a été baptisée Rita.

Le cyclone Rita se situe actuellement à cinq cents kilomètres au nord-nord-ouest et se déplace vers le sud-est à une vitesse de huit nœuds. Il est susceptible d'intéresser notre île dans les trois jours. Le gouvernement a décidé de passer au stade de vigilance cyclonique.

Il est donc déconseillé d'entreprendre des sorties en mer ou des excursions en montagne. Les autres activités, notamment scolaires, doivent se poursuivre normalement. Il y a lieu de suivre régulièrement les informations à la radio ou à la télévision. La décision de passer en alerte rouge pourrait être prise, si le cyclone maintient sa trajectoire, demain après-midi.

La saison cyclonique officielle est terminée. Néanmoins, on recense trois cyclones hors saison dans les cinquante dernières années, aux effets destructeurs.

L'ensemble des consignes habituelles de la saison cyclonique doivent être suivies.

Un prochain communiqué sera diffusé demain à midi, ou plus tôt si les circonstances l'exigeaient.

Peu familier de ce genre de situation, je me demandai que faire. À la table voisine, trois sous-officiers autrichiens coiffés du bérêt bleu discutaient football avec passion.

Le café que la fille du docteur Seyrolle ne m'avait pas offert me fut apporté, je le bus avec délice. Plus rien ne me retenait à Bourg-Tapage, mon enquête était achevée. L'aéroport serait peut-être fermé dès demain, à l'approche du cyclone. J'appelai la compagnie aérienne et réservai une place sur le vol de l'après-midi, avec les correspondances jusqu'à New York.

Je fis signe au serveur de renouveler ma commande. La grande

pendule qui se reflétait dans les miroirs dorés me rappelait que je n'avais plus tellement de temps libre. Je paraissais néanmoins, curieux du spectacle de la rue, regardant le ciel d'un bleu presque gris, sans y trouver les nuages de la tempête annoncée.

Je dégustai ce second café, et me laissai envahir par tous ces personnages disparus dont je troublais le repos. Mais reposaient-ils en paix ?

Ils étaient tous morts, et je pouvais néanmoins choisir d'écrire un dernier acte à ce drame. Ou me taire.

Des quatre participants à la scène, celui que je comprenais le moins était Ernestine Tobias. Pas plus que Robert Tobias, je ne pouvais savoir ce qu'elle avait éprouvé, en laissant le jeune matelot venir sur elle, pendant la grossesse, en embrassant son nouveau-né. Qui voyait-elle, en le prenant dans ses bras ? Comme le répétait Lucienne Elisabeth : « Nos femmes sont notre trésor. »

Ernestine était morte, et puis son fils, et morte avec eux la part la plus indéchiffrable de cette affaire.

L'horloge de la cathédrale sonna midi. Si je continuais à méditer les yeux dans le vague, j'allais finir par rater le décollage. Je rentrai à l'hôtel, bouclai ma valise en vitesse.

Sur le chemin de l'aéroport je fis le détour par la Villa Raymonde, afin d'y déposer pour Frédéric les affaires de randonnée et de bivouac. Dans un petit billet, je le remerciai à nouveau et lui recommandai de ne pas prendre froid durant ses nuits d'observation des baleines.

Je redescendis vers l'autoroute, empruntant cette bretelle qui avait amputé le verger de la Villa, puis atteignis une vitesse assez nettement supérieure à celle autorisée par les lois locales. Un quartier entier de cabanes en tôle apparut sur la colline à ma droite, et j'aperçus à travers les arbres des silhouettes indistinctes jouant au ballon, le clocher d'une chapelle. La pluie se mit à tomber en chemin, avec abondance, annonçant l'approche de Rita, supprimant toute possibilité de paysage jusqu'à l'aérogare.

TROISIÈME PARTIE

UN FILS ET SON PÈRE

De retour à New York, je souffris à peine du décalage horaire, de la fatigue d'un si long voyage ou des heures d'attente dans des aéroports improbables.

Il me fallait reprendre la tâche qui m'attendait dans la résidence de Park Avenue.

Mes cent cinq clients précédents ne m'avaient pas donné autant de fil à retordre. L'enquête qu'Hélène Colbert m'avait confiée s'était révélée bien plus complexe que tout ce que j'avais pu faire jusqu'alors. Avec un sentiment croissant de malaise, je voyais se rapprocher le jour où il me faudrait rédiger le rapport que la veuve attendait. Elle ne savait rien encore des secrets de Bourg-Tapage. Je ne pouvais plus tergiverser trop longtemps.

(Pour vérifier un détail, je voulus prendre sur une étagère le guide touristique, et ma main choisit plutôt l'éloge funèbre de mon père. Je l'avais conservé au fil de mes déménagements, en raison de la belle photographie reproduite sur la couverture. Il contenait quatre témoignages quelque peu grandiloquents. Les consolations adressées à la famille, les hommages aux qualités du défunt parcouraient des chemins rhétoriques balisés depuis l'Antiquité.

Maintenant je remarquais aussi l'emploi d'un vocabulaire guerrier. Leurs déplorations ne regrettaient pas un marchand de meubles et luminaires, mais un patriote tombé au combat, un fils du Liban ayant donné sa vie pour son pays, un martyr...

À l'évidence, chacun, les entendant à l'église ou lisant ces phrases convenues, avait dû en comprendre la portée. Je n'avais alors que treize ans. Il m'était impossible de deviner ce que les adultes me taisaient.

Aujourd'hui encore sa mort reste pour moi indéchiffrable.)

Les centaines de documents, de feuillets, de notes éparses que j'avais classés pendant trois semaines m'avaient tout appris sur Thomas Colbert — mais rien d'autre qui m'aidât à comprendre cette scène que je n'arrivais toujours pas à imaginer. Thomas Colbert rentrant chez lui — quel jour, quel mois, quelle année ? — s'installait à son bureau et commençait à rédiger : « J'avais alors à peu près vingt-trois ans. Au dernier jour de l'escale, dans un bar proche du port... » Puis, content de son texte, il le recopiait soigneusement, le rangeait parmi d'autres papiers sans intérêt, sachant qu'après sa

mort...

Quelque chose n'allait pas. Mais quoi ?

Nul autre que lui n'ouvrait jamais son bureau ni ses armoires, aussi inviolables à leur façon qu'un coffre de banque. Y avait-il pensé tous les jours depuis lors, faisant consciemment de son tiroir une boîte aux lettres posthumes ? Ou l'avait-il oublié, après une tentative autobiographique qui ne l'aurait amusé qu'un temps ?

L'enfant né de l'escalier de janvier 1949, le fondateur du Front de défense des Insulaires, se révélait être le fils de Thomas Colbert. Je m'inquiétais des conséquences d'une telle annonce sur les équilibres instables de Bourg-Tapage, mais ne devais pas en négliger le versant new-yorkais. Selon une loi venue du fond des âges, le fils héritait du père. Les théories étranges de Ludwig von Stüder me revinrent à l'esprit. Une goutte de sperme, au contact efficace d'un ovule, peut se trouver bien plus tard charrier des millions de dollars.

Qu'aurait décidé l'homme d'affaires, s'il avait su ?

Comment Thomas Colbert avait-il organisé sa succession ? Dans les papiers que j'avais triés au début de ma mission figurait une copie de son testament. Je bénis mon rigoureux système de classement et retrouvai cet épais document, auquel des bataillons d'avocats avaient dû longuement travailler. Je le parcourus plusieurs fois et n'y compris évidemment rien.

Dans la même chemise je trouvai une note rassurante, destinée aux membres du conseil d'administration et à quelques conseillers gouvernementaux très haut placés. Ces éléments de langage confidentiels expliquaient pourquoi la disparition du fondateur ne menaçait en rien la stabilité du groupe.

Après une attaque cardiaque en 1996, Colbert avait fait réaliser une étude généalogique. Fils unique d'une mère célibataire, il savait que ses héritiers seraient les descendants de ses oncles et tante, tous nés avant la Première Guerre mondiale. Un cabinet spécialisé avait retrouvé ses cousins germains et leur nombreuse descendance deux ou trois générations plus tard. Nul n'en connaissait la liste. Une moitié de sa fortune avait été léguée à la Fondation Thomas Colbert. L'autre moitié était logée dans une société de droit luxembourgeois, contrôlée par Hélène Colbert. Un mécanisme complexe de fidéicommiss, de verrouillage des votes et de pacte d'actionnaires permettait de garantir son pouvoir sur le groupe. Pour la destituer, il faudrait que les trente-cinq cousins décident à l'unanimité d'engager une interminable procédure. La plupart d'entre eux n'y entendraient rien et préféreraient toucher les dividendes tombés du ciel de feu leur oncle d'Amérique, plutôt que de déclencher une révolution de palais au

sommet de S.T.C.

Les noms des heureux élus seraient révélés lors d'une prochaine réunion du conseil d'administration. Un peu partout en France, des notaires allaient, le même jour, déranger trois paysans, un contremaître, une sage-femme, quatre mécaniciens dont un à son compte, un prêtre, une informaticienne, cinq ouvriers, un marin pêcheur, deux institutrices et un instituteur, un adjudant-chef, huit chômeurs et chômeuses, un cuisinier et son jumeau pâtissier, trois femmes au foyer et un député socialiste, pour leur apprendre qu'ils héritaient d'un trente-cinquième des centaines de millions de dollars après impôts qui leur revenaient. Des attachées de presse mettraient en scène la grande nouvelle, des caméras forçant les portes détailleraient dans chacun des foyers la complète surprise, les yeux agrandis par la stupeur, l'incrédulité, les larmes, les cris de joie, les évanouissements.

Jamais Thomas Colbert ne semblait avoir envisagé l'hypothèse d'un enfant né après l'escalier. Rien, dans ces dispositions, ne regardait vers Bourg-Tapage.

D'après un entrefilet, le cyclone Rita a fait deux morts et trois disparus dans un hameau du nord de l'île, la capitale n'ayant subi que des dégâts matériels.

Une fratrie éplorée fit appel à mes services de curateur aux documents privés après la mort de l'aïeul. Je mis un peu de temps à répondre, si bien que l'aîné me demanda si ma petite entreprise continuait d'exercer. Je le rassurai, invoquai une surcharge d'activité, et me laissai convaincre de prendre le dossier. Le contrat avec Hélène Colbert approchait de sa fin, je ne pouvais mépriser plus longtemps mon avenir. Une première visite dans le bureau de ce nouveau client me ramena deux mois en arrière, et je m'astreignis à y passer trois heures, triant à nouveau en silence des papiers et des lettres.

Dans quelques jours, j'allais reprendre cette routine rassurante pour le compte de familles en deuil.

(J'ai grandi — comme tous les enfants de la Méditerranée ? — dans une maison sans homme, élevé par une femme en noir. Malgré la présence de ma mère et de mon frère, je me savais seul.

Je me suis habitué au statut d'orphelin, et à l'encombrante sollicitude des voisins et des enseignants. À leur indiscrete compassion, j'opposais sans vergogne des histoires absurdes de naufrage, de lion échappé d'un cirque, d'omelette aux champignons mal identifiés, d'avion détourné, de requin fou, de disparition au cœur de jungles équatoriales.

Dans ces légendes que j'inventais avec mépris pour mes auditeurs

crédules, et dont aucune ne se déroulait au Liban, jamais mon père ne prit la figure d'un soldat. Rien de ce que je pouvais inventer ne s'inspirait des louanges de son éloge funèbre.

Le soin que je mettais à multiplier détails et anecdotes dans ces drames extravagants finissait par me trahir. Alors on écarquillait les yeux, on murmurait des phrases gênées où j'entendais parler de déni et de traumatisme, et on me laissait tranquille.

Inconsciemment je protégeais ma mère et la dignité de notre famille. Rien ne me forcerait jamais à partager avec des étrangers la douleur et l'absence. Je refusais qu'ils m'enferment dans un rôle pitoyable écrit depuis le fond des âges.

Ma mère ne portait le deuil que pour moi.

Mon enquête à Bourg-Tapage et les secrets de la Villa Raymonde ont rouvert cette blessure d'une enfance sans père.)

J'étais arrivé presque au bout des armoires et des classeurs de Thomas Colbert. Pendant une semaine studieuse, j'avais espéré sans trop y croire découvrir un autre document faisant écho au texte du matelot. Mais non.

Le dernier jour, à l'heure du déjeuner, je croisai dans l'entrée Hélène Colbert qui s'engageait dans le grand escalier. Je m'inclinai avec déférence, elle me sourit machinalement, je ne suis pas sûr qu'elle m'ait reconnu.

Après avoir rangé dans un ultime carton le dernier document archivé, je restai un long moment immobile. Je contemplai avec un sentiment d'insatisfaction les piles et les piles de cartons d'archives, à quoi se résumait désormais la vie de Thomas Colbert.

Il ne me restait plus à inventorier que les documents situés dans sa résidence d'été dans le Vermont. Tucker m'avait précisé qu'il fallait que je m'en occupe également. Je l'appelai et lui demandai à m'y rendre.

Une limousine, incongrue dans mon modeste quartier, m'attendait à huit heures. Je montai à l'arrière, puisque c'est là que le chauffeur m'ouvrait la portière, et nous partîmes pour le Vermont. La voiture s'engagea sur les autoroutes, sortit de la ville immense. Je m'abandonnai au sentiment de puissance que donnait ce véhicule aux vitres teintées.

Nous roulâmes pendant un peu plus de trois heures, jusqu'à arriver au pied de moyennes montagnes se resserrant progressivement. Après une dernière petite ville, la route se dirigeait vers le nord, et se terminait par un portail, prolongé de part et d'autre par un haut mur. Devant nous, étroite, la fin de la vallée. Le vantail s'ouvrit sur une piste bien entretenue que nous suivîmes pendant encore une demi-heure, jusqu'à la maison de campagne annoncée.

Cette luxueuse résidence d'un étage, en deux ailes autour d'un vaste perron, occupait le rebord d'une terrasse naturelle sur un coude de la rivière. Des arbustes en pots, une marquise ouvragée, des colonnes doriques de chaque côté de l'imposante porte d'entrée semblaient vouloir impressionner le visiteur. Les portes-fenêtres, la piscine, les parasols, le court de tennis, eux, annonçaient d'heureux instants sans soucis. Je me croyais dans les pages inaccessibles d'une revue, dans le chef-d'œuvre d'un architecte, d'un paysagiste, d'un décorateur d'intérieur ou dans le décor d'un film. Tout cela n'avait aucune âme et coûtait manifestement — au sens propre du mot — fort cher.

Les montagnes débutaient juste au-delà d'une prairie bordée par la rivière puis une épaisse forêt.

Je fus accueilli par un majordome, qui m'informa que le déjeuner serait servi dans la salle à manger, et que M. Tucker n'y assisterait pas. Pendant que je savourais des plats inutilement raffinés, je le priai de me raconter l'histoire du domaine, cette longue vallée enclose de murs vers le sud et se terminant aux crêtes. Elle avait appartenu à des rois du chemin de fer, à des stars de cinéma, et depuis 1975 à Thomas Colbert qui y avait beaucoup reçu. Il me vanta la qualité des chambres et des aménagements, les richesses de la nature en truites et en gibier, les promenades, les distractions.

Sur une table basse ornée d'un bouquet de roses, une feuille encadrée de noir.

du groupe S.T.C. ont le profond regret de vous faire part du décès de leur fondateur, Thomas Colbert, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Thomas Colbert était arrivé en 1949 aux États-Unis, où il a fondé sa première société d'armement maritime. Il a développé pendant un demi-siècle ses activités, portant le groupe S.T.C. — Société Thomas Colbert — au tout premier rang mondial des activités maritimes et associées, dans plus d'une cinquantaine de pays.

Il a quitté la direction de ses affaires il y a dix ans, tout en restant pour l'ensemble de ses collaborateurs un exemple et une source d'inspiration. Dans sa propriété du Vermont, il continuait à suivre activement le développement du groupe. C'est dans ce cadre de montagnes qu'il s'est éteint paisiblement dans son sommeil, le 20 mars. Il y a été inhumé dans la plus stricte intimité, comme il en avait exprimé la volonté.

Tous ceux qui ont eu le privilège de travailler avec Thomas Colbert garderont le souvenir de son intelligence des affaires et de sa rigueur morale, l'une et l'autre exceptionnelles.

Dans le salon d'angle, un beau portrait d'Hélène Colbert.

Tucker arriva à la fin du repas et, désireux d'achever mon travail, je lui demandai de me montrer le bureau où m'attendaient les derniers papiers.

« Il n'aimait guère cette demeure trop officielle, il préférerait son chalet, dans la montagne. C'est là-haut qu'il se sentait chez lui et travaillait, et qu'il faut aller.

— Je suis prêt, répondis-je en finissant mon café.

— Vous montez à cheval ?

— Euh... moyennement.

— Ce sera toujours mieux que le véhicule tout-terrain, lent, bruyant, inconfortable.

— Il n'y a pas de difficulté majeure ? »

Il fit comme s'il n'avait rien entendu.

« Un équipement plus adapté vous attend dans la première chambre en haut à gauche de l'escalier. Les écuries sont derrière la maison. Nous nous y retrouvons. »

Je montai me changer, et troquai mon costume pour un véritable déguisement de cow-boy.

Deux chevaux sellés nous attendaient. Tucker me présenta une jument baie :

« Voici..., comment dit-on, Heather ?... Bruyère. Elle est calme et douce. »

Il montait un alezan plus fringant. Je flattai ma monture en essayant de paraître à l'aise, et me hissai sans élégance sur son dos. Il ne fit pas de commentaires et estima pouvoir m'emmener. Ou les plaies et bosses que je récolterais lui indifféraient.

Le chemin se glissait entre les chênes et les hêtres, remontant le cours d'eau qu'il traversait trois fois. Heather obéissait à peu près — sans doute, ayant elle aussi apprécié mon niveau d'équitation à sa juste valeur, avait-elle décidé de suivre son compère sans

s'inquiéter des ordres que je tentais de lui donner. Après quelques minutes, Tucker partit au galop, dans le chemin puis à travers une prairie qui s'ouvrait au milieu des arbres. La jument fit de même. Je ne me souviens plus très bien de la suite, sinon que lorsque le galop prit fin une demi-heure plus tard, j'étais passablement essoufflé — plus que la jument —, mais toujours en selle. Tucker ne s'arrêta qu'au fond d'une sorte de cirque où se terminait la vallée, au pied d'une pente raide.

« Nous avons pris le raccourci. Vous voyez la cascade ? »

Je regardai vers le haut, et distinguai un ruban argenté entre les sapins, à quatre ou cinq cents mètres au-dessus de nous.

« Le chalet est là-haut, un peu à gauche. »

Il s'engagea dans un sentier étroit et raide, où les chevaux prirent le pas. À peu près couché sur l'encolure et les pieds au fond des étriers, je risquais moins de tomber. Fouetté par les branches les plus basses et secoué par la jument qui avançait énergiquement droit dans la pente, j'attendais que cela finisse — ou la chute. Après un long moment d'inconfort, le sentier rejoignit une mauvaise piste. Je n'étais pas trop loin derrière mon guide. La forêt sombre et épaisse ne laissait rien voir du paysage. Nous franchîmes un torrent tempétueux sur un pont, puis à nouveau laissant la piste nous nous engageâmes sur ce maudit sentier à peine tracé qui montait à travers les arbres. Sentier et piste se croisaient plusieurs fois, Tucker optait toujours pour l'option la plus rapide, et donc la plus raide.

Enfin une barre rocheuse nous interdit de continuer à progresser, un seul chemin passait à son pied. Sur ce trajet moins pentu, Tucker se remit au galop. J'essayai de ne pas trop me laisser distancer, puis avec soulagement je vis, tout au fond, une construction en bois. Nous étions arrivés.

Ce confortable chalet d'un étage, dans une prairie cernée de sapins, semblait tout juste transporté de Suisse ou d'Autriche, avec ses géraniums rouges aux fenêtres. Une petite construction annexe abritait les écuries — ainsi que la chambre du domestique, un Vietnamien nommé Cao.

« Thomas Colbert préférait cet endroit à tout autre, même au cœur de l'hiver. Il ne voulait pas voir trop de monde. Je vous laisse vous installer, je vais faire un tour. »

Il me confia aux bons soins de Cao, tourna bride et repartit aussitôt, disparaissant dans un nuage de poussière. Après avoir dessellé Heather, que je remerciai de sa patience, nous entrâmes dans le chalet. Le rez-de-chaussée n'était qu'une seule vaste pièce, sobrement décorée, avec des fauteuils, un salon, une vaste table. Par les larges baies vitrées sur presque trois côtés, le paysage s'imposait : à droite, la vallée par laquelle nous étions venus, et où la vue portait sur des

infinités de forêts que ne balafrait aucune route ; à gauche la cascade toute proche, qui bondissait de rocher en rocher. Malgré les protestations de mes fesses et de mes cuisses qui avaient souffert de la chevauchée, je profitai longuement du spectacle, tout de calme et de solidité.

Je suivis le domestique à l'étage, heureux de pouvoir me poser un moment. Ma chambre lambrissée, avec des coussins rouges sur le lit, deux tableaux naïfs, donnait sur la forêt par un chien-assis. Une penderie abritait des vêtements. Je pris une longue douche et me changeai à nouveau. Qu'étais-je venu faire dans ce nid d'aigle, habilement construit presque sous la crête et dans une pente raide, créant un point de vue alpin ? Pensais-je vraiment pouvoir y dialoguer avec le fantôme de Thomas Colbert ? Et pour lui demander quoi, au juste ?

Je redescendis dans la grande pièce. Par la fenêtre, l'horizon de cimes rocheuses se dressait au-dessus des derniers arbres, en une falaise presque continue. Seules quelques faiblesses dans le rempart y ouvraient d'étroites cheminées — et des toboggans pour les avalanches, dont la forêt portait les meurtrissures visibles. La roche calcaire, blanche et dorée, formait les tours, les bastions crénelés, les avant-postes, les échauguettes d'un improbable château. Isolé sur fond de ciel, et haut loin des autres, un sapin défiait les lois de la gravité. Un majestueux contrefort tout au sud fermait presque complètement la vue. Tout ce paysage avait appartenu à Thomas Colbert.

La terrasse, où des fauteuils invitaient au repos, offrait une vue immense, dégringolant sur la vallée lointaine. Un vent léger mais étonnamment froid en cet été mit fin à mes velléités contemplatives. Je me réfugiai à l'intérieur.

Une bibliothèque, dont les livres n'avaient jamais été ouverts par quiconque, ornait un mur entier. Je m'installai dans un grand fauteuil en cuir, face à une table basse et un divan. Des tapis, quelques tableaux et une peau d'ours au mur complétaient la décoration. Cao avait deviné que les émotions de la chevauchée et l'altitude m'avaient donné faim et soif. Il m'apporta un plateau avec du thé et des gâteaux. Je lui demandai si Thomas Colbert venait souvent au chalet, il me confirma que depuis une dizaine d'années il y passait la majeure partie de son temps, des demi-semaines de plus en plus longues, et toute la belle saison, et l'automne radieux. Seuls les pluies de novembre et le froid glacial de février le décourageaient brièvement de monter. Quand le paysage et la route s'ensevelissaient sous la neige, Cao faisait venir des équipes de la petite ville voisine, qui œuvraient jour et nuit pour rétablir l'accès.

Je m'installai à la grande table. La cascade semblait plus proche, à

un jet de pierre de la terrasse. Pas un bruit n'entraînait pas les portes-fenêtres.

Une commode et un bureau abritaient les papiers de Thomas Colbert. En deux heures, j'en fis l'inventaire, les classai et les rangeai dans des cartons. Cette routine du métier que j'avais inventé me parut presque plaisante. Je ne fus pas vraiment surpris de n'apprendre aucun secret ni de ne faire aucune autre découverte. J'en étais toujours au même point, et préférais ne pas trop penser au rapport que j'avais à rendre.

Je me retournai et me rapprochai de la discrète cheminée, placée dans un angle du salon. En face de moi, sur la poutre qui dominait le foyer, une seule photographie. Je contemplais enfin, je le devinai aussitôt, le visage jusqu'alors inconnu de Thomas Colbert. La ressemblance avec Benjamin, et surtout avec Malcolm, était frappante : ce cou court, ce nez un peu épaté, ces cheveux plantés dru, ces yeux rapprochés, cette bouche étroite disaient mieux que tout test biologique l'évidence d'une filiation. Je m'approchai du cadre pour l'examiner dans la chaude lumière de la forêt l'après-midi.

La photographie avait été prise sur le vif. Thomas Colbert, alors âgé de soixante ans environ, en treillis de chasseur, devant un beau cerf qu'il avait certainement tué lui-même, s'apprêtait à le dépouiller. Un long couteau dans la main droite, il tâtait le flanc de la bête, soucieux de trouver le meilleur endroit pour inciser la peau. La tête, déjà tranchée, gisait dans une flaque de sang. Le fusil reposait à moitié sur la patte arrière.

Colbert n'avait pas l'air fanfaron qu'arborent souvent les Nemrods devant leurs trophées. Concentré, il regardait le dix-cors avec attention, et, me semblait-il, un rien de dureté. Il ne montrait ni joie ni respect, seulement l'air appliqué que requiert une tâche délicate. Vider correctement un cerf requiert un certain entraînement, et je fis l'hypothèse qu'il s'était mis à la chasse sur le tard, sans doute après avoir acquis cette montagne. Cette bête à demi dépouillée, peut-être la première qu'il eût abattue.

Un détail me mettait mal à l'aise. J'aurai compris qu'il pavoise et pose fièrement le fusil à la main, une botte victorieuse sur la dépouille. Mais la photographie qu'il avait choisie de faire encadrer, comme décor pour son dessus de cheminée, la seule de tout son univers où je pouvais enfin voir son visage, le représentait dans une posture moins noble, dans une tâche subalterne et salissante. Pourquoi avait-il préféré se laisser voir ainsi, le fusil jeté un peu n'importe comment, les bas de pantalon et la veste souillés, le couteau de chasse bien en main tendu vers le flanc ? Ce n'était pas le geste saint d'un sacrificateur, d'un Abraham prêt à sacrifier à l'Éternel son premier-né

Isaac, mais la besogne d'un manant, d'un valet d'armes, d'un boucher : après avoir ôté la vie à ce cerf, le tuer une seconde fois en lui prenant sa dignité, tête coupée, et bientôt entrailles répandues dans la poussière.

Dans son chalet d'altitude, luxueux sans ostentation, confortable sans caprices, qui recevait-il ? Des amis ? Il n'en avait pas. Des puissants, des notables dont il pourrait avoir besoin et qui devaient apprécier cette fausse intimité, cette mise en scène bon enfant faite de promenades, de pêche à la mouche, de chevauchées, de parties de chasse, de sorties en ski de fond, de dîners raffinés, de conversations utiles près de la cheminée, un whisky à la main. Et leur hôte, qui toute sa vie avait refusé les photographies et fui les objectifs, quelle image de lui laissait-il apercevoir ? Celle d'un homme qui s'apprête à découper son gibier. Ses invités devaient entendre à demi-mot le message chuchoté par cette exhibition : soyons partenaires, car si je dois vous affronter, je vous tuerai, votre société, votre réseau, votre influence, votre position ; sans passion, sans joie, avec méthode ; je dépècerai les restes, jetant aux chiens ce qui n'a pas de valeur, tailladant ce qui m'intéresse ; et, quand j'en aurai terminé — et je termine toujours ce que j'entreprends —, les morceaux épars seront méconnaissables.

Voilà ce que murmurait aux invités le cadre posé sur le manteau de la cheminée.

Je recevais aussi ce message, et je me réjouissais de n'avoir pas eu à rencontrer Thomas Colbert de son vivant. Rien de commun entre cette brutalité assumée et l'ondoyante habileté tactique de Benjamin Tobias, ses avancées, ses alliances, ses discours-fleuves, son don pour séduire, sa capacité de rebondir après un échec. Rien de commun, sinon une volonté de fer tout entière dédiée aux buts que le père comme le fils avaient donné à leur vie. Thomas Colbert avait étendu son empire jusqu'aux limites du monde, et il avait fallu une bombe sous sa voiture pour stopper Benjamin Tobias. Je n'osais imaginer ce que pourrait devenir, issu du même alliage, Malcolm Tobias.

« C'était un homme hors du commun. »

La voix de Tucker, que je n'avais pas entendu entrer et qui me regardait regarder depuis je ne sais quand, me fit sursauter. Je bredouillai :

« C'est la première fois que j'ai l'occasion de le voir.

— Cette photographie lui ressemble. Et... »

Que voulait-il dire par là ? Il avait failli continuer, mais ne m'estimait pas digne de ses confidences.

Le soir commençait sinon à tomber, du moins à modifier la lumière qui de biais éclairait les sapins autour de la terrasse. La cascade

argentée dans l'ombre légère d'une fin d'après-midi d'été basculait vers le gris. Cao entra à nouveau et alluma des lampes sur le bureau et sur la cheminée.

« Pourrais-je jeter un coup d'œil à sa chambre ? »

John Tucker fronça les sourcils. Ma curiosité lui déplaisait.

« Vous resterez sur le seuil », bougonna-t-il.

Sur ce compromis, nous montâmes à l'étage. Il ouvrit une porte et je regardai sans m'avancer. La pièce, plus petite que celle qui m'avait été allouée, donnait sur le nord et la forêt de sapins toute proche par une étroite fenêtre. Une alcôve derrière un rideau uni abritait la salle de bains, où, je m'en souvins, Cao l'avait retrouvé mort. Un lit en noyer, une lampe sur un chevet, une table, une commode, une armoire : presque l'austérité d'une cellule de moine. Un parquet de bois sans tapis. Aucun livre, aucun papier. Une pièce dépouillée, dans un camaïeu de gris, pour laquelle nul décorateur n'était intervenu.

Seul éclat de couleur, au mur, cette nature morte aux tons outremer, vifs et ensoleillés. J'affûtai mon regard. Aucun renoncement dans ce décor sobre. J'y devinai ce que Tucker ne pouvait y voir : une cabine du *Président Baudissin*, des lits en fer superposés, des cloisons qui vibrent sourdement au rythme des moteurs, un bleu de travail taché de graisse accroché à un placard métallique, une odeur toujours présente de gazole et de cuisines, des cafards peut-être, une serviette de toilette séchant à un fil, une mince couverture, les draps rêches d'un lit mal refait, des chaussures de sécurité abandonnées dans un coin — la vibration infinie de la mer par le hublot se superposant à l'azur céleste du tableau.

« Accroché au mur, c'est vraiment un Matisse ? »

Tucker se méprit sur ma question, ou plutôt l'interpréta avec ses codes et ses préoccupations propres.

« Oui. Aucune mesure de sécurité, ni alarme ni caméra. Il n'en voulait pas, ni d'ailleurs nulle part dans tout le chalet. »

Je refermai la porte. Tucker gagna sa chambre et je redescendis dans le trop grand salon. Le soleil déclinant projetait une lumière dorée sur la cime des arbres et par contraste la forêt devenait plus sombre et massive. Dans ce chalet à mi-hauteur des montagnes, la terre semblait infinie et déserte, dans toutes les directions où le regard pouvait s'abandonner. Un rapace tournoyait dans le ciel. J'avais les joues brûlantes et ne comprenais pas pourquoi.

Vers sept heures, Tucker, en pantalon et pull anthracite, réapparut et alluma le feu dans la cheminée. Il ne faisait pas encore froid, et ces flammes, quoique inutiles, donnaient une impression de confort. Le jour s'évertuait à durer sur les crêtes, pendant que tous les autres détails du paysage et les forêts conquises par l'obscurité se

confondaient peu à peu. Le chalet, navire isolé sur une mer sombre, voguait seul face au ciel d'un bleu insondable et dur.

« Je vais vous faire découvrir un whisky exceptionnel. »

Tucker et moi travaillions pour feu Thomas Colbert, chacun à sa manière. Eût-il été présent, se serait-il réjoui de nous voir ainsi deviser au coin du feu ?

Nos verres terminés, nous passâmes à table. Cao apporta un cuissot de cerf et servit le vin. Je voulus me montrer à mon tour aimable :

« Comment avez-vous appris un aussi bon français ? au service du gouvernement des États-Unis ?

— Non. Mon père était professeur de français à Brno. Il a fui la Tchécoslovaquie en 1948, a modifié son nom pour qu'il n'évoque plus l'Europe centrale. Arrivé à New York, il y a rencontré ma mère, québécoise. À la maison, nous parlions anglais et français, et tchèque, et allemand.

— Et quel était votre rôle, déjà, auprès de Thomas Colbert ?

— Il me confiait des missions discrètes, et qu'il voulait garder hors de la hiérarchie de S.T.C. Il appréciait mon passé et mes méthodes d'ex-officier de renseignements, différentes de celles des services du groupe. Recueillir des informations privées. Garder le contact avec des journalistes. Négocier avec des intermédiaires ou des gouvernements infréquentables. Déjeuner avec des généraux. Aller sur le terrain et traiter des dossiers confidentiels. Suivre l'actualité internationale. Monter des projets dans des pays inhospitaliers. »

Je savourai un vieux bourgogne qui s'épanouissait dans un verre opulent, reflétant la lumière dansante de la cheminée.

Le jour continuait de s'enfuir. Les nuances de vert dans les arbres se fondaient les unes dans les autres en une masse indistincte, même si la lumière en apparence n'avait pas diminué. La cascade grise se rapprochait peu à peu de ce ton sans reflet. Les sommets encore éclairés, glorieux, semblaient briller d'une lumière propre et repeindre en orangé les lambeaux de nuages derrière eux.

« Je lui avais promis d'assister Hélène pendant six mois après sa disparition. Je vous ai sous-traité le classement des papiers. Je préfère me préparer aux fonctions de vice-président délégué de S.T.C. »

À ses yeux, je n'avais jamais été autre chose qu'un employé subalterne, toléré à table pour ne pas dîner seul. Tucker me regardait avec un sourire narquois, comme si la petite humiliation qu'il m'infligeait lui faisait plaisir. S'il avait su ce que j'avais appris à Bourg-Tapage...

La nuit enfin, la nuit sans rivale, et le ciel bleu glissait vers le noir. Plus de forêt, mais une étendue confuse et froide. Seule la cascade aux reflets plus clairs se détachait encore. Je goûtai à mon assiette sans y

prendre plaisir.

Cao apporta le dessert. Tucker prit un ton plus léger et daigna m'honorer de quelques anecdotes. Dans cette propriété giboyeuse, des braconniers sans cervelle tentaient parfois une incursion. Il se chargeait volontiers de les dissuader. Se faire tirer dessus par un homme invisible doit vous inciter assez fermement à ne plus entrer sur les terres d'autrui. Il évoqua aussi une chasse de fin d'automne, avec deux notables vantards, assez loin du chalet, de l'autre côté d'un col qu'il me montra éclairé par la lune juste levée — et la pluie qui tourne en neige, le retour dans le brouillard, l'un des hôtes qui se tord la cheville sur une racine, le froid tombé des sommets, l'arrivée au chalet à minuit passé avec ses deux compagnons épuisés, refroidis et muets.

Le temps des conversations sérieuses était terminé, et après une brève étape et un cognac dans les fauteuils nous montâmes nous coucher.

Au milieu de la nuit, je me relevai avec un léger mal de crâne, dû aux alcools successivement ingérés. La soif m'incita à descendre, dans l'idée de me faire un thé ou une tisane. L'escalier en chêne ne grinça pas, et je trouvai dans la cuisine ce qu'il me fallait.

Entre la porte d'entrée et le dos de la cheminée, une lourde armoire française au bois sombre parfaitement ciré, éclairée de biais, brillait d'une lueur veloutée. Je ne sais pourquoi, ce meuble imposant, trop massif pour être vraiment en harmonie avec le grand salon, m'attira. Je posai ma tasse de tilleul.

Une lourde clef dans la serrure. Je n'hésitai qu'un instant et ouvris. Je ne faisais rien de mal, même si ma curiosité était évidemment déplacée.

Sur les étagères, comme il se doit, du linge de table, des soupières, des compotiers. Un seul tiroir, contenant les couverts en argent. Je refermai doucement la porte, et remontai à l'étage. Enhardi par cette première indiscretion, sans réfléchir davantage, le cœur battant la chamade, j'entrai dans la chambre de Thomas Colbert.

J'ouvris d'abord les tiroirs de la table de nuit, de la commode, les portes du placard. Tout était vide : les vêtements et les affaires personnelles avaient été redescendus et rangés ou donnés.

Ces dernières années, il passait plus de temps dans ce chalet que dans le manoir au bord de la rivière ou la résidence de New York. Aucun autre lieu ne lui était plus intime. Mû par un appel aussi fort qu'improbable — quelle voix insidieuse murmurait à mon oreille ? —, j'entrepris de fouiller les cachettes possibles, sous le lit, derrière les meubles, au revers des étagères, dans la salle de bains. Je ne savais pas ce que je recherchais, peut-être une ultime missive, un testament secret. Les minutes qui s'écoulaient m'accablaient presque

physiquement, et l'idée de Tucker endormi à quelques mètres ne me rassurait pas. Des souvenirs de films policiers me proposaient une méthode, mais en vain. Ni plinthe ni carrelage sonnait creux. Pas de double fond. Rien dans la chasse d'eau. Que faisais-je là, à fouiller la chambre d'un mort ?

Pour moins risquer d'être aperçu — quelle naïveté !... —, j'avais tiré les rideaux et n'avais allumé que la lampe de chevet. L'idée de la cabine sur le *Président Baudissin* ne me quittait plus, dans cette lumière chiche à laquelle résistaient les ombres. Mon regard sans volonté s'arrêta sur ce banal abat-jour gris et cette boule de bois blond. Je ne sais pourquoi, je m'en saisis et sentis à sa base un infime rainurage. J'exerçai une pression des deux mains en sens contraire, et le socle se dévissa. Une petite cavité apparut, qui dissimulait une bourse de soie violette. Je l'ouvris — mais j'avais déjà deviné : trois pièces d'or montrant un visage couronné.

Le dessin, d'un raffinement exceptionnel, soulignait la finesse des traits et le regard bienveillant d'Alexandre-Auguste de Gerolstein-Anhalt. Avec une esquisse de sourire qui n'altérerait pas la majesté de la pose, le duc regardait vers la droite. Ses boucles de cheveux blonds retombaient sur une sorte de toge à l'antique, dont les plis à peine esquissés formaient comme un écrin. Je pris l'une des pièces, la retournai et découvris la tour : non pas un symbole, mais une tour bien réelle, avec une porte, deux meurtrières, des créneaux ciselés avec soin.

Je n'ai pas réfléchi. Je n'ai pas évalué les risques. Je n'ai pensé qu'après coup à ce qu'avait dit Tucker sur l'absence de caméras de surveillance. Simplement, ayant posé mon regard sur le visage du duc, ayant en mémoire tous ceux qui l'avaient contemplé avant moi, je ne pouvais l'abandonner dans le silence et l'oubli. Je revissai la lampe et quittai la pièce.

Revenu dans ma chambre, je n'éprouvai étrangement aucune honte. Je m'étais emparé des trois couronnes — comme Thomas Colbert un demi-siècle plus tôt. Ces pièces, dont personne ne connaissait la cachette, appartenaient à qui oserait les prendre. À mon tour, dans ce chalet mal gardé, j'avais réussi le vol parfait.

Ce fut alors, dans l'obscurité de cette chambre perdue dans les montagnes, dans le refuge de Thomas Colbert, tout contre les pièces d'or glissées sous mon oreiller, que je devinai, ou plutôt ressentis comme une évidence, ce qui s'était vraiment passé. Les coïncidences n'existent pas. Lesquin n'a pas été victime d'un malheureux accident ou d'une inexplicable maladresse, quelques semaines après l'escalade de Bourg-Tapage et leur fructueux cambriolage. Colbert a attendu le moment opportun, à l'affût, au milieu de la nuit, et, le voyant passer à

la fin de son quart, l'a poussé par-dessus bord. Pas une simple bourrade dans le dos, qui aurait pu ne pas suffire ; sans doute l'a-t-il d'abord assommé avec une barre de fer. Un grand gaillard qui s'effondre. Un corps qui tombe depuis la rambarde. Un « plouf » que personne n'entend, masqué par le bruit des machines. Lesquin disparaît dans les eaux froides de l'Atlantique en février.

Le meurtrier savait où son complice cachait ses papiers, le produit de ses combines et trafics à toutes les escales, et l'autre moitié des monnaies et bijoux volés Villa Raymonde. L'homme qui se fera photographe en train de dépouiller un cerf avait pu se débarrasser ainsi de son camarade, faire main basse sur son passeport et son trésor, puis le lendemain participer diligemment à d'infructueuses recherches. New York n'est plus très loin, où il pourra désertir, se fondre dans la foule, entamer une vie nouvelle, fondée sur une rencontre sans précédent, un vol et un meurtre. Trois couronnes d'or.

Les pièces désormais en ma possession avaient été payées de ce prix.

Je m'éveillai vers huit heures, après une nuit réparatrice, grâce à l'altitude. Je descendis dans la salle, me servis au buffet du petit déjeuner et m'installai à table.

Tucker arriva alors que j'avais presque fini. Sa veste de chasse était maculée de sang, de l'épaule à la taille, son pantalon et ses bottes couverts de boue. Ses yeux brillaient. Sur la joue droite, une éclaboussure de sang.

« Alors ? Qu'avez-vous fait ? »

— Un cerf de trois ans. Près de la piste de l'arbre sec, un peu avant la petite falaise. J'ai pris les cuissots et les filets. Cao va les laisser ressuer pendant deux jours. »

Il nettoya avec soin son arc et son couteau et les rangea dans leurs boîtes, et revint vers moi. J'avais compris qu'il n'était pas monté au chalet pour se distraire, mais pour me surveiller. Que se serait-il passé, s'il s'était levé encore plus tôt ?... Je lui demandai à quelle heure il était parti. Il ne répondit pas, mais dit sèchement :

« Vous n'avez pas trouvé de rasoir dans la salle de bains ? »

Je me sentis immédiatement pris en faute et passai la main sur mon menton comme pour en vérifier l'apparence.

« Si, il y a tout ce qu'il faut... mais je... j'envisageais de... »

Son regard me dissuada de terminer. Sans commentaire, il but un verre de jus de pamplemousse et vint s'asseoir en face de moi, me fixant de son air impénétrable. Avait-il réfléchi toute la nuit, ou pendant son équipée matinale ? Serait-il aimable ou méprisant aujourd'hui ?

Cao entra avec une enveloppe. Il l'ouvrit, lut le message qu'elle contenait, y porta quelques annotations et le lui rendit. Le domestique

repartit sans un mot. Nous déjeunâmes en silence — j'avais perdu tout appétit. Il posa sa serviette, se leva, et me dit :

« Vous allez m'accompagner dans la promenade du matin. Celle que Thomas Colbert faisait qu'il pleuve ou qu'il vente. »

L'ordre tomba sèchement. Je trouvai dans l'entrée des chaussures de montagne, évidemment à ma pointure, et nous partîmes sur l'étroit chemin qui prolongeait la piste au-delà du chalet. Les arbres moins serrés, la lumière du matin plus exigeante, le soleil jouant en taches lumineuses composaient un tableau de Renoir. Après dix minutes et deux virages, nous étions seuls au cœur du massif.

« Il a fait construire le chalet au pied de la falaise et tracer la plupart des chemins et sentiers. Celui-ci monte à peine, le dernier qui lui restait accessible ces trois dernières années. »

Au bout d'encore un quart d'heure de marche silencieuse et sereine, le sentier débouchait sur un belvédère aménagé : à main droite la vallée à perte de vue, à main gauche la cascade, qui à grand bruit tombait d'une cinquantaine de mètres dans une vasque, en repartait en cascates avant de se recomposer dans un torrent. Un banc de bois attendait les promeneurs.

« Il y avait ici un abri de chasseur. Il a d'abord pensé l'agrandir pour en faire un vrai chalet sur ce petit pré. Il a eu raison d'abattre cette ruine, et de construire ailleurs. Avoir en permanence la cascade sous les yeux, l'entendre sans cesse... Il vaut mieux rester un peu à distance et choisir de lui faire une petite visite. L'hiver, tout est gelé, cela fait une impressionnante colonne de glace bleue. »

Accoudé à la balustrade en rondins, j'admirai le coup d'œil dans toutes les directions. Les crêtes des montagnes se rejoignaient presque à l'horizon, suggérant un huis clos. Rien ne semblait pouvoir altérer la sérénité de cette scène. Aucun autre bruit que le grondement paisible de la chute d'eau. Un écureuil apparut à mes pieds et fureta un instant avant de bondir dans un sapin.

En me retournant, je remarquai un volumineux rocher, moussu et contourné comme dans une gravure japonaise. À son pied, un tertre rectangulaire, gazonné, récent, manifestement de la main de l'homme, portait une plaque de pierre grise. Rien de funèbre, rien non plus qui suggérât une simplicité affectée. Je m'approchai et lus l'inscription.

THOMAS COLBERT

Voilà le terme que Tucker avait choisi à notre promenade, à ces deux journées dans la montagne, à cette aventure où je n'étais apparu que par hasard et comme figurant, à peine plus qu'un hallebardier de théâtre. Je restai immobile, dans une sorte d'hommage qui me parut

l'attitude appropriée. Au fond de ma poche, le poids des trois pièces d'or. Tucker se tenait dans la même position, semblable à l'un de ses lointains ancêtres slaves offrant au milieu des steppes le produit de sa chasse à l'âme d'un chaman défunt. Quand il estima que mon garde-à-vous avait assez duré, il rompit le silence.

« Il avait choisi cet endroit depuis longtemps. Exactement dans l'axe de la vallée et du soleil levant.

— Ces montagnes, pour un homme qui a voué sa vie à la mer et au négoce maritime... »

Un jour peut-être Louise et Malcolm viendraient se recueillir ici. Quelle image auraient-ils de leur grand-père ? Et qui les accompagnerait ?

« Je lui ai fait la même remarque. Il expliquait que la mer n'est jamais en repos, vous questionne sans cesse. Il se moquait de tous ces retraités qui s'exilent en Floride ou à Nice et passent leur temps à regarder les vagues. Comment peut-on les contempler et rester inactif sur le rivage ? La mer vous somme d'agir. Ces monts autour de nous sont bien moins hauts que les Alpes, mais lui suffisaient. Il en connaissait les noms, les avait gravis autrefois. Rien de trop difficile. Il voulait rester pour toujours dans ce paysage. »

Quelle séquence de son passé l'amenait-elle à fuir ainsi à l'écart du monde pendant toute l'éternité ?

« Ses dates de naissance et de décès n'y figurent pas ?

— Non. C'était son choix. »

Il garda le silence pendant tout le trajet de retour. Je n'osai pas l'interrompre dans ses méditations. À notre arrivée au chalet, comme répondant à un signal invisible, Cao apporta deux cafés et les servit sur la terrasse. Nous les bûmes debout, face à la cascade.

« Vous devez partir maintenant, si vous voulez être chez vous ce soir. Vous redescendrez à cheval. Ne prenez pas les raccourcis : suivez la piste et en deux bonnes heures vous serez arrivé. Le chauffeur vous ramènera. Vous avez terminé votre mission. Hélène Colbert attend votre rapport dans la semaine. »

Je pris congé, me rhabillai en cavalier pour retrouver Heather dans son box. Je la sellai avec l'aide de Cao. Elle m'emmena tranquillement par la piste. Heureuse de redescendre à l'écurie, elle trotta plaisamment et m'offrit même un bref galop sans risque. Vers une heure, j'arrivai au manoir pour déjeuner. Puis, sans regarder en arrière, je me laissai reconduire à New York. Le sentiment de sortir d'un rêve éveillé ne s'effaçait vraiment que lorsque j'ouvrais le poing pour admirer, encore abasourdi, mes trois couronnes.

Le lendemain, je savourai une longue promenade dans les rues de la ville. Les deux jours avec Tucker avaient été moins difficiles que je ne le redoutais, et plus fructueux. Je sentais dans ma poche le lot triple du vainqueur. Le tourbillon habituel des rues de Manhattan semblait réglé comme pour une comédie musicale.

J'étais pourtant aussi redescendu bredouille. Rien de ce que j'avais vu dans la montagne n'expliquait le choix de Thomas Colbert de raconter son escale et de laisser après lui son texte énigmatique.

En rentrant chez moi, je trouvai une carte postale venue de Bourg-Tapage. Frédéric me remerciait de lui avoir laissé mes affaires de randonnée, dont il avait éprouvé le confort lors d'une sortie nocturne d'observation de dauphins. Il s'excusait de n'avoir pas écrit plus tôt, mais la remise en état du jardin de la Villa après les vents violents de Rita l'avait accaparé dix jours d'affilée. La vue pittoresque de la baie des Marins et de ses barques bleues, les timbres aux couleurs spectaculaires — un lézard à la longue langue verte, un passereau au plumage rouge et gris — réveillèrent ma nostalgie.

Pendant trois jours, les papiers de mon client n° 107 m'occupèrent. Un voyage à Boston pour son compte me permit d'assister à un important congrès sur les lendemains de crise, où j'espérais compléter ce que je savais de Bourg-Tapage. Anciens ministres, diplomates, généraux en retraite, universitaires, journalistes dissertaient savamment sur les conditions du retour à la paix. Dans le confort de la salle de conférences, leurs certitudes m'assoupissaient.

Les après-midi étaient consacrées à des études de cas. Je ne vins que le deuxième jour, où trois intervenants successifs analysaient les situations au Kosovo, en Afghanistan et à Bourg-Tapage. Que les Kosovars et les Afghans me pardonnent, leurs malheurs m'indifféraient presque, et je vérifiai mon incapacité à être ému sur plusieurs théâtres à la fois.

Bourg-Tapage fut évoqué par un professeur du Trinity College de Dublin. Son exposé, académiquement parfait, retraça la genèse des Troubles, leur évolution, le choix partagé de faire taire les armes, les fragiles équilibres actuels. Il ne cita qu'une fois le nom de Benjamin Tobias. Je comprenais mieux l'écheveau des forces et des menaces, les alliances et leurs renversements, la décision unilatérale de recourir à

la violence et celle, collective, d'y mettre un terme, les raisons de craindre et néanmoins d'espérer quand même. Et pourtant, dans ce tableau qu'il dessinait avec rigueur et compétence, où était le Bourg-Tapage où je m'étais promené ? Je n'y retrouvais pas les rides de Lucienne Élisabeth, ni l'amertume d'Alexandre Channer ou de Jacqueline Seyrolle, ni les regrets et l'optimisme de Frédéric. Seuls les souvenirs que j'avais ramenés me faisaient battre le cœur.

Je quittai Boston mieux instruit, et profondément troublé. L'éminent spécialiste irlandais démontrait pourtant, lui aussi, la fragilité de la paix revenue. Le compromis qui avait mis fin aux Troubles ne valait que de semaine en semaine. Qu'un choc survienne, et cette architecture de cristal pouvait s'effondrer en un instant.

Les révélations dont j'étais seul porteur déclencheraient un processus irréversible et catastrophique. Je le mesurais chaque jour davantage.

(Une matinée entière était consacrée au Liban. Plusieurs conférenciers retracèrent l'histoire de mon pays, que je croyais connaître à force de l'avoir entendu raconter et déplorer. J'y appris pourtant beaucoup.

Un retraité du département d'État présentait différentes initiatives de paix qui, à plusieurs reprises sur deux décennies, auraient pu infléchir le cours du destin. Il les disséqua avec subtilité, et analysa leurs échecs prévisibles. Il raconta les discrètes séquences de négociation, les espoirs naissants, les manœuvres dans l'ombre, les conseillers invisibles.

Étaient-ce ces hommes qui venaient à la maison le soir discuter avec mon père ?

Il scandait la recension de ces occasions manquées par de petites formules assassines. Je ne m'attendais pas qu'il conclue l'un de ses développements par : « Qui se souvient d'Émile Zafar ? ».)

De retour à New York, je m'installai à mon bureau. J'empilais minutieusement les trois couronnes d'or au milieu de la première page du texte de Thomas Colbert, comme une de ces petites colonnes provisoires que dans les casinos les croupiers savent édifier et pousser vers les joueurs. Il fallait maintenant que j'en finisse avec cette affaire Colbert, tout comme avec le client n° 107. Je ne connaissais pas encore le client n° 108, mais, lorsqu'il prendrait contact, lui aussi aurait droit à tout mon savoir-faire.

Sur la base des notes que j'avais prises depuis le premier jour, j'écrivis un rapport de huit pages et l'adressai à John Tucker : le récit d'une journée de la vie de Thomas Colbert, en escale à Bourg-Tapage. Des annexes résumaient sa brève carrière de matelot de la marine

marchande, les méthodes du docteur Gramont, la singularité des couronnes d'Alexandre-Auguste de Gerolstein-Anhalt, leur rôle dans la fondation du groupe S.T.C.

Pas une ligne sur la famille Tobias. J'inventai de vaines recherches, décrivis des méthodes et des fausses pistes, et conclus qu'il était impossible de retrouver la trace de ce couple en mal d'enfant. Si Hélène Colbert avait vaguement espéré que j'allais lui présenter le fils caché de feu son mari, elle serait déçue.

Pas un mot sur la lampe de chevet, non plus.

Qu'aurait fait la veuve si je lui avais appris tout ce que j'avais découvert ? Si elle choisissait de le révéler publiquement, elle y perdait sa part de l'héritage. Je ne pouvais pas faire reposer l'avenir de Bourg-Tapage sur l'hypothèse de sa cupidité. Pas d'autre solution que de me taire. Je découvrais une certaine forme de jouissance dans cette discrétion obligée. Je me proclamais — et je savourais toutes les résonances de cette belle expression — gardien de la paix de Bourg-Tapage. Je ne me sentais pas moins un héros, de ne l'être qu'à mes seuls yeux. Je laisserais la poussière recouvrir les cartons d'archives de la Villa Raymonde. Que rien ne trouble le secret souhaité par Robert Tobias et Léon Seyrolle. Que les flots se referment enfin sur le sillage du *Président Baudissin*.

Sitôt après avoir reçu mon rapport, John Tucker me paya de mon travail et de mes frais, augmentés d'une prime de sept mille dollars. En un billet laconique, il me transmettait les remerciements d'Hélène Colbert. Rien de plus. Affaire classée.

(À moi aussi on avait caché la vérité. L'accident de voiture de mon père dissimulait une histoire plus tragique encore, et que personne ne me raconterait jamais.

Enfant, je m'en protégeais en inventant des légendes. Au fond de moi, je savais bien qu'une vaste conspiration douceuse des adultes me mentait.

À l'adolescence, j'avais imaginé que mon père, comme Benjamin Tobias, avait été victime d'un attentat. La police californienne avait d'ailleurs envisagé cette thèse mais l'avait écartée très vite. Même les plus cyniques ou les plus militants des commentateurs de l'imbroglia libanais, tous experts en complots, n'y croyaient pas. Hélas, il n'avait pas été assassiné.

Depuis mon séjour à Bourg-Tapage, je ne pouvais plus me satisfaire des silences des autres. J'aurais pu téléphoner à ma tante Sophie ou à mon cousin Édouard et les harceler de questions. Avec délicatesse, ils m'auraient longuement parlé de lui, choisissant leurs mots avec

prudence, éludant une à une mes interrogations. Le fils cadet d'Émile Zafar, adulte maintenant, ne pouvait pas ne pas connaître le drame de son père. À quoi bon un tel dialogue ? Voulais-je à toute force les contraindre à prononcer les mots terribles qui ne m'avaient jamais été dits ? Chacun alors, apprenant l'accident de voiture, avait compris. Et je devais comprendre aussi de leurs silences.

Si je voulais vraiment acquérir des certitudes, je n'avais qu'à fouiller les tiroirs de son bureau. J'y eusse trouvé sa correspondance, ses archives, toutes les traces de son engagement. Comme curateur aux documents privés, j'avais cent sept fois procédé à de tels inventaires. Celui-là m'était impossible.

Je le savais désormais de manière certaine. Pour quelque raison liée aux équations insolubles de la guerre au Liban, et dont les détails au fond m'indifféraient, mon père avait choisi de mettre fin à ses jours.)

Au milieu de la nuit, je me réveillai le ventre tordu d'angoisse. Qu'avais-je fait ? En gardant le silence, je faisais de Thomas Colbert et de Benjamin Tobias de parfaits étrangers. Je séparais définitivement un fils de son père. Au nom de quoi ? Du haut de quelle légitimité, ou de quelles certitudes ? Je n'étais que curateur aux documents privés, par hasard auteur d'un rapport lacunaire. Pourquoi me croyais-je autorisé à décider quoi que ce soit ?

Je ne pouvais plus rester seul avec cette histoire. J'éprouvais la nécessité presque physique de la partager avec quelqu'un. Mais qui ? J'avais refusé de rien en dire à Hélène Colbert. Jim Bollinder n'aurait pas résisté à la tentation de divulguer un secret aussi tonitruant.

Seuls les habitants de Bourg-Tapage pouvaient comprendre, et peut-être m'aider. Après avoir passé en revue tous ceux que j'avais rencontrés là-bas, un nom s'imposa : Alexandre Channer. Il me fallait un historien pour arriver à peser exactement toutes les données et tous les enjeux. Je réfléchis longtemps à ce que je pourrais lui dire sans tout dévoiler, vérifiai qu'il ne dormait plus, et appelai.

Après les politesses d'usage et un bref commentaire sur Rita, j'en vins au fait :

« Je fais à nouveau appel à vous, en vous demandant la discrétion la plus absolue sur notre conversation.

— Vous m'intriguez...

— Certains résultats de la recherche que je conduis pourraient avoir des conséquences politiques très sérieuses à Bourg-Tapage. »

Je pestai en moi-même de m'entendre prononcer ces mots grandiloquents.

« Diable ! Mais vous me connaissez à peine...

— Nous nous sommes rencontrés par hasard dans un café. Quand nous avons dîné ensemble, vous m'avez donné à voir et à ressentir les épreuves, les doutes, les angoisses que vous avez traversés. Vous m'avez alors jugé digne de votre confiance. C'est la même confiance qui me porte vers vous.

— Bien. Je vous promets de tenir ma langue. De quoi voulez-vous me parler ?

— De Benjamin Tobias. »

Je n'avais encore rien dit d'irréversible. Et c'est en pesant mes mots que je franchis la ligne invisible au-delà de laquelle aucun retour en arrière n'était plus possible.

« Benjamin Tobias pourrait ne pas être le fils de Robert Tobias, mais d'un jeune homme de passage, qui a ensuite plutôt bien réussi dans ses affaires. Cet homme vient de mourir, à la tête d'une fortune conséquente. Je n'en ai encore rien dit à personne. Si je me tais, je spolie Louise et Malcolm Tobias de leurs droits sur la succession de leur grand-père. Si je révèle tout, je m'inquiète des conséquences d'une telle annonce sur les équilibres actuels dans votre île. Ce choix cornélien est trop lourd pour moi. Le simple fait de vous l'énoncer, d'en poser les termes à voix haute, me soulage déjà. Pensez-vous qu'une révélation sur la naissance de Benjamin Tobias compromettrait le processus engagé depuis la fin des Troubles ? »

Il ne répondit pas. Je croyais entendre sa respiration, mais il ne disait mot. Je respectai sa méditation pendant cinq minutes, puis je risquai un timide :

« Allô ? Vous êtes toujours là ? »

— Cher ami, vous m'avez dit tout d'abord que vous étiez chez nous pour affaires, pour des recherches sur les années 1950 ; puis que vous étiez journaliste pour un hebdomadaire américain. Vous m'avez demandé des précisions sur le cercle civil, le vicaire apostolique, et les trompettes de Jéricho. Vous me posez maintenant cette question redoutable. Ne croyez-vous pas qu'il est temps pour vous de jouer cartes sur table ?

— Mais je vous ai dit... »

Il m'interrompt pour me poser lentement une question, en accentuant chaque syllabe :

« Vous enquêtez sur la succession de Thomas Colbert ? »

La foudre tombant sur mon immeuble ne m'aurait pas causé une commotion plus forte. Je restai à mon tour muet, sidéré, incapable de penser ou d'articuler un mot. Devinant mon état, Alexandre Channer reprit la parole.

« Nous sommes donc deux dans le secret. Depuis sa disparition, j'étais le seul à savoir. Je suis heureux de le partager à nouveau, et de le partager avec vous.

— Mais... mais comment connaissez-vous cette histoire ?

— J'ai visiblement quelques longueurs d'avance sur vous. Il me semble que c'est à vous de commencer, et je vous promets qu'à mon tour je n'éluderai aucune question. »

J'en convins, m'excusai, et entrepris un récit scrupuleux de tout ce qui m'était arrivé depuis que j'avais commencé à trier les papiers de mon cent sixième client. En commençant, je ressentis ce qu'éprouve l'imprudent qui s'est aventuré sur un lac gelé, lorsque la glace se brise sous son propre poids. Je coulai à pic comme dans des ténèbres liquides, et, aussi véhément que celui qui se débat dans les eaux froides et noires, lui racontai tout du chemin par lequel j'étais entré

dans cette histoire. Je n'oubliai aucun détail ni aucun acteur, avec une étrange et irréprouvable ivresse de la confiance. Seul dans mon appartement, je soliloquais pour un quasi-inconnu à plusieurs milliers de kilomètres.

Un randonneur marche toute la journée avec un sac volumineux, auxquels ses muscles se sont habitués et qui, même s'il alourdit sa démarche, ne le gêne plus. Quand il arrive à l'étape, il jette sa charge, et son dos et ses épaules enfin libérés lui font sentir, alors seulement, combien il a porté. Je déposai en cette longue nuit cette histoire à ses pieds, et, me sentant plus léger, je mesurai à quel point elle m'avait écrasé, dès le premier jour. Je ne voulais plus ployer sous ce faix qui m'était étranger.

Il me demanda de lui lire le texte de Thomas Colbert, puis de le lui relire, et me fit décrire avec précision l'écriture, l'absence de ratures, la mise en page.

Il m'interrogea sur la mort de Lesquin, et je lui confirmai que cette conjecture n'était étayée par aucun élément factuel.

Il m'interrogea sur les états de service à la mer du matelot, sur le cambriolage, sur la veuve, sur l'étendue de la fortune, sur l'infarctus de 1996, sur les dispositions du testament.

Il m'interrogea sur les couronnes d'Alexandre-Auguste de Gerolstein-Anhalt et l'article du professeur Bronfmann.

Il m'interrogea sur mon véritable métier.

Quand nous en eûmes terminé, le silence qui s'installa entre nous avait changé de nature : il était grave, vaguement complice, presque chaleureux.

(En cet instant, je repensai à mon père. Le jour de l'accident, chacun autour de moi avait compris. Les discours à l'église avaient levé les derniers doutes. Devant les fils du défunt, les adultes se lamentaient sur l'accident incompréhensible, euphémisme de compassion.

Et personne ne m'avait rien dit, en raison de mon âge. Comment aurait-on pu parler de suicide à un enfant ? Je n'en voulais pas aux membres de la conspiration, même aux plus proches, ma mère, mon frère. À leur place, j'eusse sans hésité gardé le secret.

La transparence, idole moderne, a des yeux cruels.)

Je repris mon souffle et osai le relancer.

« Et... et vous ?

— Et moi ?

— Comment connaissiez-vous le lien entre Benjamin Tobias et Thomas Colbert ?

— De la bouche de ce dernier. »

Il toussota pour me faire languir. Et je n'étais pas encore sûr d'avoir bien entendu.

« Tout a commencé pour moi en 1996. Un appel de New York d'un inconnu nommé Colbert. Il m'expliqua une affaire personnelle ancienne et embrouillée à laquelle je ne compris d'abord rien et à laquelle je ne prêtais d'ailleurs qu'une oreille distraite. Après quelques minutes, je l'interrompis — je découvris plus tard que personne ne lui avait coupé la parole depuis plus de trente ans — et le priai d'aller voir ailleurs.

« Il me suggéra, avant de lui raccrocher au nez, d'aller ouvrir ma porte. Le coursier qui y attendait me remit une enveloppe avec une somme... plus que conséquente, déraisonnable. Je traversais une période difficile sur tous les plans après mon divorce, et à ce tarif-là je pouvais écouter avec un peu plus d'attention. Thomas Colbert savait convaincre.

« Il me répéta donc qu'il avait habité quelques mois à Bourg-Tapage en 1949, et eu une liaison avec une femme ravissante de la bonne société.

— Mais c'était faux !

— Vous me l'avez appris à l'instant. Mais je n'avais pas alors de raison de douter de son récit. Il voulait retrouver sa trace, et savoir si un enfant avait pu en être le fruit. J'objectai, par principe et de manière plus argumentée, que je n'étais pas détective privé. Il me flatta, rappela ma réputation d'historien, rendit hommage à la nécessaire rigueur scientifique... Il me promit aussi de nouvelles enveloppes. Il avait préparé ses arguments et je ne sus quoi lui rétorquer. Après tout, libre à lui de gaspiller son argent en recherches absurdes. Je n'escroquais ni ne trompais personne, et si cela me remettait à flot...

« Il me donna quelques détails. Il n'avait jamais su le vrai nom de sa très discrète maîtresse, qui n'utilisait que des pseudonymes enjôleurs... Sa seule piste était la résidence où se déroulaient leurs ébats. Il me fit une vague description du trajet depuis la ville basse, mentionna un parc enclos de murs, un beau jardin donnant sur le clocher de la cathédrale et la mer, une maison en bois d'un étage avec une véranda, une grande pièce avec des tableaux...

— La Villa Raymonde...

— Je n'en savais encore rien. Il m'indiqua qu'il me rappellerait dans quinze jours.

« Armé des quelques indices qu'il m'avait donnés et d'un plan de Bourg-Tapage datant de 1947, je me mis en chasse, certain de n'arriver à rien. J'éliminai peu à peu toutes les maisons candidates — avec un peu de regret, je dus rayer de ma liste le consulat des États-Unis, tant j'eusse aimé qu'il ait fait cocu un diplomate — pour ne retenir en effet que la Villa Raymonde. Je conclus qu'il avait passé quelques soirées dans les bras d'Ernestine

Tobias.

« Votre enquête fut bien plus difficile que la mienne. Retrouver les Tobias par un inventaire systématique des naissances de septembre et octobre 1949... Chapeau !

« À son deuxième appel, il me félicita de ce résultat. Délaisant le spectaculaire coursier devant la porte, il fit virer sur mon compte une somme appréciable, et me demanda de faire des recherches sur cette famille et sur l'hypothèse d'un enfant.

« Cette mission-là fut bien plus simple. Je lui appris, à son troisième appel, et contre sa troisième libéralité, que le couple Tobias n'avait pas eu d'enfant pendant sept ans de mariage, jusqu'à l'arrivée de Benjamin, né le 13 octobre 1949. Cette date lui sembla très importante.

— Évidemment ! Neuf mois après le dernier jour d'escale, le 19 janvier...

— Mais il ne me l'avait pas dit. J'ajoutai que Benjamin avait percé comme leader syndical, puis chef d'un parti politique. Il m'écouta présenter à grands traits ses options, et me demanda de lui faire parvenir des photographies, ainsi qu'un objet lui appartenant, évidemment pour faire un test A.D.N. J'hésitai, car je sortais de plus en plus de mon rôle d'historien. Thomas Colbert s'est fait très légèrement insistant, je ne dirais pas menaçant, il n'avait pas besoin d'aller jusque-là : c'était un homme à qui on ne pouvait répondre non. J'acceptai d'essayer et, par un ami au syndicat des enseignants, obtins une lettre manuscrite sans intérêt. Un coursier vint la récupérer.

« Thomas Colbert me rappela deux mois plus tard et me dit que Benjamin Tobias était en effet son fils. Stupéfait de la révélation, je le fus plus encore de son ton sans émotion. Il énonçait un fait. Je ne savais pas ce qu'il en pensait. Il me demanda de nombreux détails sur les combats qu'il menait, et je lui en fis une présentation plus... neutre que celle que je vous ai infligée.

— C'était avant les Troubles...

— C'est vrai. Mais je voyais déjà la menace qui rôdait et me faisait peur. Colbert ne s'y est pas trompé : ses questions précises m'ont amené à ne rien lui cacher des craintes qu'il m'inspirait. Et tant qu'il continuait ses bienfaites largesses à mon égard, il pouvait bien en penser ce qu'il voulait. »

Il s'arrêta un instant pour reprendre son souffle et rassembler ses souvenirs. Je l'entendis boire un verre d'eau. Il faisait toujours nuit à New York, et j'avais complètement perdu la notion du temps.

« J'ignorais à quel point ce Colbert était riche. Je ne savais évidemment pas qu'en ce milieu d'année 1996 il se remettait d'un infarctus et réglait sa succession. Mes objectifs étaient plus égoïstes et plus limités : que jamais sa curiosité et donc sa générosité ne

s'arrêtent !

« Je ne m'attendais pas qu'il me rappelle une semaine plus tard. Il m'annonça, de ce ton sans éclat, qu'il lui avait téléphoné.

— Le père et le fils se sont parlé ! »

Jamais, dans les dizaines d'heures que j'avais consacrées à cette enquête, je n'avais imaginé une telle scène. Et, après mes deux jours dans le chalet du Vermont encore tout rempli de Thomas Colbert, je pressentais que ce dialogue avait dû mal se terminer.

Tout allait beaucoup trop vite pour que j'arrive à rassembler mes esprits.

« Ils ne se sont parlé qu'une fois, en septembre ou octobre 1996. Mais le père n'a rien révélé de ce lien entre eux. Il s'était fait présenter comme un riche investisseur du monde maritime, voulant sonder un homme politique influent sur l'avenir de Bourg-Tapage à cinq ou dix ans. Benjamin lui a servi ses théories syndicales et sa défense des Insulaires. Au bout d'un moment, le ton entre les deux est monté. L'un parlait stabilité fiscale et sortie de capitaux, l'autre protection des travailleurs, dirigisme économique et promotion d'Insulaires à tous les postes sous menace de grèves dures. Pour Benjamin Tobias, une séquence parmi d'autres de son positionnement politique.

« Thomas Colbert m'a ensuite demandé un rapport sur la famille de Benjamin. Je mentionnai notamment son mariage et ses deux enfants. C'est la dernière fois que j'ai entendu sa voix. Il m'a fait promettre de le tenir informé de ce qui se passerait après. J'ai bien sûr accepté, ne voyant pas ce que je pourrais lui apprendre.

« Et puis, en 1999, je lui ai adressé les coupures de presse sur l'attentat. Un dernier virement bancaire fut sa seule réponse.

« Il y a quatre mois, j'ai reçu son faire-part de décès, je devais figurer sur une quelconque liste de diffusion. »

Il se tut pour me laisser réfléchir à tout ce qu'il m'apprenait. J'étais perdu. Tout se mélangeait dans ma tête. Les données que je croyais connaître se recomposaient sous mes yeux pour former un tableau entièrement nouveau.

« Il ne vous avait rien demandé d'autre ?

— Non. Je vous ai tout confessé, comme promis, et comme vous l'avez fait vous-même. Impossible d'oublier la moindre conversation avec lui. J'ai seulement constaté en vous écoutant combien la version qu'il m'avait racontée était habilement déformée. Grâce à vous, je connais désormais la véritable histoire du matelot Colbert, et elle me semble encore plus savoureuse. »

Je précisai ma pensée :

« Et quand vous m'avez abordé au Grand Café, c'était par hasard ?

— Certes ! Qu'allez-vous imaginer ! Je suis toujours à l'affût de têtes

nouvelles et d'intelligences venues d'ailleurs. Comment aurais-je pu deviner dès le jour de votre arrivée ce que vous-même ignoriez alors ? »

La logique de cette remarque était imparable. J'osai alors formuler une idée discourtoise et maladroite.

« Vous avez parlé de moi à la police ?

— De vous ? À la police ? Quelle drôle d'idée ! Pour lui dire quoi ?

— Non, rien, excusez-moi. »

L'inspecteur de police boiteux et l'historien n'agissaient pas de concert, même s'ils poursuivaient le même but.

« Mon jeune ami, je ne comprends pas bien vos questions. Je ne vous surveillais pas ! Si vous imaginez je ne sais quel complot global dont vous seriez le centre ou la cible... »

Je laissai passer l'orage, mais il se reprit :

« Évidemment, vous n'êtes pas familier de notre petite île. Ici, il n'y a pas toujours le choix. Thomas Colbert cherchait un historien, et ce fut moi. Nous avons prolongé notre conversation de hasard parce que vous pensiez avoir besoin d'un historien. Il n'est pas étonnant que vous soyez tombé sur la même personne, votre modeste serviteur, je n'en connais quasiment pas d'autre. »

Il importait de se concentrer sur l'essentiel. Je devinais qu'il avait été aussi franc avec moi que moi avec lui, et que, en partageant nos récits, nous avions désormais l'un et l'autre une vision complète de ce qui s'était joué, à Bourg-Tapage, à partir de l'escale du 19 janvier 1949.

La question centrale demeurerait irrésolue. Je lui rappelai mon dilemme initial : révéler leur histoire à Louise et Malcolm au risque d'un nouvel embrasement, ou me taire ?

« Cette interrogation appelle plusieurs réponses. Je ne sais laquelle sera la vôtre.

« Bien sûr, vous pensez aux petits-enfants. Il faudrait leur révéler leurs liens de sang avec Thomas Colbert. Si tout Bourg-Tapage apprend qu'il est le père de Benjamin Tobias, la stupéfaction ne durera pas très longtemps. La proclamation de Louise et Malcolm comme héritiers de cette immense fortune pourra susciter quelques espoirs pour relancer l'économie locale, toujours en quête d'investisseurs. Mais là n'est pas l'essentiel. Les adversaires de Benjamin Tobias réduiront aussitôt son combat politique à un règlement de comptes dirigé contre ses deux pères, le grand bourgeois et le marin de passage, qui tous deux l'ont abandonné. Tous ses engagements seront relus et réévalués comme le produit d'une enfance malheureuse, le choix de venger sa mère insulaire.

— Cette interprétation peut convaincre.

— Sans doute. Mais un mouvement politique ne peut reposer sur une base aussi étroite. Dans l'équilibre reconstruit de Bourg-Tapage, un des piliers s'affaîsserait. Les autres camps dénonceraient le Front de défense des Insulaires comme une aventure personnelle, une imposture. Ce parti lui aussi ne serait que le fruit des amours achetées du matelot ? Qu'on le disqualifie aussitôt ! Vous n' imaginez pas que ses militants vont s'excuser d'avoir été dupés, ou qu'une Lucienne Élisabeth va reconsidérer tous ses choix. Après un tel choc, une seule stratégie permettrait de resserrer les rangs et de souder le parti : la radicalisation.

— Vous pensez vraiment que la violence repartirait ? Et vite ?

— Entre la bombe sous la voiture de Benjamin Tobias et le début des Troubles se sont écoulés quatre mois. Je détiens, vous détenez aussi désormais de quoi déclencher une explosion comparable, et dans les mêmes délais. »

Sa démonstration faisait écho à toutes les mises en garde que j'avais entendues, et qui déjà m'avaient convaincu. Ce qui se jouait là me dépassait entièrement, je n'avais pas cherché pareilles responsabilités, et je me sentais comme prisonnier de cette situation.

« Vous évoquiez plusieurs réponses possibles ?

— Thomas Colbert aussi avait choisi le silence. Il avait, à sa façon, déshérité ce fils qu'il n'avait jamais tenu dans ses bras et en qui il se reconnaissait si peu. Il l'avait pourtant retrouvé, connaissait le son de sa voix, ses ambitions, sa volonté. Mais il n'en avait jamais parlé à quiconque, pas même à sa femme. Il n'avait laissé aucune indication dans son testament. Et vous iriez contre son choix ? Vous décideriez contre sa volonté expresse de lui redonner ce fils ? alors que l'un et l'autre sont morts maintenant ? »

Il parlait comme dans un souffle, il me fallait tendre l'oreille, et je compris que ce dialogue était aussi douloureux pour lui que pour moi.

« Pourtant, il a conservé dans son tiroir ces trois pages...

— ... dont nous ne savons pas à quel moment de l'enquête de 1996 il les a écrites. Pour notre premier échange, afin de ne pas se tromper dans le récit falsifié qu'il me servirait ? Après lui avoir téléphoné, comme pour pouvoir lui opposer sa naissance, voire sa bâtardise ? Plus tard encore, comme un ultime écho indéchiffrable ?

— En tout cas, il ne les a pas détruites.

— En effet. Mais mes rapports ? Les photographies que je lui ai envoyées ? Les résultats du test A.D.N. ? Et les renseignements qu'il avait obtenus d'autres sources, car j'avais deviné qu'il y en avait d'autres ? À force, il devait avoir un assez gros dossier sur Benjamin Tobias. Et vous n'avez rien trouvé : il a donc tout détruit, sauf son texte. Pouvez-vous imaginer la scène ? Il a déchiré les articles sur

l'attentat, il a brûlé les photographies de son fils...

— Sauf son texte.

— Mais son texte ne parle pas de Benjamin Tobias. Il y évoque sa rencontre tarifée avec Ernestine Tobias. Je n'y vois pas son fils. Vous l'y avez retrouvé, mais il n'y était pas. Et cette absence vaut pour l'éternité. »

Il eut un petit rire inattendu.

« Je n'imagine qu'un seul argument en faveur de la révélation : pour le plaisir de voir la tête de cette veuve apprenant qu'elle vient de perdre plusieurs centaines de millions de dollars. »

Il se trompait sans doute, mais Hélène Colbert ne m'importait plus.

« Garder le silence, c'est écarter Louise et Malcolm de la succession.

— Oui. Je ne les connais pas, et ne leur en veux pas des choix de leur père. Une somme pareille, après les combats juridiques nécessaires à faire reconnaître leurs droits, changerait leur vie. En seraient-ils plus heureux ? Orphelins depuis l'attentat, est-ce d'argent qu'ils ont le plus besoin ? »

Il m'était impossible de faire aucun commentaire sur une telle question.

« Et même si nous les condamnons à une vie plus banale, il nous faut bien mettre en balance ces deux destins individuels avec l'avenir de tout Bourg-Tapage. »

Il garda le silence un instant et conclut :

« Tout est mieux ainsi. »

Notre conversation avait duré plus de deux heures et j'étais épuisé. Je ne voyais pas d'autre issue que d'adosser mon choix au sien.

« Il faut que nous prenions une décision ce soir.

— Mais non, mon cher. J'ai pris ma décision à la mort de Colbert. Sans hésitation, et pour toujours. Je me suis tu. Je ne peux pas vous contraindre à me suivre. Je ne vous en voudrai même pas de tout révéler, et adienne que pourra. Vous êtes seul face à cette responsabilité. Je connais cette solitude et je la respecte. Je peux vous envoyer des signaux, comme d'un phare ou d'un autre navire — ce que je viens de faire, me semble-t-il. Mais c'est à vous de décider. »

Sa lucidité m'impressionnait. Comme moi, mais depuis bien plus longtemps, il avait réfléchi à cette histoire. J'admettais son autorité, lâchement soulagé d'avoir un précurseur sur un chemin difficile. Mais je manquais de recul, et presque d'air.

« Me permettez-vous d'arrêter là notre conversation pour l'instant ? J'ai besoin de... de faire le point, de rassembler mes idées.

— Bien sûr. Et ne vous croyez pas obligé de me rappeler. J'en serais heureux, c'est tout. Faites ce que vous croyez devoir faire. »

Je pris congé, et m'enfuis de mon appartement. L'aube tardait à se lever sur le ciel de New York. J'allai faire une longue promenade dans les rues qui s'éveillaient peu à peu, inhabituellement silencieuses.

Les ors et les miroirs ternis du Grand Café, rue de Paris, me manquaient. Je m'offris un copieux petit déjeuner dans un banal restaurant de quartier qui venait d'ouvrir, et bavardai un moment de tout et de rien avec le serveur, un Haïtien volubile.

(Et puisque j'étais le fils d'Émile Zafar, le petit-fils du député Jules Zafar, l'arrière-petit-fils d'Aristide Zafar, sans plus attendre, je me rendrais pour la première fois au Liban. J'irais dans la Montagne, dans ce minuscule village d'où toute la famille est issue et où vivent encore des cousins éloignés. Je marcherais longuement dans les sentiers qui serpentent entre les oliveraies, les champs de blé abandonnés, entre les murets de pierre sèche, l'aire de battage, un vallon ombreux, le bosquet de noyers qui domine les maisons. J'apprendrais la couleur exacte de l'ombre des abricotiers, le bruissement de la fontaine, la violence du soleil vertical, le silence de la chambre aux volets clos, le retour du vent le soir, le chant lointain d'un coq annonçant l'aube. Au cimetière, je trouverais les tombes de mes aïeux, ou je les inventerais si le temps les a effacées. À cet instant, je serais plus riche et plus humble que jamais.)

Le serveur portait à son gilet une barrette avec son prénom : Benjamin. Je passai la main sur les yeux, comme pour me défaire d'une hallucination, et repartis marcher sans but. Combien de pièges recèlent les contrats conclus à Bourg-Tapage, ou dans son ombre !

Je rentrai chez moi, comme dégrisé. Je rappelai Alexandre Channer et lui annonçai ma décision : garder le silence. Benjamin Tobias resterait pour toujours le fils de Robert Tobias.

Le cyclone Rita avait poursuivi sa descente vers le sud. Affaibli, déstructuré, heurté par d'autres dépressions, il s'était peu à peu désintégré au-dessus des froidures de l'océan Austral, où, simple épisode de gros mauvais temps parmi beaucoup d'autres, il levait une houle de tempête.

Une dernière fois, je relus les trois pages de Thomas Colbert, pour en prendre congé. Mes doigts dans ma poche jouaient doucement avec les pièces d'or, dont la sérénité m'inspirait.



GALLIMARD

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07
www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard*, 2013.

FRANÇOIS GARDE

Pour trois couronnes

Dans le bureau de feu Thomas Colbert, un magnat du commerce maritime, Philippe Zafar, le jeune préposé au classement des archives, découvre un bref texte manuscrit, fort compromettant pour celui qui s'en avèrerait l'auteur.

Aveux déguisés du défunt ? Exercice littéraire sans conséquence ? Philippe Zafar se lance dans une enquête qui va vite prendre une dimension à laquelle rien ne l'avait préparé.

On retrouve dans ce roman d'aventures, déployé sur un siècle et trois continents — de l'Amérique du Nord aux tropiques —, l'écriture vive et talentueuse de François Garde dont le précédent livre, *Ce qu'il advint du sauvage blanc*, a été récompensé par huit prix littéraires, parmi lesquels le prix Goncourt du premier roman.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

CE QU'IL ADVINT DU SAUVAGE BLANC, 2012.

Cette édition électronique du livre *Pour trois couronnes* de François
Garde a été réalisée le 23 avril 2013 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN :
9782070141876 - Numéro d'édition : 253748).

Code Sodis : N56008 - ISBN : 978-2-07-249303-4 - Numéro d'édition : 253749

Le format ePub a été préparé par ePage
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Table des matières

Couverture

Titre

Dédicace

Exergue

PREMIÈRE PARTIE - CURATEUR AUX DOCUMENTS PRIVÉS

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

DEUXIÈME PARTIE - RETOUR À BOURG-TAPAGE

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

TROISIÈME PARTIE - UN FILS ET SON PÈRE

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Copyright

Présentation

Du même auteur

Achevé de numériser